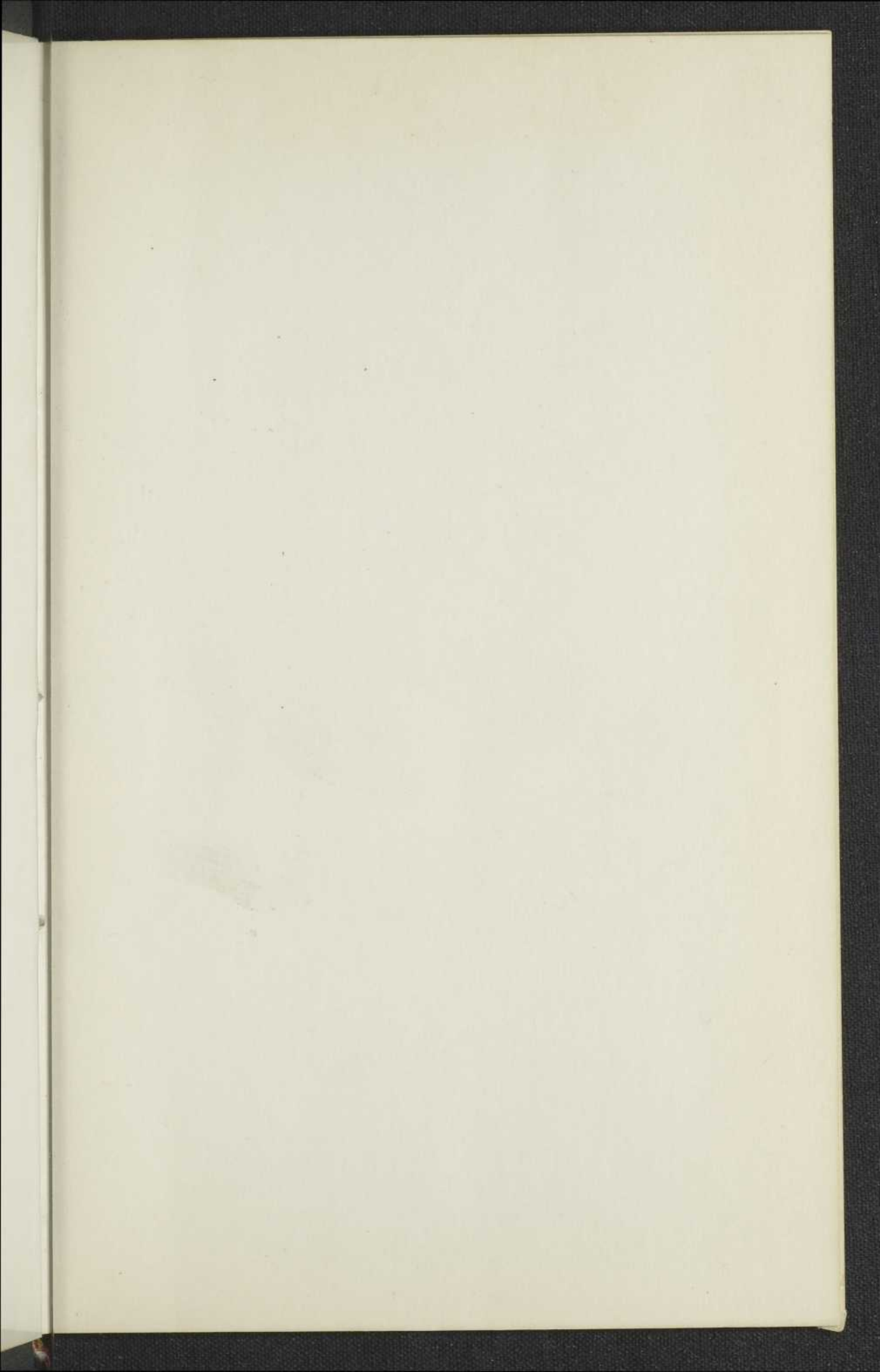
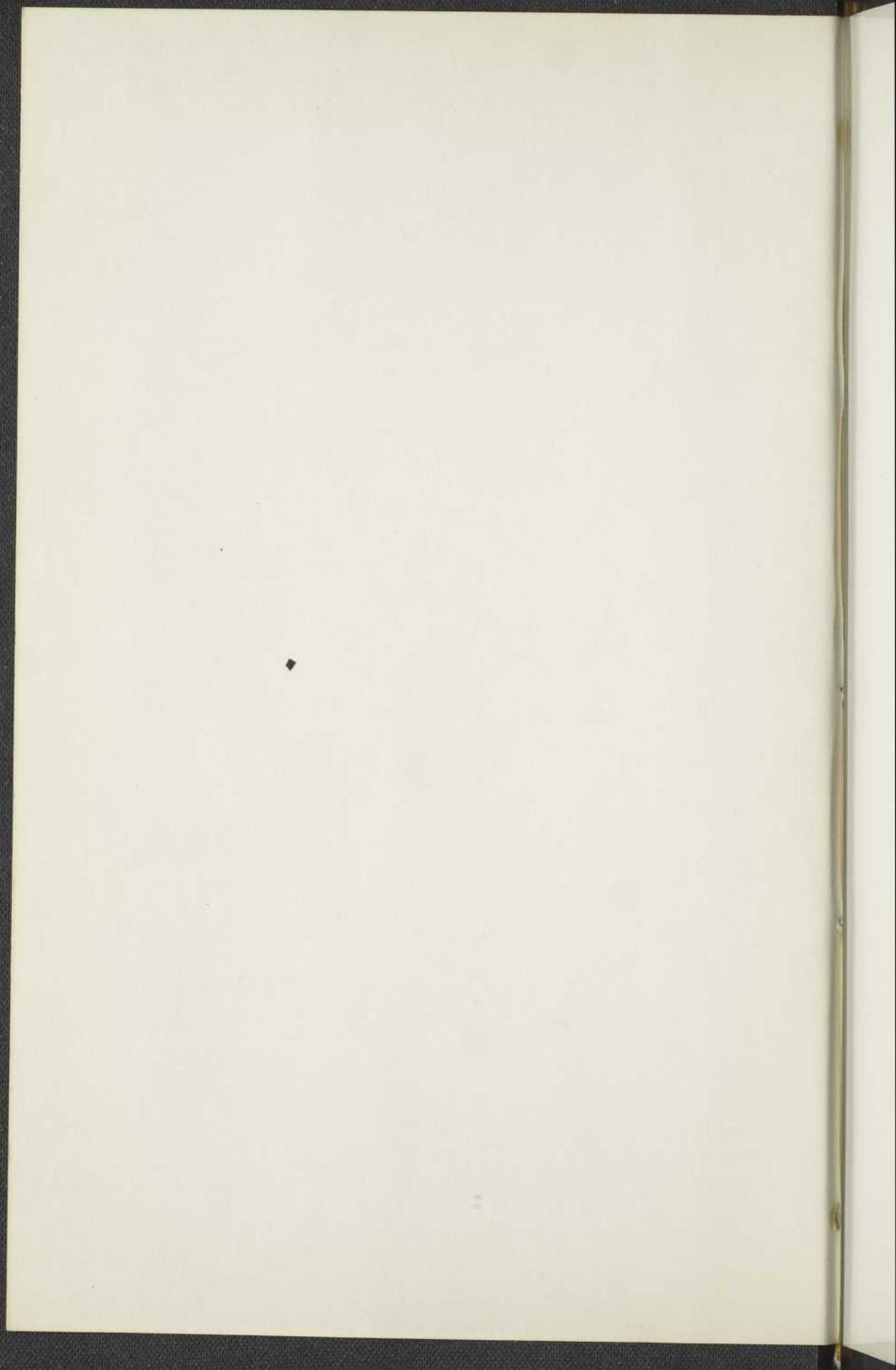
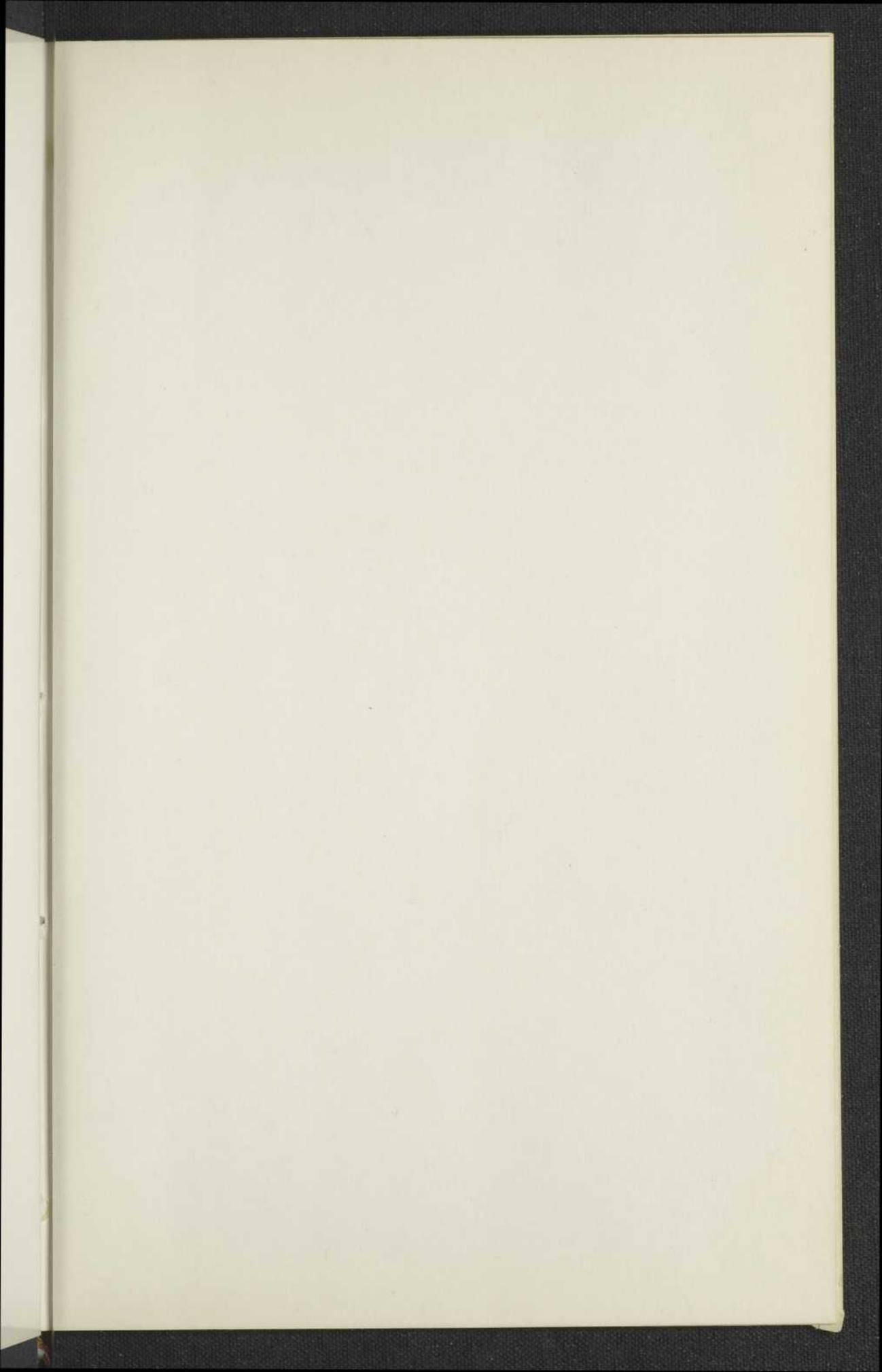


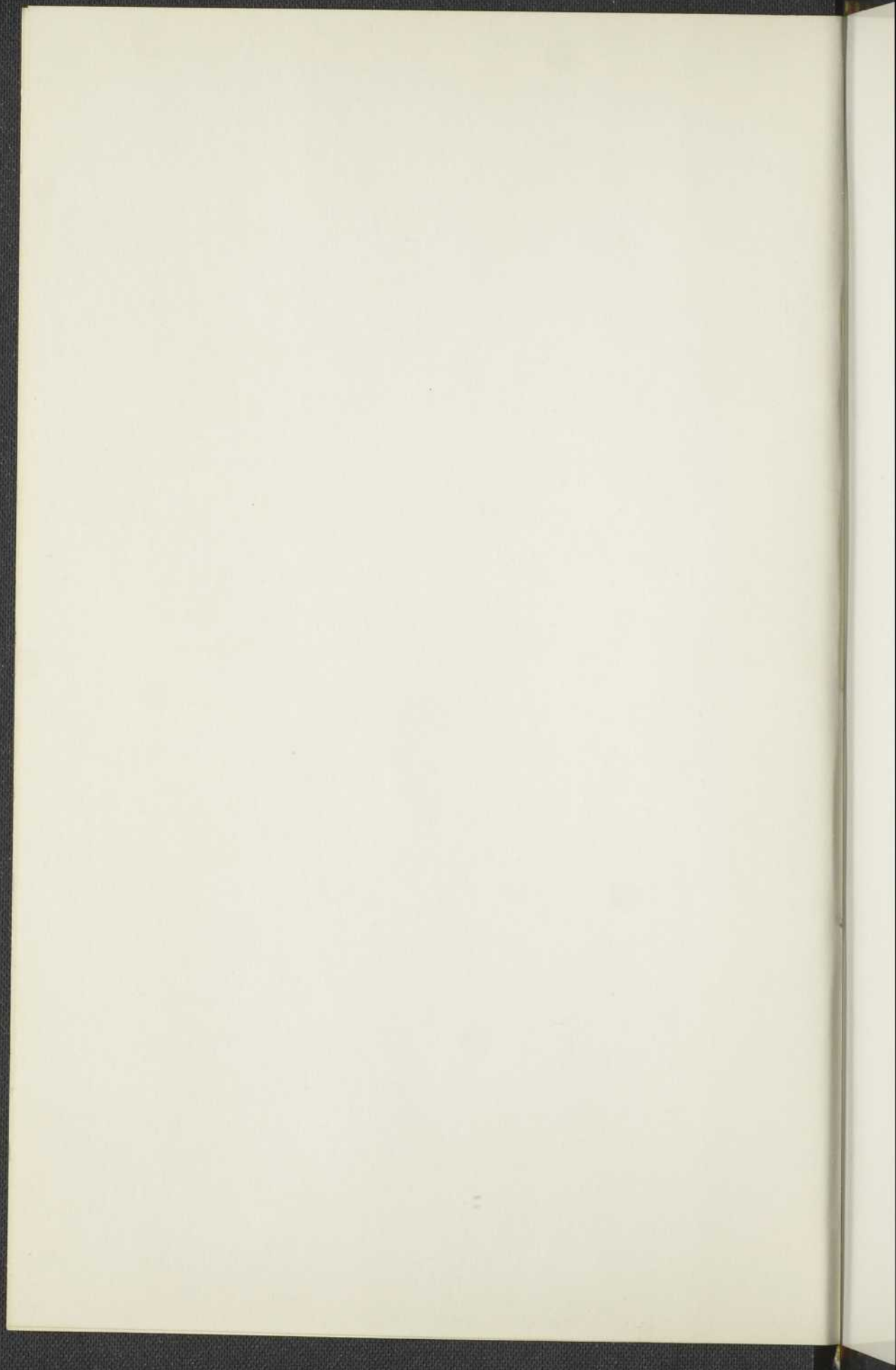


Bibliothèque Nationale du Québec

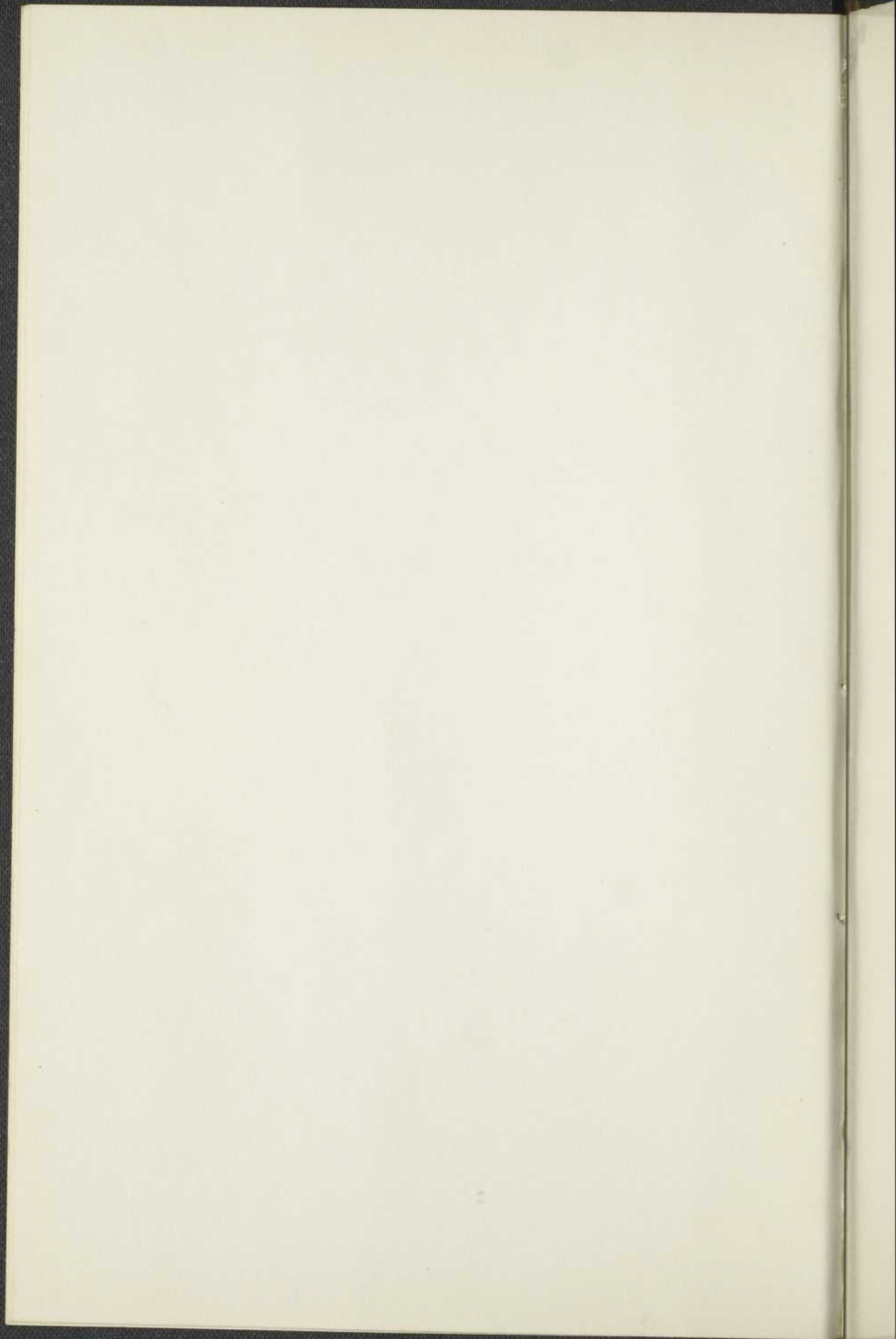


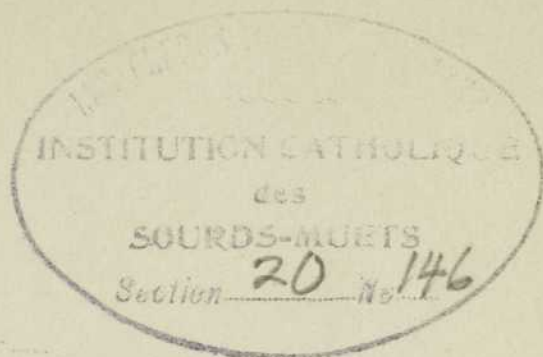


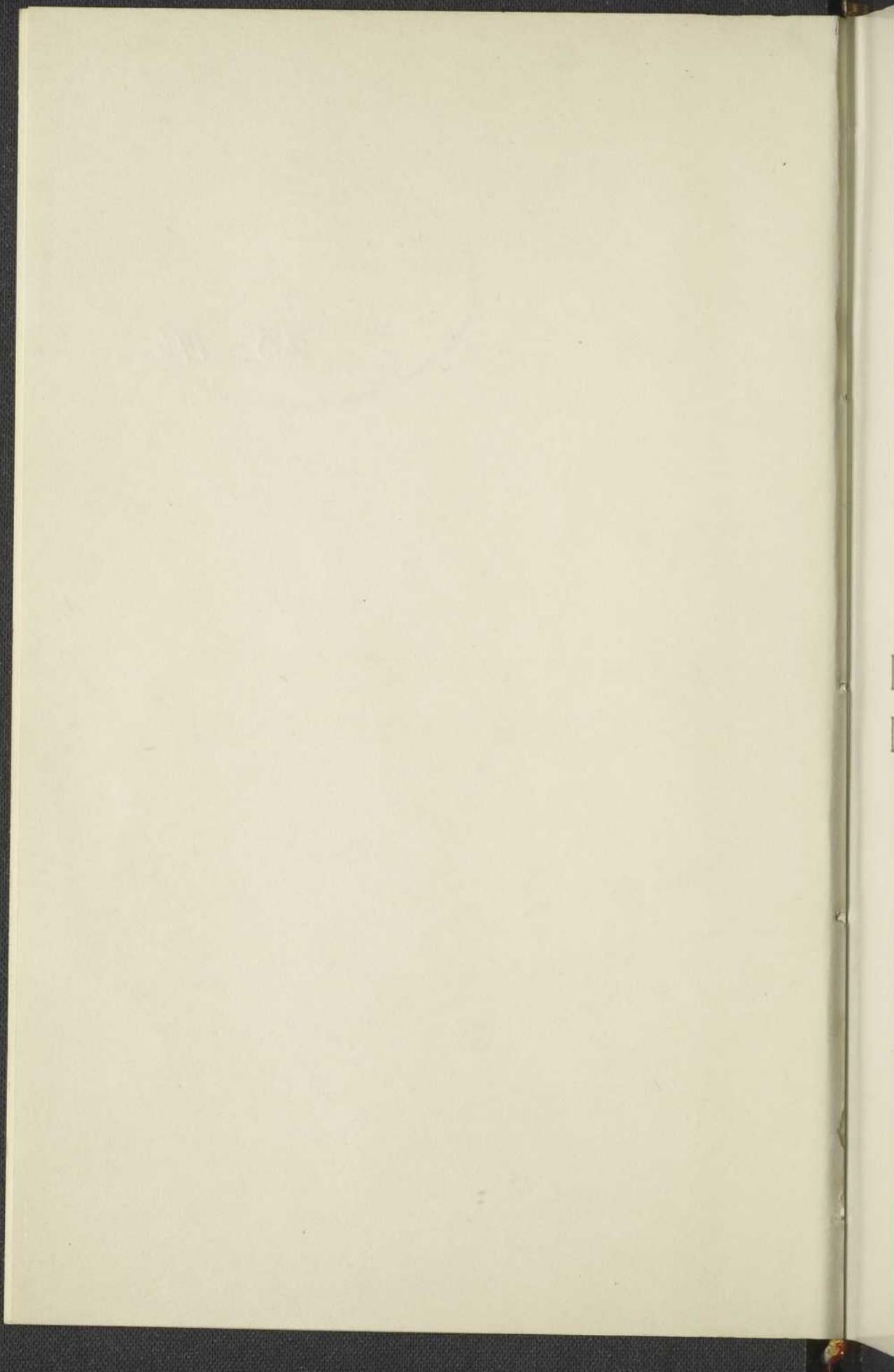












LA GRANDE AVENTURE DE
LE MOYNE D'IBERVILLE

À MADELEINE

5-
B.C.
PIERRE DAVIAULT

LA GRANDE AVENTURE DE LE MOYNE D'IBERVILLE

"L'un des plus grands marins à la fois et l'un des plus habiles navigateurs que la France ait jamais eu", Guérin, *les Navigateurs français*.

"Un de nos plus grands hommes de guerre, le Cid canadien", Ch. de la Roncière, *Histoire de la Marine française*.



FIGURES



CANADIENNES

ÉDITIONS ALBERT LÉVESQUE
MONTREAL, 1934.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

L'Expression juste en traduction

(Prix d'Action intellectuelle, 1933)

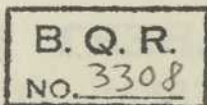
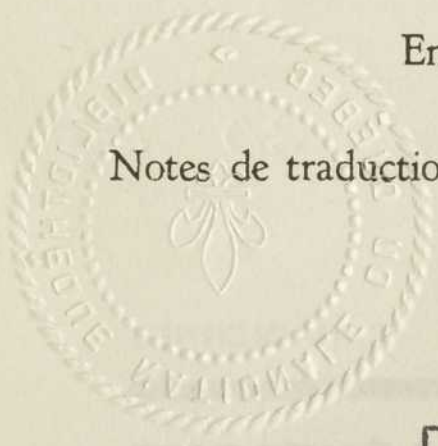
Questions de langage

(Prix d'Action intellectuelle, 1934)

Le Mystère des Mille-Iles (roman).

En préparation :

Notes de traduction, 3e série.



FC
362.1...
I 2 D3
37

Partie I

BAIE D'HUDSON

2

de
Par
par
lett
me
con
Le
dra
ver

fig



I

PRÉLUDE

AUTOMNE, 1683.

Le dernier navire attendu de France entre dans le port de Montréal. Fatigué de sa course hasardeuse, il replie ses voiles. Parmi les agrès, les matelots s'affairent, fouettés par les ordres des officiers.

Foule sur la rive. Les hommes attendent les lettres venant de la métropole, non pas seulement mère patrie, mais *la Patrie*. Une lueur de convoitise s'allume dans l'oeil des femmes: M. Le Ber aura demain de nouveaux colifichets à vendre. Mélancolie chez tous à la pensée du long hiver tout proche.

On se montre sur le pont un bel officier, magnifiquement vêtu. Un nouveau, frais émoulu de

Versailles? Encore un qui méprisera les colons et ne saura même pas diriger un canot!

—Mais! c'est M. d'Iberville!

On se retourne. Cette petite Picoté de Belestre, tout de même! Bonne famille, mais pas de tête.

M. d'Iberville saute le premier du bateau. On l'entoure. Il s'est fait beau chez les marchands de Paris où, pour la première fois, il a porté les dépêches de Monseigneur le gouverneur. Garde de la marine au départ, il revient enseigne de vaisseau. Sa carrière se poursuit de belle façon. On voit bien, à son allure, qu'il le sait!

Effusions. Entouré de sa nombreuse famille, il se dirige vers le logis de son père, rue Saint-Charles, quand, devant le séminaire de Saint-Sulpice, il voit sortir l'abbé Cavelier, avec un homme très grand qu'il ne reconnaît pas.

—Qui est-ce?

—Robert Cavelier, frère de l'abbé. Il revient des pays d'en bas. Il se fait appeler M. de La Salle, maintenant!

M. de Longueuil prononce ces paroles avec un grand mépris, oubliant que, dix ans plus tôt, lui-même ne s'appelait que Charles Le Moyne. M. d'Iberville suit du regard l'homme à la figure hautaine. Son père gronde.

—Heureusement, M. de Frontenac est retour-

né chez sa Divine, qui jamais ne voulut se frotter au commun des colons. Il ne protégera plus les coquins.

Le vieux Le Moyne n'avait jamais aimé M. de Frontenac. Pierre le savait. Il avait soutenu son père dans sa lutte contre le gouverneur, avec les jésuites et Duchesneau. Mais c'était par solidarité de famille. Allait-il entrer dans sa querelle contre le grand explorateur, querelle de marchand furieux d'une créance qu'on ne lui règle pas?

Le lendemain, d'Iberville allait chez son oncle Jacques Le Ber, rendre compte d'affaires traitées à Paris. Le bonhomme aunait du drap, tout en causant paisiblement avec son neveu, quand la porte s'ouvrit en coup de vent. Robert Cavelier entra, une lueur de défi dans le regard. De surprise, M. Le Ber en laissa tomber son aune. Sans lui donner le temps de se resaisir, La Salle dit, d'une voix glaciale:

—Le navire arrivé hier repart avant les glaces. Je m'y embarque. Là-bas, je mettrai ordre à mes affaires. Je verrai ensuite à vous régler votre créance. Je tenais à vous prévenir.

Il salue, sort. M. Le Ber, recouvrant la parole, l'invective de la belle manière. La fureur le secoue tout entier. Pierre en profite pour se retirer et, à grandes enjambées, rejoindre La Salle.

—Monsieur, lui dit-il, je suis Pierre d'Iberville le . . . Oh! ne croyez pas que j'épouse la querelle de ma famille. Je ne suis pas marchand, moi! Hier, j'arrivai de Paris, où l'on me parla de vous avec grands éloges.

—On y a bien changé!

—Je vis M. de Frontenac . . .

—Ah! Frontenac! s'il était encore ici! . . .

—Mais il vous sert fort bien, là-bas, puisqu'il détruit la calomnie des envieux. Il me narra vos actes glorieux. Je voulais vous dire mon admiration.

La Salle jette un long regard sur son compagnon. Sa figure perd le pli d'amertume qui ne la quitte plus depuis des années. Ce petit enseigne lui plaît.

—Mon frère de Saint-Sulpice reçut hier quelques bonnes bouteilles. Venez à ma chambre. Nous leur ferons honneur.

Mis en confiance, M. de La Salle fait le récit de son voyage, tout le long du fleuve à l'eau *bourbeuse et blanche*. Jusqu'à la mer du sud, parmi d'étranges tribus, il a surmonté des obstacles inouïs, couru des dangers sans nombre. Le succès l'a payé de ses peines, mais reste à reconnaître l'entrée de ce fleuve par la mer, afin de créer des communications directes avec la France: on ne s'y ren-

dra plus par le Canada; c'est trop long et les Canadiens sont jaloux.

L'imagination d'Iberville prend feu. Du coup, l'officier de marine trouve mesquin son métier de courrier des dépêches. Traverser la mer n'est plus qu'un jeu. Aucune voile étrangère ne refuse le salut en réponse au coup de canon lancé pour s'assurer de ses intentions. On ne se bat même plus!

Pierre Le Moyne rêve de lointaines randonnées, de pays à découvrir. Mais, délaissant le récit des exploits, M. de La Salle lui ouvre d'autres horizons. Las de la contrainte qu'il doit s'imposer avec tous; devinant en son jeune interlocuteur une âme de même trempe, l'explorateur dévoile l'intime de sa pensée. L'aventure, il l'aime, c'est pour elle qu'il a jeté le froc aux orties. Mais il tient davantage à faire oeuvre durable. Peu à peu, il a compris le sens du continent immense qu'il parcourt par longues étapes. A tout le monde, ces pays apparaissent comme des terres d'exploitation, où l'on établira des postes aux points stratégiques pour en tirer des richesses à l'usage des vieilles contrées civilisées. Qu'il puisse s'y fonder une nation, personne n'y songe. Ne sont-ce pas pays inhabitables, sauf pour des malheureux qui crèvent de faim en Europe et qui, là-bas, au service des gens de naissance venus s'enrichir ou se cou-

vrir de gloire, pourront se faire une sorte de situation?

M. de La Salle y voit bien autre chose. Il dit son rêve: prolonger la France jusqu'au golfe du Mexique; établir un courant continu des Lacs au pays des conquistadores. Cet immense territoire, à peine entamé, recèle des ressources incalculables. Il suffira de l'organiser. Mais la cour voit petit, peut-être parce qu'elle y est forcée: la France est prise dans tant de complications internationales! Aucun plan d'ensemble, aucune idée large. Le progrès de l'exploration naît de l'initiative particulière. Mais les explorateurs sont avant tout des traitants. Lui, La Salle, veut être le fondateur de l'empire français d'Amérique. Cet empire sera l'oeuvre d'un homme ou de quelques-uns, voués à l'exécution tenace du projet grandiose.

Dans son ardeur à prêcher, à chanter la vertu de l'effort individuel, l'ancien novice des jésuites prend figure de visionnaire. Mais M. d'Iberville sait distinguer dans ce langage de feu tout ce que l'enthousiasme recouvre de positif. Et il se dit qu'il sera l'un de ces hommes appelés à réaliser le rêve.





II

DÉPART POUR L'AVENTURE

I

PARMANDA, vous partirez, mon fils.
Sans répondre, M. d'Iberville lève les yeux sur sa mère. Le pittoresque juron revient aux jours des grandes colères. Malgré la gravité du moment, Pierre sourit au souvenir de l'incident, historique dans la famille, que lui rappelle ce mot. Un matin, dans les champs, la *grand mère* Primot, attaquée par des Iroquois, s'était défendue comme une maîtresse femme qu'elle était. Tant et si bien que des colons eurent le temps d'accourir, de mettre les agresseurs en fuite. L'un d'eux se penchait sur la Martine, renversée dans l'échauffourée, quand il reçut un magistral soufflet que la bien digne femme expliqua ensuite par cette phrase: "Parmanda, je croyais qu'il voulait me

baiser". On l'avait surnommée *Parmanda*. Le vocable était passé dans le fond du vocabulaire intime de sa fille adoptive.

Cette fille a aussi le parler vert. Devenue *dame*, elle se surveille, mais le naturel jaillit sous le coup d'une forte émotion. Alors, elle n'y va pas par le dos de la cuiller, comme on dit. Elle en a trop vu dans la vie. La belle Catherine Thierry, qui prit le nom de son oncle Primot quand celui-ci la fit venir de Rouen pour l'adopter, a été la beauté de la petite ville naissante. Ce temps est loin. Elle a épousé, puis aimé le rude fils d'un cabaretier de Dieppe qui avait tellement vécu parmi les sauvages qu'il avait fini par leur ressembler à plus d'un égard: dans les tribus, on l'appelait Akouessan, *la Perdrix*. Elle a partagé ses travaux, ses dangers, ses inquiétudes; puis ses succès et sa prospérité quand, intermédiaire obligé entre les gouvernants et les indigènes, il devint tout un personnage, ambassadeur auprès des naturels du pays, commandant de la milice, procureur du roi et grand commerçant avec son beau-frère Jacques Le Ber, le richard de la colonie. Elle eut un moment d'orgueil quand, anobli, le couple ajoutait à son nom roturier celui d'un petit patelin de Normandie, que portait un chevalier venu autrefois au Canada et que s'appropriâ Charles Le Moyne, en modifiant l'orthographe: de Longueil

il fit Longueuil. Elle a bien le droit d'être fière. Car elle a été pour beaucoup dans la réussite de son mari. Et ne lui a-t-elle pas donné une famille merveilleuse dont dix fils portent ou porteront de beaux noms empruntés à des localités de cette Normandie toujours regrettée, et qu'ils rendront célèbres?⁽¹⁾ Un autre est mort à peine né et les deux filles épouseront sans doute de bons gentils-hommes.

Mais toute cette gloire ne lui fait perdre ni son autorité, ni son rude langage. Et elle continue de gronder son grand fils, si beau, à la figure intelligente et énergique.

M. d'Iberville garde le silence. Profitant d'une accalmie, il salue, se retire. Il sent si bien l'inutilité des explications! Il a d'abord tenté d'exposer son idée; sa mère ne l'a pas entendu.

Lui-même n'est pas très sûr de ses propres sentiments. Jamais M. d'Iberville ne connut une telle indécision. D'abord, il n'a jamais été indécis. Homme d'action, il accorde à la réflexion tout juste le temps de trouver les moyens propres à atteindre son but. Son plan élaboré, il n'y pense plus: il agit.

Quand on a parlé du départ, pour la baie James, d'une grande expédition dont Sainte-Hélène, son frère, doit être le commandant en second, il a demandé puis obtenu de partir, bien que le voyage

(1) Les notes se trouvent à la fin du volume.

doive se faire par terre et qu'il soit marin. Mais, à terre ou sur mer, il veut connaître enfin l'aventure. Les occasions ne sont pas si nombreuses! Les dirigeants l'ont accepté avec empressement; ils ont même pris un autre Le Moyne, Paul de Maricourt. Ce sera désormais de tradition: où il y aura un Le Moyne, on en verra au moins un autre, les frères n'iront jamais seuls. Il est juste que la famille se dépense à la baie du Nord. N'y va-t-on pas pour défendre les intérêts de la Compagnie, fondée quatre ans plus tôt, dont Charles Le Moyne avec l'oncle Jacques Le Ber ont été les principaux associés? Les Le Ber ne sont pas nombreux et leur nombre ne s'accroîtra guère. La fille, Jeanne, n'amènera jamais un gendre à la maison paternelle; elle vit enfermée dans une cellule, plongée en un mysticisme que son remuant cousin respecte sans le comprendre.

A l'idée de partir, il exulta et s'en fut porter la bonne nouvelle à sa chère Geneviève. Pierre d'Iberville, homme sain, n'est pas insensible aux charmes des femmes. Il aime cette petite Picoté de Belestre, à peine âgée de 19 ans. Orpheline, vivant chez Mme de la Mollerie, sa soeur, elle est assez libre. Le sexe ne résiste pas au plus beau des Le Moyne. Elle ne s'est pas refusée. On s'aime tant! Les exemples ne manquent pas. Vivant dans l'anxiété, on se dépêche de goûter à

la vie tant qu'elle dure. L'élégant chevalier de Baugy, cette mauvaise langue, n'a-t-il pas écrit dans sa lettre confidentielle du 22 novembre 1682, à propos des femmes de la colonie. "Pour ce qui est des femmes, elles sont pour la plupart d'assez bonne humeur; il ne les faut pas trop prescher, ce qui m'a été dit, pour obtenir d'elles quelques faveurs"?⁽²⁾ Depuis quelques mois, Geneviève était dans un état qu'on appelle intéressant. Elle le rappela à Pierre, rougissante, en larmes, mais point désespérée. La futée pensait peut-être à motiver le mot de Bacqueville de La Potherie: "Quand les Canadiennes entreprennent un amant, il lui est difficile de n'en pas venir à l'hyménée". D'Iberville a pensé à cette solution. Mais il y avait des difficultés. Il vit en un temps où le mariage est affaire de familles bien plus que d'individus. En tout cas, il vaudrait mieux régler la question avant le grand départ. Que faire?

Pierre tomba dans une grande irrésolution. M. le bailli, pour éviter le scandale, avertit discrètement Mme de Longueuil que M. de la Mollerie porterait plainte contre le sieur d'Iberville au nom de sa jeune belle-soeur. A vrai dire, il s'est déjà présenté chez l'autorité judiciaire, mais on retardera les procédures, on gagnera du temps...

Prenant la place du père, défunt depuis quelques mois, Mme Le Moyne fit une belle scène à

son fils. Il tenta d'expliquer qu'il faudrait s'occuper de Geneviève, ne pas attendre au retour de l'expédition. Dans ses phrases embrouillées, Mme de Longueuil crut discerner le refus de partir. Elle atteignit à la haute éloquence! Elle jouait un peu l'indignation, elle feignait de se méprendre sur le sens des paroles de Pierre: c'était si commode pour éviter la question du mariage! Pierre était si jeune et Geneviève si écervelée!

Comment Mme de Longueuil aurait-elle pu comprendre les scrupules de M. d'Iberville? Inconsciemment peut-être, Pierre éprouve une délicatesse de sentiments inconnue à ses parents. Oh! il ne se met pas martel en tête pour des *états d'âme intéressants*. Seulement, il est allé à Versailles; il fréquente les élégants officiers venus de France; il fait figure de gentilhomme. Peu à peu, il a eu de l'honneur une conception plus subtile. Il est de la seconde génération d'une famille ascendante, de la génération qui a franchi l'étape, qui s'éloigne de la rudesse des origines. Le *vilain* ne paraît plus guère en lui. Par d'autres voies, il arrive au même but que son frère aîné, l'ancien élève des grandes écoles de France.

Qu'on est loin des modestes débuts du père! Charles Le Moyne quittait la taverne paternelle, en 1641, à quatorze ans, pour venir à Québec avec

son frère Jacques et son oncle, le soldat Dufresne. Il suivait les missionnaires chez les Hurons, où il apprenait très vite toutes sortes de dialectes, possédant une grande facilité pour les langues dont son fils Pierre héritera. De là viendront ses succès. Interprète, marchand, il aura un tel prestige auprès des sauvages que, pris par les Iroquois ivres de vengeance, en 1664, il subjuguera les anciens, qui le relâcheront après trois mois de captivité. C'est grâce à lui que M. de la Barre sortira indemne de la campagne ratée de 1684. De la Barre en aura tellement de reconnaissance qu'il le proposera pour le poste de gouverneur de Montréal. Tombé en disgrâce, il ne pourra obtenir pour son protégé ce titre que portera, quarante ans plus tard, le fils aîné de Le Moyne, premier baron de Longueuil.

Ses fils prendront, avec la particule, le métier des armes, celui des nobles. Il ne sera plus question de jouer les interprètes ou les traitants. Comme d'autres colons, dans un pays où les valeurs peuvent se déployer librement, Charles Le Moyne a fondé *une famille*.

II

Au mois de mars de cette année 1686, M. le chevalier Pierre de Troyes arrive à Québec pour prendre le commandement de l'expédition.

Il s'agit de déloger les Anglais de la baie d'Hudson, pour y faire à leur place la traite du castor, seule industrie importante du Canada et de bon rapport dans ces parages. L'histoire de ces postes est assez troublée. En 1662, les Français Pierre-Esprit Radisson et Médéric Chouart des Groseilliers (extraordinaires aventuriers qui avaient battu le pays en tous sens et pénétré à l'ouest du lac des Bois), concevaient le projet d'aller chercher des pelleteries tout là-haut. Les premiers, ils atteignirent la baie par voie de terre. Au retour, le gouverneur d'Avaugour confisqua leurs peaux. Ils se réfugièrent à Boston, puis passèrent à Londres où se forma, à leur instigation, la compagnie de la baie d'Hudson. En 1668, ils fondèrent le fort Charles à l'embouchure de la rivière Nemiskau. Dans les années qui suivirent, les Anglais élevèrent d'autres forts sur les rivières Nelson, Monsoni et Quichichouan. Mécontents des nobles aventuriers de la compagnie, les deux Français se firent pardonner à Paris. Radisson entra dans la marine. Des Groseilliers revint à ses courses dans les bois canadiens. Aubert de la Chesnaye, Gaultier de Comporté et des marchands du Canada fondaient la compagnie du Nord. Radisson, avec son neveu Jean-Baptiste Chouart des Groseilliers et le pilote Pierre Allemand, reçut de la compagnie deux petits bateaux

avec lesquels il alla brûler le fort Nelson. Sur l'emplacement, il éleva le fort Bourbon. Il s'empara d'un forban de Boston, le *Bachelor's Delight*, puis laissant la garde du nouvel établissement à son neveu, il revint à Québec avec sa prise. M. de la Barre, ne comprenant jamais les circonstances de la guerre en Amérique, remit la prise aux Anglais, sous prétexte que Radisson agissait en *interlope*. Furieux, ce dernier passa à Paris; l'ambassadeur d'Angleterre, lord Preston, réussit à l'envoyer à Londres où il épousa la nièce des frères Kirke qui avaient enlevé Québec à Champlain, en 1629. La compagnie de la baie d'Hudson lui confia trois vaisseaux. Il vint brûler le fort Bourbon, malgré les protestations de son neveu, et construire un autre fort à sa place. Québec envoyait dans le même temps M. de la Martinière à la baie du Nord. Il fut bien surpris d'y voir les Anglais. Mais, incapable de les déloger, il revint, après un an, fort penaud et abandonnant l'explorateur Jean Péré aux mains des Anglais. Cela se passait en 1684. La compagnie perdait trois cents mille livres. Elle fit des remontrances au roi, qui lui laissa carte blanche, car il fallait aussi délivrer Péré. Les Associés décidèrent d'envoyer une expédition à leurs frais.

Trente hommes des troupes régulières et soixante-dix Canadiens devaient partir. M. de Troyes composa ainsi son état-major: aumônier,

le père Silvy; commandant, le sieur de Troyes; lieutenant, le sieur de Sainte-Hélène; lieutenant en second, le sieur d'Iberville; major, le sieur de Maricourt; aide-major, le sieur de la Noue; commissaire des vivres, le sieur Lallemant; capitaine des guides, le sieur de Saint-Germain. Lallemant avait été le pilote Pierre Allemand de Radisson, en 1682, et de la Martinière, deux ans plus tard.

Plusieurs routes de terre conduisaient à la région du nord. La plus courte était celle du Saguenay. Pour ne pas donner l'éveil aux sauvages et, par eux, aux Anglais, M. de Troyes choisit la route de l'Outaouais, la plus longue et la plus désolée. Le pays était plein d'espions, qui prévenaient l'ennemi de tous les mouvements.

"Ils partirent de Montréal au mois de mars 1686, écrit Bacqueville de la Potherie; traînèrent et portèrent sur le dos leurs canots avec leurs vivres une bonne partie du chemin dans le bois, où ils trouvèrent les rivières qui avaient chariées (sic). Cette marche dura jusques au vingt juin, accompagnée de beaucoup de fatigues".

A la vérité, ils commençaient un invraisemblable voyage sur des rivières et des lacs fort dangereux, traînant dans les portages vivres et munitions nécessaires à une longue expédition puis à un siège. Tâche inouïe, surhumaine, où il fallait

être canadien ou fou pour se lancer. M. de la Potherie, cet Antillais égaré dans les glaces du pays esquimau, dira tout uniment: "Et il fallait être Canadien pour supporter les inconvénients d'une si longue traverse".

III

Nos gens partent de Montréal le 20 mars, "tirant droit au bout de l'isle". M. de Callières a passé la petite troupe en revue. Et la dernière vision qu'a le beau lieutenant d'Iberville, défilant à la tête de son peloton, est la figure de Geneviève, ravagée par le désespoir. Sa joie en est tuée du coup.

Au bout de l'île, ils restent dix jours pour préparer les traîneaux nécessaires au voiturage des vivres sur les glaces, car le dégel n'est pas venu. Dès l'arrivée, le soldat Pourpoint déserte. Le voyage commence mal. Mais, on l'apprendra au retour, le déserteur paiera cher sa fugue: le 22 mai suivant, à la Basse-Ville de Québec, pour ce crime et pour outrage aux mœurs, il sera pendu après avoir été conduit en chemise, une torche ardente au poing, devant l'église paroissiale. Les exécutions étaient des spectacles publics en ce bon vieux temps.

Les journées sont rudes. Mais, le soir, M.

d'Iberville s'attarde devant le feu de bivouac, quand les autres officiers sont couchés et bien après les hommes, assommés par la fatigue depuis longtemps.

On n'entend que le silence bruissant de la nuit forestière, coupé par le refrain monotone des gardes: "Sentinelles, veillez!" Ce cri revient, à intervalles réguliers, délimitant avec netteté les périodes de silence. On le reçoit comme un rappel de la vie humaine perdue dans l'immensité de la vie végétale. Apaisement pour l'esprit oppressé par la puissance des forces inexorables qui s'enveloppent de ténèbres afin de poursuivre dans le secret leur oeuvre jamais terminée. On finit par attendre ce cri, accordant à sa cadence le rythme de la pensée.

Ces sentinelles, le commandant les prend dans les troupes régulières, tant il craint le caractère intraitable des Canadiens. M. d'Iberville interrompt sa rêverie pour se dire que les capots bleus devront se plier à cette corvée. Il connaît si bien le défaut de ses compatriotes! N'a-t-il pas lutté pour s'en corriger, au contact des officiers de la marine?

Le silence reformant ses nappes après le cri des veilleurs, la rêverie reprend son cours. D'Iberville pense à Geneviève. Mais il repousse ces réflexions sans issue. Il songe plutôt à la gloire qu'il

faudra conquérir dans le voyage. Il y aura combat. M. de Denonville a donné instructions à M. de Troyes de "chercher les postes les plus avantageux à occuper . . . retrancher et fortifier les dots forts, se saisir des voleurs coureurs de bois et autres que nous savons avoir pris et arrêté plusieurs de nos Français commerçant avec les sauvages, lesquels nous lui ordonnons d'arrêter, nommément ledit Radisson et autres de ses adhérents, en quel que lieu qu'il les puisse joindre, lesquels il nous ramènera comme déserteurs pour être punis suivant la rigueur des ordonnances".

Pierre entre vraiment dans la carrière. A ce moment décisif de sa vie, il revoit sa jeunesse dorée. Dans la danse du feu, les souvenirs reviennent, légers, grisants. Toute son enfance de jeune sauvage peu surveillé: il y avait tant d'enfants à la maison! Très tôt, il a pris contact avec cette rude nature canadienne qu'il apprenait à dompter. Puis c'avait été la petite école de l'abbé Souart, où on avait pris de bons principes, mais peu d'instruction. On n'était qu'un cadet, il ne fallait pas s'attendre à trop, pas même au petit séminaire colonial. L'aîné, Longueuil, a été dans les écoles de France, mais il sera plus tard chef de famille! Pierre a rougi plus d'une fois de son ignorance. Il ne peut écrire que par le son: "Vela un extret du rapport . . . Il serait nécessaire qu'il y en nallat

plusieurs pour les plaser chez les Savage... Il est apsoluman necessere que le Roy envoie a la mobille cest année un batiman de 70 thonnos en viron...' Aussi s'efforce-t-il de dicter ses dépêches, au lieu de les écrire de sa main. Ou bien, il a recours à un copiste. Mais, s'il manque d'orthographe, il a du style, par la vigueur de la pensée, la fermeté de sa phrase.

Enfant, il jouait sur les bords du Saint-Laurent, avec les gais lurons Gabriel de La Forest, Jacques de Montigny, Paul et Nicholas d'Ailleboust de Mantet, le cousin Jacques Le Ber, ce Zacharie Robutel de la Noue futur beau-frère des Le Moyne, qui est de l'expédition à la baie James. Les amis allaient à la pêche et à la chasse sur les deux rives du fleuve: le père Le Moyne avait une seigneurie en face de Montréal; ou bien aux lacs Saint-Louis et des Deux-Montagnes, aux environs de Lachine, au Sault-au-Récollet.

L'eau attirait l'adolescent. Dès quatorze ans, il obtint de faire des voyages sur un bateau de son père en bas du fleuve, jusqu'à l'île Percée. Bien vite, il apprenait les secrets du métier et devenait garde de la marine.

La mer était son élément. Mais, dans ses voyages, il ne s'attardait pas au pittoresque. Observateur, réfléchi, il devenait le meilleur manoeu-

vrier de son temps, l'émule des Jean Bart, des Du Guay-Trouin.

Dans ses rêveries nocturnes, d'Iberville se rappelle surtout sa rencontre, en 1683, avec La Salle de retour du Mississipi. Son imagination s'est enflammée au récit du merveilleux voyage. Le seigneur de Lachine a traversé le continent pour le donner au roi. Quelle gloire, mais aussi quel champ d'action! Pendant trois ans, d'Iberville en a rêvé. Il a lu le livre du moine hâbleur Hennepin, le traître compagnon de La Salle. Dans son esprit positif, s'est élaboré tout un plan, si logique! Pourra-t-il le mettre à exécution? Maintenant, en 1686, M. de La Salle est en mer depuis des mois, cherchant l'embouchure du grand fleuve. On est sans nouvelles de lui, mais il réussira bien sûr. Et alors?

M. d'Iberville ne sait pas au juste quelle forme prendra l'action dont il sent l'impérieuse nécessité. Il entrevoit dans le voyage à la baie du Nord l'occasion de se distinguer. Il a le goût d'arriver. Mais la gloire n'est pas son seul mobile. Canadien, il n'est pas comme ces officiers venus de France pour accomplir un stage en service commandé, et retourner à Versailles avec de l'avancement. Il comprend, comme La Salle et plus clairement encore, l'oeuvre à réaliser. L'expédition du nord aura l'avantage de chasser l'Anglais de ces

parages. Etendre l'empire, du fort Bourbon à la mer du sud; encercler les Yangisses (comme disent les Indiens) sur les rives de la mer océane, puis les en déloger! Quel rêve! La Salle s'établira au sud; lui, d'Iberville, installera la France au nord. Car il ne restera pas sous-ordre: ne faudra-t-il pas là-bas un Canadien et un marin? Cette tâche lui revient de droit. Après? Après, on verra.

M. d'Iberville sent des forces sourdre en lui, les forces de la grande forêt qu'est le Canada et qui l'environne de ses épaisses ténèbres. Il se sait capable de se mesurer à ce continent, de le vaincre.



L

qui t
enfon
bien
cette
Le
estant
tres"
La F
nots.
précéd
ré just
décour
cherch



III

“MILITAIRE COMME SON ÉPÉE”

I

LE 30 mars, la troupe se met en route, par la rivière des Prairies. Tout de suite, les difficultés commencent. “Deux boeufs qui traînaient le bagage du sieur de Saint-Germain enfoncèrent dans la glace, d’où l’on les retira avec bien de la peine et ne fîmes que deux lieues dans cette journée”.

Le lendemain, abandon des boeufs. “Nos gens estant fort empeschez à se secourir les uns les autres”, ne font qu’une lieue. Ils rencontrent M. de La Forest, en route par les Illinois avec trois canots. Compagnon de La Salle jusqu’à l’année précédente, l’enragé *coureur de bois* s’en est séparé juste avant le voyage où vient de se lancer le découvreur avec la flotte de M. de Beaujeu, pour chercher en vain, pendant deux ans, les bouches

du Mississippi. Les voyages en mer, ce n'est pas l'affaire de La Forest. Mais il croit au succès de son ancien commandant. Il évoque, en son rude langage, les prestigieuses randonnées des explorateurs, car d'Iberville ne se lasse pas de l'interroger pendant les quelques jours où les deux groupes cheminent de concert.

Pour l'heure, les voyageurs sont loin des bayous de la Lousiane! Ils s'enfoncent dans ces bois sans fin qui feront dire à quelqu'un: "Le Canada est toute une forêt". Cette forêt inextricable, ils l'abordent à la saison la moins favorable de l'année, au dégel, venu plus tôt que ne le prévoyait le commandant. Impossible d'utiliser les traîneaux ou la raquette. Reste le canot. Mais les rivières sont à tout moment coupées de "rapides effroyables". Il faut porter à dos canots et approvisionnements, "marchand dans la neige fondue jusques aux jambes". Les portages ont parfois deux mille pas de longueur. "Dans l'isle de Carillon, un gros arbre pourry tomba sur un de leurs canots et l'écrasa dans sa chute".

Ils suivent les chemins tracés par les sauvages et encore utilisés de nos jours, mais souvent impraticables à cette saison. Au Long-Sault, "il faut monter le rapide comme en plain été, c'est-à-dire dans l'eau jusqu'à ceinture". Jolie perspective! D'Iberville se révèle. La forêt canadienne,

ça le connaît. "Le Neufviesme avril, messieurs de Ste. Hélène et d'Hyberville, accompagnez d'habiles canoteurs, commencèrent à monter le Long-Sault. Ils portèrent leurs bagages au-dessus du premier rapide . . . et redescendirent pour aider aux autres canots".

Par un froid excessif, le 15 avril, ils se jetèrent "dans l'eau jusques à la ceinture, et quelquefois jusques au col, pour trainer les canots, estant absolument impossible de percher dans les chutes d'eau épouvantables. Il n'y eut que les deux lieutenants et les deux majors (*les trois Le Moyne et La Noue*) qui osèrent l'entreprendre". Iberville et Sainte-Hélène, "quoi qu'ils soient en réputation d'estre les meilleurs canoteurs du pays", rompirent leur canot sur une roche et se jetèrent à l'eau jusqu'aux aisselles (M. de Troyes écrit: "aux échelles"), traînant leur canot plein d'eau et gagnèrent le portage, dans un *rapide* très dur. "J'y estois arrivé, écrit M. de Troyes, avec bien de la difficulté, au travers de bois affreux par leur solitude et incommodes, à cause d'une quantité prodigieuse de roches renversées ou pour mieux dire éboulées, et de bois abattu, le tout entremeslé d'épaisses fredoches, qui rendent la route extrêmement laborieuse. Il n'y eut que très peu de gens qui me joignirent, à cause du grand nombre de canots qui furent crevez. Car outre qu'il fallut

les raccommoder, il est constant qu'il estoit impossible de résister davantage à une si longue fatigue. Il est aisé d'en juger par le temps qu'ils mirent à faire environ une lieue et demie de chemin, qui fut depuis six heures du matin jusques à six heures du soir. Ils estoient mouillez et plus souvent dans l'eau qu'en canot".

Ils passent à la Chaudière; au Portage des Chats, où les roches "égratignent, par manière de parler, les canots des voyageurs"; à l'île des Calumets, près de laquelle se trouve "une pierre bleue propre à en faire"; aux Allumettes, où un jésuite oubliâ autrefois une boîte d'allumettes; à la colline de l'Oiseau, près du rapide des Joachims, où l'on baptise ceux qui n'y sont pas encore venus.

Avec bien de la peine, ils atteignent "Mataouan", d'où ils se dirigent vers le nord. M. de Troyes rencontre Juchereau allant de Missilimakinac à Québec, puis des sauvages de plus en plus nombreux: il sort de la solitude absolue. En trois jours, il arrive au poste de la compagnie du Nord. Dans une île du lac "Themiskamingue", à l'embouchure de la rivière "Metabec Chouan", quatorze Français font la traite.

M. de Troyes reconnaît la mine du Témiskamingue. Le voyage reprend ensuite, toujours pénible. Mais le plus grand danger attend les voyageurs. Des canoteurs allument un feu qui se

communiqué à la forêt. Le vent aidant, la petite armée voit son chemin coupé. "Nostre malheur parut inévitable lorsque le vent aïant changé poussa effroyablement ces tourbillons de flammes dans la longueur de nostre chemin de manière qu'il est aussi difficile d'écrire la peine que l'on eut de s'en garantir que de pouvoir bien exprimer la grandeur et la promptitude d'un si grand feu qui obligea ceux qui estoient à l'entrée du portage de se jeter dans leurs canots avec les poudres, et tout ce qui pouvoit craindre les approches du feu, qui s'estant mis plus au large à cause du peu de largeur du lac en cet endroit, se couvrirent eux et leurs canots de couvertes mouillées pour mieux résister aux flames qui passoient le plus souvent sur eux . . . Je me trouvai aux trois quarts du portage avec le P. Silvie, lorsque nous nous vîmes contraints à courir de toutes nos forces au travers le bois tout embrasé, dont le feu nous serra de si près qu'une manche de ma chemise fut brûlée". Ils montent dans deux canots. "Le feu devint si furieux que les flames passoient comme un torrent par dessus nos testes, et allumèrent le bois de l'autre bord. C'estoit une chose bien triste de nous voir exposez entre deux si impitoïables élémens". Ils échappent en revenant en face de l'endroit déjà brûlé.

Coïncidences curieuses. Le portage où éclata

l'incendie s'appelait Saint-Laurent; et, quand, de retour à Québec, mettant au net son journal de voyage, M. de Troyes en arrivait à ce passage, le tocsin l'interrompt: le couvent des Ursulines brûlait. "Ce qui me donne lieu, ajoute-t-il, d'avertir le lecteur de prendre garde au feu en lisant ce passage, s'il en fait la lecture à la chandelle".

La fin du voyage approche. A la hauteur des terres, le commandant construit le fort de l'Abitibi, près d'un endroit illustré par une légende, ou peut-être un fait historique. Les gens des Cinq Cantons avaient massacré tous les sauvages du pays, ne gardant qu'une femme pour leur servir de guide. Elle les conduisit vers le haut d'une chute aux abords masqués. Faisant approcher le canot de tête où elle était, elle saisit des branches pendantes pour s'élancer sur la rive, tout en repoussant du pied l'embarcation qui s'enfonça dans le gouffre. Les autres suivirent aveuglément. Souriante, vengée, la sauvagesse les regardait disparaître.

Après un dernier rapide, où Noël Leblanc se noya et d'Iberville pensa avoir le même sort, les voyageurs aperçoivent, le 19 juin, d'une hauteur, la baie James. La marche est finie. On va se battre.

D'Iberville va donner sa mesure. Mais il a déjà montré ce dont il est capable. Avec ses frères

et La Noue, il a sauvé la troupe de bien mauvais pas et il a appris à discipliner ses gens, à se servir de ces bons guerriers.

Les Canadiens sont de bien difficiles gaillards. Dès le début du voyage, une querelle s'éleva entre les occupants d'un canot "qui aiant beu vouloient se tuer". Le commandant envoya "de la Noue avec cinq hommes qui mirent le hola et ôtèrent le fusil du plus mutin, qui en couchoit un autre en joue". Le 3 mai, le nommé Lamiot désertait avec trois hommes, emportant les vivres, armes et munitions de leur canot. M. de Troyes, pour les assouplir, dès le 14 avril, leur fait monter la garde, les divisant en pelotons, avec sergents, caporaux, anspessades. "Et ainsi je les assujettis peu à peu à la discipline que demande la régularité du service et qui seule manque à la valeur naturelle des canadiens". Un autre jour, il en a fait attacher un à un arbre pour le punir. Quelques mutins voulurent exciter une sédition. "Mais je les ramené en peu à leur devoir... et je connus dans cette occasion le caractère des canadiens dont le naturel ne s'accorde guère avec la subordination".

C'est avec ces mauvaises têtes que d'Iberville accomplira tous ses exploits et qu'il se fera fort de chasser les Anglais de l'Amérique.

II

Iberville et Saint-Germain vont reconnaître le fort de Monsipi. De hautes palissades forment quatre courtines flanquées de bastions bien armés de canon. Deux grandes portes aux ferrures importantes s'ouvrent au milieu des courtines. A l'intérieur de la place, une redoute de trente pieds de hauteur, surmontée d'une terrasse garnie de son parapet, dont les embrasures laissent apercevoir quatre pièces de canon.

M. de Troyes prépare l'assaut avec grand soin. Iberville et Sainte-Hélène attaqueront la courtine qui fait face au bois. Le sergent de Catalogne La-liberté lancera une fausse attaque à la courtine de droite, ses hommes tirant dans les embrasures pour incommoder les canonniers. Quant au chevalier, il se réserve les autres soldats. Il en forme trois petits détachements dont deux doivent mettre les canons hors d'usage et le troisième, enfoncer la porte avec le bélier préparé quelques jours plus tôt. Le plan se résume à faire un feu d'enfer par toutes les ouvertures visibles, tandis que les Le Moyne abattront la palissade.

Les Anglais ne se doutent de rien. Ni gardes, ni sentinelles. La veille de l'attaque, MM. de Sainte-Hélène et d'Iberville s'étaient assurés avec la baguette de leur fusil, que les canons n'étaient

pas chargés. Ils avaient attaché deux "volées" de canons de sorte que l'ennemi, s'il les tire, arrachera la palissade. Mais il s'en gardera bien.

Alors Sainte-Hélène d'aller aux ordres.

—Dois-je sauter par-dessus la palissade?

—Quand on donne des ordres pour attaquer et prendre une place, il n'importe pas de quelle manière on y entre, pourvu que l'on s'en rende maître.

A la bonne heure! Ce M. de Troyes parle d'or: il ne s'embarrasse pas de scrupules stratégiques comme trop de petits pédants de Versailles. M. de Sainte-Hélène interprète si bien cette parole "qu'il frenchit en un moment après la palissade, l'espée à la main, suivi des srs d'Yberville, Maricourt, La Noue et L'Allemand et de cinq ou six autres qui seuls en purent faire autant de leur détachement. Ils entrèrent ainsi bravement dans le fort, s'emparèrent du canon et ouvrirent la fausse porte qui n'estoit pas fermée à la clef".

On apporte le bélier pour attaquer la porte de la façade. Pendant ce temps, feu nourri partout. Les assaillants y vont de si bon cœur qu'ils tirent par mégarde sur le détachement des Le Moyne, déjà dans la place: un homme est blessé. La porte cède. L'interprète annonce que les Anglais veulent se rendre. M. de Troyes a beaucoup de mal à arrêter la fougue des Canadiens qui, jetant le cri de guerre des sauvages, *Sassa Kouès!*

Sassa Kouès! “ne demandoient qu’à jouer du couteau”. Le commandant en vient à bout. Mais un Anglais s’avise d’envoyer promener l’interprète qui annonçait *bon quartier* et de pointer un canon. “Il reçut un coup de fusil dans la teste qui le renversa mort sur la place. Il y en a qui attribuent ce coup à Mr de Ste. Hélène qui est en réputation d’estre un bon tireur”.

Feu de plus belle. Le bélier enfonce la porte de la redoute. D’Iberville s’y jette incontinent, “l’espée en une main et le fusil de l’autre”. Mais les assiégés réussissent à repousser la porte. Voilà notre homme acculé au mur. Mais on ne l’a pas si facilement. “Chamaillant hardiment de son espée sur tout ce qui se présentait”, il blesse les ennemis les plus rapprochés. D’autres descendent en chemise de l’escalier: il lâche son coup de fusil dans l’ombre. Panique. La porte se rouvre, les assaillants entrent. La bataille est finie. Elle a duré une demi-heure.

Les officiers font grâce aux quinze survivants, malgré les Canadiens qui aimeraient bien à les taquiner encore un peu, et les emprisonnent dans un vieux bateau de Radisson, la *Sainte-Anne*, échoué tout près de là.

Le gouverneur de la baie d’Hudson, John Bridgar, est arrivé d’Angleterre, avec un navire, à 40 lieues de là, c’est-à-dire au fort Rupert. On va

l'attaquer. Cette fois, les assaillants ne sont que soixante, commandés par MM. de Troyes, de Sainte-Hélène et d'Iberville. Sainte-Hélène va à la découverte: le fort est pareil au premier et le vaisseau de Bridgar, mouillé à une lieue au large.

Pierre Le Moyne voit une occasion merveilleuse d'entrer véritablement en scène. Avec deux canots montés de sept hommes chacun, il se fait fort d'enlever le bateau. Troyes y consent, commençant à connaître son homme. Il lui permet même de choisir son monde et lui assure qu'un détachement sera sur la rive, prêt à le soutenir. Le commandant décide aussi que Sainte-Hélène attaquera le fort: il sait maintenant ces Le Moyne capables de tout. Lui-même appuiera de ses deux canons et pénétrera dans le fort.

Au milieu de la nuit, d'Iberville et son frère de Maricourt s'approchent du navire. Sur le pont, un seul homme de garde, d'ailleurs endormi. "Le reste des gens de ce vaisseau en faisoient autant dans le lit, ne s'attendant nullement à ce réveil matin". Il était d'usage de frapper du pied sur le pont pour prévenir d'un incident quelconque. Monté doucement, d'Iberville donne ce signal. L'homme de garde se réveille: il l'abat d'un coup de fusil. Au bruit, l'un des autres veut monter sur le pont: d'Iberville lui assène un coup de sabre sur la tête. Ce qui ne l'empêche pas de crier

pour donner l'éveil; Pierre Le Moyne se voit forcé de lui passer l'épée au travers du corps. Les assaillants démolissent le mur de la chambre à coups de hache et y font pleuvoir une grêle de balles. Bridgar et le capitaine Outlaw, commandant d'un navire naufragé l'automne précédent, se précipitent au dehors. Outlaw "saisit M. d'Iberville au collet; mais comme M. d'Iberville était fort et vigilant, lui fendit la tête d'un coup de sabre". Les autres demandent quartier, les Français les enferment à fond de cale. Le navire est pris, il n'y a fallu que quelques minutes. Ce fut rapide, foudroyant, mené de main de maître. M. d'Iberville vient de donner un échantillon de sa manière.

Mais il ne veut rien perdre de l'aventure. Laisant un poste de garde sur le navire, il se hâte vers la terre. M. de Troyes fait transporter des mardriers, un bélier, le canon. Le bélier ne tarde pas à enfoncer la porte, cependant que les hommes tirent par toutes les ouvertures. Un grenadier grimpe à une échelle laissée à l'extérieur par les Anglais négligents. Il lance ses grenades dans une cheminée. "Durant cette exécution mes gens tiroient continuellement et pour rendre la musique meilleure, je voulus y mesler mes deux canons qui, faisant la basse, percèrent à jour la porte de la redoute . . . Le mineur, d'un autre costé, estoit prest de nous donner un plat de son métier, lors-

que les Anglois crièrent cartier". D'Iberville, suivi de Catalogne⁽³⁾, se précipite dans le fort, pendant que M. de Troyes parlemente avec le commandant anglais. Une voix plaintive l'attire vers un cabinet dont il ouvre la porte. Il y trouve une Anglaise en chemise, blessée d'un éclat de grenade. La présence des assaillants, "si l'on en juge par son cri piteux, lui fit autant impression que le bruit de la grenade, puisque nous ressemblions à des bandits". Elle ne cesse de crier "Doctor! Doctor!" Galants, émus par le costume de la belle, d'Iberville et son compagnon appellent aussi "M. Docte", qui arrive tout tremblant, demandant grâce. Les jeunes gens, en veine de courtoisie, portent la femme sur un lit, mettent un fauteuil derrière la porte et montent la garde pour empêcher les autres d'entrer. Mon Dieu! On n'a pas vu de femme depuis si longtemps...

La troupe passe quatre jours au fort Rupert, y prenant tout ce qui peut se charger sur le navire de Bridgar. Après quoi, deux charpentiers reçoivent l'ordre de réparer un *yak* sur lequel les prisonniers repasseront en Angleterre avec les provisions que M. de Troyes leur laisse. Ce dernier démolit le fort, ne gardant que la cuisine et la boutique.

M. de Troyes part en canot, avec Bridgar et un petit détachement. Voyage affreux. "Je pâtis

tout ce qui se peut". Sans boussole dans un pays inconnu, le groupe erre longtemps. Manquant de vivres, il en est réduit à se nourrir de *persil de Macédoine* et de quelques bécasses. La faim rapproche les ennemis: la dernière journée de marche, le commandant français partage avec Bridgar et son valet une poignée de pois et un quartier de bécasse.

Enfin, ils arrivent au fort Monsipi, où d'Iberville a amené sa prise, avec Sainte-Hélène et les prisonniers du fort Rupert, peu désireux de passer en Angleterre sur un yak. M. de Troyes en est embarrassé. Il les met dans une île, en face du fort, avec vivres et fusils, et défense de traverser, sauf à deux, en cas de besoin.

III

Restait un fort anglais, Quichichouan, à l'autre bout de la baie, soit à une trentaine de lieues vers l'ouest. Troyes résolut d'utiliser le bâtiment de Bridgar, l'armant des canons pris aux deux premiers forts et de boulets coulés dans un moule de bois avec du plomb et du mèchefer. Iberville commandait le vaisseau, où prirent place aussi Bridgar, Outlaw et la femme blessée. Il ne voulait pas se priver de cette galante compagnie !

Les autres, en canot, arrivèrent bien avant. En-

core une fois, Sainte-Hélène alla en reconnaissance et vit un fort semblable aux premiers, mais mieux défendu. Ses gens étant affaiblis par le manque de nourriture, M. de Troyes voulut parlementer, mais n'obtint aucune satisfaction. Il exigea la libération de Jean Péré. Les Anglais lui répondirent qu'il était passé en Angleterre. Les soldats en étaient encore réduits à manger du persil de Macédoine: ils firent vœu de verser 40 sols chacun pour réparer l'église de Sainte-Anne à Beaupré.

D'Iberville arrive avec son bateau. Et nos gens de dresser les canons en batterie. Dès le soir, ils tirent deux coups sur l'appartement où le gouverneur soupe avec sa femme et le pasteur. Emeute et panique dans le fort. Mais les Français n'en savent rien. Le lendemain, jour de la Sainte-Anne, ils envoient 140 volées de canon. Les boulets manquent, ils crient "Vive le Roy" et se disposent à en fabriquer. Les Anglais crient aussi "Vive le roi". Mais "il nous parut au ton cassé qu'ils estoient cachez dans une cave, ce qu'ils nous ont avoué depuis, et que le cri de Vive le Roy, dont ils nous avoient répondu, estoit pour nous faire connoître qu'ils se vouloient rendre, n'estant assez hardys pour paroistre et aller oter le pavillon qui paroissoit sur un de leurs bastions".

Surmontant leurs craintes, les assiégés s'emparèrent du tablier d'une servante dont ils font un

drapeau blanc avec lequel ils s'avancent pour parlementer. Troyes demande au gouverneur de venir en personne.

Le chevalier est à bout de vivres, ses hommes crèvent encore de faim. Afin de cacher cette pénurie, il fait en sorte que le gouverneur Sargeant n'approche pas trop de son camp. Les deux commandants se rencontrent dans une île. Cérémonieusement, ils boivent à la santé de leurs souverains, grâce au vin de l'Anglais. M. de Troyes a l'effronterie de lui assurer que "s'il vouloit venir au camp, je lui ferois boire de meilleur vin que le sien, quoique je n'eusse sérieusement qu'une chopine d'eau de vie".

Ils convinrent des articles d'une capitulation honorable. Iberville et Sainte-Hélène occupèrent le fort. Le premier y prit les approvisionnements, puis mena les prisonniers à l'île de Charleston où ils attendirent des navires d'Angleterre. Saint-Germain rasa les fortifications de la place, qu'on appela Sainte-Anne et M. de Troyes partit pour Montréal où l'attendait la gloire. Mais il faillit mourir de faim en route.

D'Iberville gardait le commandement de la baie, avec Sainte-Hélène et Maricourt comme lieutenants. Son rêve commençait à se réaliser. Il avait connu l'aventure et s'était montré à la hauteur des tâches qui s'offraient. Il avait révélé ses

qualités de chef: initiative, promptitude du coup d'oeil, énergie dans l'exécution. Avec ses frères, il avait permis d'exécuter une entreprise d'une témérité folle, du reste admirablement dirigée par cet excellent homme de guerre, le chevalier de Troyes. Gaultier de Comporté allait dire de M. d'Iberville qu'il était "militaire comme son épée". La baie d'Hudson devenait son affaire. Pendant onze ans, il allait lutter pour en assurer la possession à la France.

Il y passa cet hiver-là. Dans la nuit presque continuelle de la dure saison, quand revenait à l'esprit de Pierre Le Moyne la pensée de La Salle, il ne l'enviait plus. Il avait aussi son domaine: tandis que l'autre établirait la France au sud, lui la consoliderait au nord. Les deux hommes qui partageaient le grand secret, travaillant ainsi aux deux extrémités du continent, réussiraient à fonder *leur* empire.

Et Pierre pensait à la petite Geneviève qu'il reverrait bientôt, avec l'enfant, né maintenant...





IV

“UN GARÇON QUI SAIT CE QU'IL FAIT”

I

L'EXPÉDITION de 1686 rapportait gros à la compagnie du Nord. Avec les forts, les rudes soldats avaient pris beaucoup de castor, de ce *pelu* qui faisait tout le commerce du Canada. Mais les boutiquiers avaient bien dépensé et, en bons commerçants, songeaient à réduire les frais. Ils le firent de façon peu intelligente, en rognant sur les ravitaillements des postes conquis. La faim allait encore traquer les gens perdus au nord. Ce n'était pas du nouveau. La Faim, cette louve, domine l'histoire de nos explorateurs, de La Salle à La Vérendrye. Plus que la difficulté des voyages et les dangers de la guerre, elle rendait les explorations pénibles, les progrès aléatoires, les conquêtes sans lendemain.

M. d'Iberville n'est pas homme à perdre le bénéfice de conquêtes où il eut si grande part. Il veut garder son champ d'action. A l'été de 1687, il part donc à pied avec ses frères (il n'en a pas assez!), ne laissant aux forts que douze hommes avec un minot de blé-d'Inde à chacune pour toute pitance.

En octobre, il est à Québec, reçu en triomphateur. Il peut ajouter le récit d'un bel exploit à ceux dont M. de Troyes a régalé la colonie. Quelques semaines après le départ du chevalier, deux navires anglais, *The Young* et *The Churchill*, apparaissaient dans la baie. D'Iberville s'empara du *Young*, comme si de rien n'était. Cherchant à fuir, le *Churchill* se prit dans les glaces près de l'île de Charleston. Pierre y envoya quatre hommes: ce Le Moyne ne doutait de rien. Un des soldats dut revenir malade. Les autres furent surpris mais l'un d'eux s'échappa. Les deux prisonniers passèrent l'hiver, liés à fond de cale. Au printemps, le capitaine s'étant noyé à la chasse, le pilote fut bien embarrassé pour manoeuvrer avec six matelots, malades de leur hivernement. Et ces Canadiens, si mal logés, n'avaient pas souffert de l'hiver! Il en délia un, le moins vigoureux, pour aider à la manoeuvre. A un moment où la plupart des Anglais étaient en haut des mâts, notre homme "sauta à une hache, dont il cassa la teste

aux deux qui étaient sur le pont, courut délivrer son camarade plus vigoureux que lui, se saisirent d'armes et montèrent sur le pont où d'esclaves ils se rendirent les maîtres et firent prendre au navire la route de nos forts. Ils rencontrèrent le sieur d'Iberville qui avait équipé un bâtiment pour aller délivrer ses hommes au moment que les glaces le luy permirent".

D'Iberville expose la situation au marquis de Denonville. Ce qu'il veut? Aller en France réclamer un bon navire, pour assurer l'approvisionnement régulier des ses forts et le transport des peleries que la traite doit donner en abondance en un pays très fréquenté des sauvages. Il en a assez des dispositions de fortune, des voyages à pied, des ravitaillements laissés au hasard. C'est bon pour une aventure, mais l'exploitation méthodique d'une riche région demande autre chose. M. d'Iberville aime l'aventure: il ne s'y refusera jamais. Cependant il tient davantage à construire sur du solide. Denonville comprend, Pierre passera en France.

A Montréal, où il court embrasser sa mère, il tombe dans un guêpier.

Il arrive à peine, le 22 octobre, que "Jacques Maleray, etc. sieur de la Mollerie", beau-frère et tuteur de Geneviève Picoté de Belestre, lui fait si-

gnifier une plainte "pour crime de rap et seduction commis en la personne de sadite belle-soeur". Françoise de la Mollerie, soeur de l'offensée, avait déposé cette plainte entre les mains du bailli le 10 mai 1686. Une fille était née en juin.

Geneviève! Sa pensée a rempli les longues soirées de la baie du Nord. Souvenir adouci par l'éloignement, par le temps. Il ne s'y mêlait plus l'amertume des indécisions qui avaient précédé le départ de Montréal. Aux prises avec tant de dangers, perdu loin de la civilisation, Pierre avait oublié les ennuis de cette civilisation. Il aimait Geneviève et, seule, la douceur de cet amour persistait. Mais, revenu dans les sociétés organisées, puisqu'on l'attaque, il va se défendre. Son honneur en jeu, sa liberté compromise, il fera taire son coeur. Et Geneviève sera victime des animosités de sa famille.

Le 6 novembre, le bailli fait défense à d'Iberville de "désemparer de ce pays apeine d'estre atteint et convaincu desdits crimes". Le gouverneur intervient; il passera en France pour rendre compte des affaires de la baie d'Hudson, à charge de constituer un procureur et d'être de retour "dans l'arrivée des vaisseaux de l'année suivante". Le 18, il est interrogé par Jean-Baptiste Despeiras, conseiller-commissaire. Il répond de son plus grand sérieux, mais chatouillé par l'envie de rire à la vue

de ce conseiller solennel comme un ministre, empêtré dans son épée.

Il part. Les audiences se poursuivent en présence de son procureur Riverin. A son retour, le 11 avril suivant, de la Mollerie adresse une requête à M. l'intendant "à ce qu'entr'autres choses le dit sieur deffendeur qui estoit de retour de son voyage fust pris au corps et constitué ez prisons de cette ville". Marandeu "huissier en la prévosté de cette ville", la lui signifie l'après-midi, avec sommation de "comparoir". Le 18, il est condamné à prendre l'enfant et l'élever jusqu'à 15 ans.

II

D'Iberville a réussi dans sa mission à la cour, où Denonville l'a recommandé en termes réconfortants: "D'Iberville, Monseigneur, est un très sage garçon entreprenant et qui sait ce qu'il fait". Il revient lieutenant de vaisseau et rapporte à ses aînés de Longueuil et de Sainte-Hélène des brevets de capitaines et un de lieutenant pour Maricourt. On n'oublie jamais la famille, chez les Le Moyne. Pour ses affaires de la baie d'Hudson, il a obtenu le *Soleil d'Afrique*, le plus fin voilier de l'époque, qui fait sept lieues à l'heure. Pierre conduit son navire au nord, où il le charge de pelleteries avant

de le renvoyer à Québec, sous le commandement du capitaine Delorme.

Il revient du fort Quichichouan quand il voit avec surprise deux navires anglais à l'entrée de la rivière. Ce sont l'*Hampshire* et le *North West Fox*, envoyés par le roi d'Angleterre à la suite d'une requête où les nobles aventuriers de la baie d'Hudson se plaignent de la piraterie d'Iberville. Celui-ci, n'ayant qu'une barque, tente néanmoins de s'emparer des vaisseaux. N'y réussissant pas, il laisse les Anglais élever un fort à un quart de lieue du sien. Les navires portent 85 hommes et 28 canons. D'Iberville n'a que huit hommes et bien peu d'armes. Comme toujours, payant d'audace, il attaque l'ennemi. Il lui enlève un capitaine et quelques hommes. Puis les Anglais parlementent. Pour vivre en paix, ils acceptent de dures conditions; ils doivent éviter de passer au sud de leur île, c'est-à-dire près du fort français. D'Iberville veut les empêcher de se rendre compte de sa situation. Lui-même se réserve le droit d'aller où bon lui semble. Les Anglais lui cèdent toutes leurs marchandises pour du castor: il a besoin d'approvisionnements, car le *Soleil d'Afrique* n'a eu que quatre jours à l'île de Charleston pour décharger une partie des vivres et prendre la moitié des pelleteries accumulées.

Les navires anglais étant pris dans les glaces, il a

encore moins de ménagements, car il se sait capable de les capturer quand il voudra. Alléguant une prétendue violation du pacte, il charge son frère de Maricourt de harceler l'ennemi. Au cours de l'hiver, par toutes sortes de ruses, le jeune Le Moyne fait une cinquantaine de prisonniers. D'Iberville somme les autres de se rendre, à quoi ils consentent, après s'être un peu fait prier et avoir tiré quelques coups de mitraille pour la forme. Il prend tout ce qu'il peut dans les navires, et Maricourt occupe le fort anglais.

Pierre s'en va inspecter les autres places. Arrivant à Rupert, il aperçoit un bateau anglais. En quelques minutes, sans tirer un coup de canon, il s'en empare. Toujours, il dresse son plan d'attaque avec tant de soin, puis l'exécute avec une telle énergie qu'il semble paralyser l'ennemi. Il cueille les navires sur sa route.

Revenu à Sainte-Anne, il trouve Sainte-Hélène, arrivé avec 30 hommes et l'ordre de rentrer à Québec dans le plus grand navire capturé, prise dont M. de Bellefeuille a porté la nouvelle à Montréal. D'Iberville charge tout son castor sur ce bateau, avec celui dont il a payé les marchandises anglaises à l'automne, et retrouvé à bord.

A l'entrée du détroit, il rencontre un navire de 14 pièces de canon, revenant du fort Nelson où il a hiverné. D'autres paraissent à l'horizon.

Sans s'émouvoir, il hisse le pavillon du roi et celui de la compagnie d'Angleterre sur son vaisseau qui porte toujours le nom anglais, puis, s'approchant de l'autre, il entame la conversation par l'intermédiaire de ses prisonniers.

Un projet d'une audace folle germe dans sa cervelle. "Nous nous promîmes de nous tenir compagnie et que pour cela je porterai le feu, ce que je fis pendant 120 lieues durant lequel temps nous nous parlâmes cinq fois attendant un vent favorable pour nous visiter en chaloupe et tâcher de les prendre après leur avoir ôté 8 ou 10 hommes, quoiqu'il fussent 25 de compte fait: Chouart était avec eux que je reconnus. Mais le temps ne nous permit pas de nous visiter".





V

“ILS LES ONT PAYÉS POUR VENIR TUER LES FRANÇAIS”

I

“D E l'isle de Charleston, le 21 septembre 1688, copie d'une lettre du Sr. d'Yberville, commandant dans la baie du Nord du Canada :

Je crois vous avoir dit que, tant que les Anglais seraient au port-Nelson, cela ferait tort à la Compagnie de 30 à 40,000 peaux de castor tous les ans; que, s'ils ne veulent pas parler d'accommodement pour que tout nous reste, on n'a qu'à permettre à 50, 60 ou 100 bons hommes, s'il le faut, de s'en emparer; il n'en coûterait à la compagnie du Nord que le vaisseau de marchandises qu'il faudrait mener pour y faire la traite, la même année; en cas que le fort ne fût pas pris, 50 Canadiens les empêcheraient de faire aucune traite.

Je ne vois pas la raison de ne pas faire ce qu'ils nous ont fait du côté d'Orange et de Manhatte, où ils fournissent aux Iroquois, — contre le traité, — des armes et des munitions et les ont payés pour venir tuer les Français de Montréal”.

II

D'Iberville combat dans le nord depuis trois ans. Il n'a connu que des succès; son prestige grandit, s'impose. De simple sous-ordre, il est passé commandant. Il peut faire des projets, proposer des plans, exposer des idées.

De projets, sa tête fourmille. Il songe même à chercher le passage du Nord-Ouest. “J'ai entêtement de trouver un passage à la mer de l'Ouest”, écrit-il. C'est le rêve qui hante l'esprit des marins, depuis Verazzano, surtout des Anglais. Frobisher, Hudson, tant d'autres, y ont consacré de nombreux et pénibles voyages. Mais il faudra attendre le 19^e siècle et MacClure pour en voir la réalité.

Le rêve ne peut qu'effleurer l'esprit d'Iberville. Il a trop de projets d'une utilité immédiate. S'il a l'imagination pour concevoir les oeuvres à réaliser, il a le bon sens de l'homme d'action qui choisit parmi ces oeuvres celles dont on peut espérer les plus tangibles résultats.

Pour l'heure, il veut chasser à jamais les Anglais de la baie d'Hudson. Il demande seulement quelques canons et des boulets pour armer un navire que la compagnie se résout à acheter: "Je ne fais nul doute que si on nous veut secourir de ce que je vous demande, nous viendrons à bout de nos desseins ou y périrons".

Il ne s'agit plus, en effet, de défendre les intérêts de quelques commerçants. Dans ses rêveries solitaires de la baie du Nord, Pierre Le Moyne a enfin trouvé le but de sa vie. Pour atteindre l'idéal qu'il se propose, à la suite de ce pauvre La Salle, assassiné sur les bords d'un bayou louisianais, l'année précédente, il faudra plus que des explorations ou l'établissement de colonies. L'observation, la réflexion lui ont appris que la France et l'Angleterre ne peuvent rester côte à côte en Amérique. L'une devra s'en aller; l'autre fondera un empire. Et la lutte sera implacable entre elles.

Avec un sens extraordinaire des réalités, d'Iberville verra longtemps à l'avance les événements inéluctables. Sa lettre du 21 septembre 1688 prédit le massacre du mois d'août suivant, comme la guerre sanglante qui doit alors s'engager et où il faudra rappeler le comte de Frontenac pour tenir tête à l'Anglais. De même, quelques années plus tard, il annoncera la défaite de 1759.

Il faut déloger l'Anglais: il y contribuera de

toutes ses forces. Sans cesse, partout, en toute circonstance, il combattra l'ennemi du pays qu'il veut fonder. Mais il n'aura les ressources voulues, pour arriver à une solution prompte et définitive, qu'une fois, tout à la fin de sa carrière. Il sera bien près de réussir, mais il mourra et la Nouvelle-France mourra, quelques années après, de sa mort.

1689! Année sombre pour la Nouvelle-France. Soudoyés par les Anglais, irrités aussi par les vexations stupides de Denonville et de son prédécesseur, les Iroquois fondent sur la colonie. A l'aube du 5 août, 1,500 d'entre eux, poussant leurs terribles *whoop, whoop*, tombent sur les habitants de Lachine. Ils tuent, scalpent les hommes, ouvrent le ventre des femmes enceintes pour ensuite rôtir leurs enfants à la broche.

Denonville, dans Montréal et sans ressources, perd la tête. Qui pourrait arrêter l'élan des hordes barbares? Qui? Les Le Moyne. Ces diables d'hommes ne reculent devant aucun danger, ils réussissent dans toutes leurs entreprises. Le gouverneur s'en va les supplier. Chef de la famille, Charles de Longueuil ne laisse pas à ses frères ce coup trop hasardeux. Rassemblant en hâte 100 hommes de troupe et 50 sauvages, il court au-devant des 1,500 guerriers mis en appétit par un premier massacre. Dix contre un!

L'affaire est désespérée; ils se battent en désespérés. Le soir, M. de Longueuil revient sur le dos de quatre sauvages, la jambe brisée, avec un soldat et douze Indiens. Les autres ont été tués, ou pris par les Iroquois, sort plus épouvantable. Mais Montréal est sauvé.

Cependant les Anglais veulent profiter de la démoralisation de la colonie. Ils attaquent les forts Frontenac et Niagara; ils lancent deux partis contre Montréal et Québec. Les affaires du Canada vont mal. Pour redresser la situation, Versailles pense à l'ancien général de Candie, au bouillant gouverneur qui a su se concilier les sauvages et dont l'oeuvre a été compromise, après son rappel en 1682, par deux maladroits, La Barre et Denonville.

Frontenac ne repousse pas l'offre de la cour, malgré ses soixante-dix ans. Il s'ennuie à Paris, où il ne connaît plus la grande faveur d'autrefois. Le temps est loin où le beau Frontenac pouvait occuper l'esprit de la Grande Mademoiselle ou bien enlever la belle Anne de la Grange, pour l'épouser malgré ses parents, à Saint-Pierre-aux-Boeufs, paroisse clémente aux pauvres amoureux; le temps où il inquiétait le roi-soleil amoureux et où circulait sous le manteau la méchante chanson :

Je suis ravi que le roi, notre sire,
Aime la Montespan;
Moi, Frontenac, je me crève de rire,

Sachant ce qui lui pend;
Et je dirai, sans être des plus bestes,
Tu n'as que mon reste,
Roi,
Tu n'as que mon reste.

Il s'entend avec la comtesse lorsqu'il en est éloigné. Anne ne se plaît qu'à la compagnie de Mlle d'Outrelaise, l'autre *Divine*, dans son salon de l'Arsenal, où elle tient bureau de bel esprit. Mais, si elle ne peut souffrir la présence de son mari, l'ancienne favorite de Mlle de Montpensier, la *Maréchale de camp* de la Fronde, lui assure toutes les protections possibles.

Toujours remuant malgré son grand âge, mais toujours clairvoyant aussi, M. de Frontenac décide de frapper à la source du mal. Comme d'Iberville, il comprend que les Anglais poussent les Iroquois. Il revient à sa politique d'autrefois: se concilier les bonnes grâces ou, du moins, la neutralité des Iroquois dont l'hostilité paralyse la colonie. Déjà, avant de quitter Paris, il a chargé Le Moyne de Sérigny de porter aux chefs prisonniers, envoyés à Marseille par Denonville, une lettre où il annonçait: "le calumet de paix ne sera plus violé, et la natte du sang sera lavée avec l'eau du fleuve".

Dès son arrivée à Québec, il forme trois partis

pour aller ravager la Nouvelle-Angleterre. Celui de Montréal (les deux autres viendront de Trois-Rivières et Québec) comprend 80 Iroquois chrétiens du Sault-Saint-Louis et de la Montagne, 16 Algonquins et 114 Canadiens. Sainte-Hélène commande; ses frères d'Iberville et de Bienville l'accompagnent. D'Ailleboust de Mantet et Repentigny de Montesson font aussi partie de l'état-major, comme MM. de Bonrepos, de la Brosse, LeBer du Chesne et La Marque de Montigny. Tous Canadiens, seuls ces officiers peuvent diriger les coureurs de bois, admirables combattants pour la guerre d'embuscade, mais dont l'insubordination les rend inutilisables entre les mains d'officiers des troupes régulières.

C'est le début de février. Raquettes aux pieds, la troupe se met en marche sur le Saint-Laurent gelé. Le capuchon du *capot bleu*, uniforme distinctif des gars de Montréal, rabattu sur la tête, le fusil dans les mains couvertes de mitaines, la ceinture garnie de la courte hache, du couteau et du sac à balles, ils vont, traînant sur des tabaganes *couvertes* et vivres. Par le Richelieu, ils atteignent le lac Champlain. Les hommes ignorent la destination. Les chefs ne savent pas non plus où ils vont exactement, car le gouverneur les a laissés libres de choisir le lieu de l'atta-

que. Ils tiennent conseil. Le Grand Agnier, commandant des sauvages, prend la parole :

—Où mes frères pâles vont-ils porter la hache de guerre?

—A Orange, répond Sainte-Hélène.

L'entreprise est si hasardeuse, le souvenir de l'humiliation subie par les Français si vivace, que le Grand Agnier s'écrie dans un sourire :

—Depuis quand mes frères pâles sont-ils si hardis?

Sainte-Hélène et Mantet répondent, en des discours fleuris mais énergiques, que les Français veulent effacer la honte de leur défaite; pour y arriver, ils prendront Orange ou périront.

La petite armée se remet en route. Huit jours après, arrivant à la fourche des chemins de Corlaer et d'Orange, elle prend le premier sans mot dire. Le voyage devient trop pénible. Le dégel s'y mettant, ils marchent dans la neige fondante jusqu'aux genoux. Puis une tempête s'abat sur les hommes qu'elle couvre de glace. Après neuf jours de cette marche affreuse, le détachement rencontre une cabane où se trouvent quatre squaws. Les soldats se réchauffent devant un maigre feu, repartent avec les sauvagesses comme guides. Le lendemain soir, ils sont devant Corlaer. Les chefs ont décidé d'attaquer au matin. Mais un nouveau délai va épuiser le peu d'énergie qui reste aux hom-

mes. A onze heures de la nuit, on se met à la besogne.

Le petite ville formait un rectangle entouré d'une palissade, ouverte à chaque extrémité par une porte. Les habitants se divisaient en deux camps, celui des partisans des Stuarts dirigé par Schuyler et Glen et les tenants de Guillaume d'Orange nouvellement installé sur le trône d'Angleterre. Le major Glen conseillait la prudence, mais les villageois ne l'écoutaient plus guère: ils laissaient la garde de leurs portes, par manière de dérision, à des hommes de neige. A l'intérieur de la palissade, près de la porte de l'est, se trouvait un blockhaus, gardé par le lieutenant Talmadge et huit miliciens du Connecticut.

Pendant que d'Iberville et de Montesson vont se rendre maîtres de la porte donnant sur Orange, Sainte-Hélène et Mantet entrent par l'autre. Les deux groupes se joignant, après avoir fait le tour de la palissade, poussent les *whoop* de guerre. M. de Mantet enfonce la porte du blockhaus, y met le feu et passe la garnison au fil de l'épée. Le reste du détachement monte à l'assaut des maisons. Ivres de fureur, Canadiens et sauvages n'épargnent rien: hommes, femmes, enfants tombent sous la hache ou le couteau. Aucune résistance, sauf à la maison d'Adam Vrooman. De Montigny y est blessé de deux coups de pertui-

sane, mais Sainte-Hélène emporte la position et tue tout le monde sauf Vrooman. Pendant deux heures, le carnage se poursuit: on venge le massacre de Lachine. Les assaillants traitent avec une politesse étudiée trente Agniers réfugiés dans la ville, pour bien leur montrer qu'ils n'en veulent qu'aux Anglais.

Au matin, un groupe traverse la rivière pour se rendre à la maison barricadée où le major Glen arme ses gens. Les arrivants lui promettent bon quartier en considération des traitements que lui-même et sa femme ont accordés autrefois à des prisonniers français. Il les régale, puis s'en vient avec eux à la ville, où les sauvages menacent de lui faire un mauvais parti, mais d'Iberville défend avec énergie la parole donnée.

A midi, Corlaer brûle et les Français se remettent en route, lourds d'un riche butin. Quarante chevaux transportent les traîneaux, les blessés et une trentaine de prisonniers échappés à la première fureur. Les vainqueurs n'ont perdu que deux hommes. A la tête du lac Georges, le commandant dépêche d'Iberville avec deux Indiens pour porter la nouvelle au gouverneur.

La retraite, retardée par les prisonniers et les blessés, devient fort dure. Les vivres manquant, il faut tuer les chevaux. Le gros des sauvages se détache de la troupe pour chasser. Puis dix Ca-

nadiens, fatigués, s'attardent, se croyant protégés par les sauvages venus à la chasse : on n'en aura plus jamais de nouvelles. Plus tard, quarante hommes s'éloignent aussi. Sainte-Hélène va de l'avant, l'arrière-garde suit de loin. Quand les retardataires arrivent à Montréal, ils racontent que les Agniers des environs de Corlaer, prévenus par des fuyards, les ont rejoints et ont tué plusieurs de leurs compagnons.





VI

GENEVIÈVE ET MARIE-THÉRÈSE

I

L'ANCIEN amant de Geneviève portait au coeur une blessure que le temps, une vie mouvementée à l'extrême avaient cicatrisée, mais en lui laissant l'impossibilité d'aimer de nouveau. Il se tenait à l'écart des femmes. Avait-il oublié la petite Picoté de Belestre? Jamais il n'en parlait. Mais l'indifférence absolue dont il a fait preuve dans sa vie conjugale indique la persistance du souvenir en lui. Par fierté, par déférence envers sa famille, il n'avait pas renoué les relations interrompues brutalement par les poursuites judiciaires. Pendant quelque temps, il avait eu, pour adoucir l'amertume d'un amour brisé, l'enfant née en juin 1686. Il ne la voyait qu'entre deux courses lointaines, et puis elle mou-

rut. M. d'Iberville vivait dans la solitude de son coeur.

Forcément inactif, il passe l'hiver de 1693 à Québec, oisiveté inconnue depuis des années. On le fête, car il prend de l'importance: même les bureaux de Versailles lui en reconnaissent. S'étant formé dans ceux de Paris, il fait bonne figure dans les salons coloniaux. Il est en butte aux intrigues des mères de filles à marier, intrigues dont ses voyages l'ont préservé. Obéissant à des considérations où le coeur a peu de part, il épouse en grande pompe, comme il sied au rang des deux familles et à sa propre réputation, Marie-Thérèse de La Combe-Pocatière, fille d'un capitaine au régiment de Carignan.

La cérémonie est sans joie pour lui, car un événement l'a précédée, de nature à lui rappeler trop vivement, non seulement la faillite de sa vie sentimentale, mais la tache de sa carrière d'homme d'honneur. Six jours avant le mariage, conduite par ses beaux-frères, Jacques Malleray de la Molle, Jean-Baptiste Celoron de Blainville et Alphonse de Tonty, Geneviève entrait chez les religieuses de l'Hôtel-Dieu de Montréal, auxquelles la famille versait une somme de 3,000 livres pour sa pension. Elle y écoulera une vie obscure, dans le désespoir et dans l'opprobre où la tient la famille implacable. Quand elle mourra, le 2 juin 1721,

aucun des siens ne signera à l'acte de décès. Cette entrée au couvent, juste à la veille du mariage, révèle à d'Iberville que Geneviève l'a attendu, qu'elle l'aime toujours. Le réveil est brutal; il a pleinement le sentiment d'avoir gâché un amour. Sa vie conjugale en sera empoisonnée. La première année du mariage passée, il fera en sorte de se tenir éloigné de sa femme. Elle se fixera définitivement en France, où elle vivra avec son beau-frère de Sérigny, d'abord à La Rochelle, puis à Rochefort quand Sérigny en deviendra le gouverneur. Même lorsque d'Iberville sera en France, les deux époux vivront séparés la plupart du temps. Une des filles de Marie-Thérèse épousera le fils de ce Sérigny et fondera la lignée, encore existante, des comtes de Sérigny. Marie-Thérèse est douée d'un caractère difficile, comme le démontreront les ennuis de son mariage avec le comte de Béthune, lieutenant général des armées du roi, qu'elle épousera après la mort de M. d'Iberville. Ainsi Geneviève sera vengée. Mais l'apprendra-t-elle jamais, dans sa cellule de l'Hôtel-Dieu ?

Un mois après son mariage, Pierre Le Moyne passe en France avec sa femme. Cette fois, cédant à ses instances et à celles de Frontenac, le roi décide d'emporter Fort-Nelson. Au printemps de 1694, d'Iberville revient avec trois navires de la marine royale, la *Salamandre*, le *Poli* et l'*Envieux*,

et ses deux frères de Sérigny et de Châteauguay. Sa femme l'accompagne et, au large des bancs de Terre-Neuve, donne naissance à son fils aîné. D'Iberville prend un navire anglais, touche terre à Québec, puis monte à la baie d'Hudson.

II

Pendant trois ans, la France a négligé la Baie. Mais les Anglais y ont déployé beaucoup d'activité. Au retour de l'expédition de Corlaer, d'Iberville avait repris ses projets sur Nelson, secondé par Frontenac qui entendait mener partout la vie dure à l'ennemi.

A l'été de 1690, la compagnie du Nord armait en flûtes deux corvettes, la *Sainte-Anne* commandée par Pierre Le Moyne et le *Saint-François-Xavier*, commandant Denys de Bonaventure. Le 24 septembre, d'Iberville arrivait à la baie pour y trouver trois navires anglais "dont un de 40 pièces de canons avec un brûlot". Occupant d'excellentes positions, ces vaisseaux défendaient parfaitement le fort convoité. Attaquer serait folie. D'Iberville le comprend. S'il ne recule jamais devant une entreprise hasardeuse, il ne s'entête pas quand il en comprend l'inutilité. Cependant, avant de se retirer, il veut reconnaître l'état du fort. Accompagné de dix Canadiens, il opère une

descente en vue de prendre des prisonniers. Une sentinelle l'aperçoit et donne l'alarme. Immédiatement, un navire de 36 canons arrive à la rescousse. Pierre regagne son bord. Connaissant fort bien les marées, il manoeuvre pour attirer le navire sur des rochers où il s'échoue.

Ne voulant pas perdre son voyage, d'Iberville fait mine de retourner en France; puis, la nuit venue, revire de bord et se dirige, à 50 lieues de là, vers le fortin de New-Severn (Neue-Savanne pour les Français), entrepôt de pelleteries. A la vue d'Iberville et de Bonaventure, le commandant détale, pour se réfugier à Nelson. Les Français éteignent l'incendie qu'il a allumé et sauvent 100,000 peaux de castor. Bonaventure charge ce castor sur le *Saint-François-Xavier* et revient à Québec, ayant à bord Le Moyne de Maricourt, qui a hiverné à la baie.

Quand le *Saint-François-Xavier* arriva dans le Saint-Laurent, Phipps mouillait devant Québec avec sa flotte. Le Moyne de Longueuil put faire prévenir à temps Bonaventure et Maricourt qui, en chaloupes, se glissèrent parmi les navires anglais et purent amener leurs Canadiens au secours de la capitale. Avec ses frères de Longueuil et de Sainte-Hélène, M. de Maricourt prit part à la victoire de la Canadière qui força les Anglais à décamper et coûta la vie à Sainte-Hélène.

D'Iberville, après avoir hiverné au fort Sainte-Anne, rentrait à Québec le 5 octobre 1691, avec toute la pelleterie de la traite. Mais Fort-Nelson était toujours aux Anglais.

Sous sa dictée, les associés de la compagnie du Nord écrivirent à Sa Majesté pour lui demander un vaisseau de 36 canons, trois mortiers de siège et mille livres de poudre. D'Iberville alla porter ce placet à la cour, où on le voyait d'un bon oeil. Les bureaux sont toujours lents. Quand il revint de France, en 1692, avec le *Poli* et l'*Envieux*, convoyant une flotte marchande, il était capitaine de frégate, mais la saison était trop avancée. Du reste, il ne pouvait obtenir le navire de guerre dont il avait besoin. Le capitaine du *Tast*, désigné pour l'accompagner, prétendait que son bateau, le *Hasardeux*, était trop vieux pour un tel service.

Frontenac en profite pour réaliser un projet dont Pierre Le Moyne lui avait donné l'idée: croiser sur les côtes de la Nouvelle-Angleterre, attaquer les établissements anglais et nettoyer la mer des bâtiments ennemis. D'Iberville remplit cette mission avec sa vigueur habituelle: il met plusieurs navires anglais hors de combat et en ramène un à Québec. Mais il n'a pas attaqué Pemquid, le nouveau fort anglais que Frontenac tenait à réduire. L'entrevue est orageuse avec le violent gouverneur.

—Ça aurait trop chauffé? Vous craigniez pour votre petite soeur qui était à votre bord? Quelle idée d'aller faire la guerre avec une femme!

D'Iberville se défend en alléguant qu'il ne disposait pas de forces suffisantes pour attaquer une place aux défenses déjà formidables, sinon tout à fait terminées, et protégée par un navire puissant. Il n'a pas voulu risquer son monde dans une entreprise inutile.

—Non, Monseigneur, je ne craignais pas. Qu'on me prête un véritable navire et je vous prendrai Pemquid. On ne m'accorde jamais que de petites corvettes, montées de quelques méchants canons et l'on voudrait me voir prendre des forteresses et des vaisseaux de haut bord! Les miracles ne se produisent pas tous les jours!

L'année suivante, d'Iberville convoie encore la flotte de ravitaillement, de France au Canada. Mais il arrive trop tard aussi pour aller au nord. Nouvelle croisière sur les côtes de la Nouvelle-Angleterre. Au printemps, il part enfin pour la baie d'Hudson.

L'année précédente, la baie avait été le théâtre de tragédies. Aucun navire ne venant, les privations, la misère, jointes aux effets désastreux de la solitude et de l'ennui faisaient perdre la raison au cuisinier et à l'armurier du fort Sainte-Anne. Le premier se jeta sur le chirurgien et sur le père

Dalmas, aumônier en remplacement du père Silvy rentré à Québec. Le médecin du corps et celui de l'âme (comme dit un honnête cliché) étaient disparus; la position devenait intenable. Laissant au fort cinq hommes, avec le meurtrier, deux soldats partirent à pied pour Québec. Aussitôt, trois navires anglais paraissaient. Un premier assaut ne fit pas broncher les Canadiens. Mais ils ne s'entêtèrent pas; dans la nuit, ils abandonnaient le fort pour gagner la capitale, à pied eux aussi. Les Anglais s'installèrent dans la place, qu'ils appelèrent Albany et qu'ils ne quittèrent plus. Ils s'emparèrent aussi de Rupert et de Monsipi: la compagnie perdait 200,000 livres. Quelques jours plus tard, la *Sainte-Anne* arrivait, trop tard toujours. Pourchassée par les Anglais, la flûte pût néanmoins s'échapper.

D'Iberville arrive à la baie le 24 septembre 1694, accompagné de ses frères de Sérigny, de Chateauguay et de Maricourt. Il va s'attaquer tout de suite au principal fort des Anglais, base de leurs opérations et poste de traite de premier ordre. Fort-Nelson est bien armé et retranché. Résolu à le prendre, Pierre recourt aux méthodes qui lui ont toujours réussi: plans préparés avec tant de soin que l'ennemi n'y peut trouver un point faible; puis, exécution de ces plans avec une four-

gue, une impétuosité qui décuplent l'ardeur de ses hommes et paralysent l'ennemi de frayeur.

Le fort s'élève sur une langue de terre, entre les rivières Nelson et Sainte-Thérèse, à quatre lieues de leur embouchure commune. D'Iberville fait remonter ses vaisseaux en amont, essuyant des volées au passage. Le vent, le froid, la glace causent bien des ennuis. On entend d'une lieue le bruit des glaces heurtant les coques. "Les glaces percèrent le bois et en emportèrent jusqu'à trois ou quatre doigts", écrit l'aumônier Marest. Pour empêcher les Anglais d'apprendre son état, le commandant débarque un détachement, qui se livrera à des escarmouches "pour amuser la garnison". Jeu dangereux. Impatient de connaître la gloire, comme ses frères, Chateauguay reçoit un coup de mousquet dont il meurt sur le champ.

Le coup est rude pour Pierre, qui avait charge de ce frère à peine âgé de dix-huit ans, qui l'aimait comme on sait s'aimer dans cette famille. Mais il a aussi charge de tout un parti de guerre. "Prévoyant que le moindre signe d'inquiétude jetterait tout le monde dans la consternation, il se soutint toujours avec une fermeté merveilleuse, mettant tout le monde en action, agissant lui-même et donnant ses ordres avec autant de présence d'esprit que jamais. Dieu le consola dès le même jour, une même marée mit les deux vaisseaux hors de danger".

Le débarquement s'opère en bon ordre. Le 13, les bombes "chagrinent continuellement" les assiégés. Feu nourri, escarmouches partout. Le lendemain, les Anglais envoient une capitulation en latin. La garnison se rend à merci, sans même demander ses armes, note le père Marest avec mépris.

Cependant, elle comprenait plus de 50 hommes "tous assez grands et bien faits, mais celui qui les commandait était plus habile dans le commerce que dans la profession des armes". Les 115 Canadiens, assurés de la moitié du butin, faisaient une bonne affaire. Et, pour hiverner, ils avaient un excellent fort qu'ils appelèrent Bourbon.

L'hiver se referme sur les vainqueurs. Mais les frères Le Moyne ne peuvent se résoudre à faire la traite. Laissant le fort à la garde de La Forest, ils parcourent la baie et enlèvent aux Anglais tous leurs postes, à l'exception d'Albany. Le scorbut sévit au fort Bourbon, où La Forest traite ses prisonniers avec dureté. Plusieurs s'échappent, pour se joindre à des groupes d'Indiens.

Au printemps, d'Iberville croise dans le détroit pour attendre la flotte anglaise. L'automne vient. Les glaces l'immobiliseront bientôt pour l'hiver. Mais le roi a besoin de ses bateaux ailleurs. Assuré que les Anglais ne viendront pas, Le Moyne part pour Québec. Des vents contraires s'étant élevés

sur les côtes du Labrador, il fait voile vers la France. La fatalité veut que, peu après son départ, cinq navires anglais arrivent, d'où un détachement nombreux débarque. La Forest envoie ses gens au-devant, sous la conduite de Jérémie. Ils se battent si bien que les Anglais se rembarquent. Mais, les navires ayant ouvert le feu, La Forest accepte le bon quartier qu'on lui offre. Entrés dans le fort et furieux d'avoir eu peur de si peu de monde, les vainqueurs, commandés par l'amiral Allen, manquent à la foi jurée et dirigent les Français vers les prisons d'Angleterre.

L'oeuvre de Pierre Le Moyne est manquée, faute de moyens suffisants: la garnison n'était pas assez forte. L'expérience n'a encore assagi ni l'un ni l'autre parti. Ne s'armant pas suffisamment pour la défense, ils perdent un temps précieux à se prendre et reprendre les forts. Tout est à recommencer. D'Iberville n'y manquera pas. Mais, auparavant, il fera une autre opération.





VII

TERRE-NEUVE

I

D'IVERVILLE croit le moment opportun de réaliser une partie de ses plans: chasser l'Anglais de toutes les côtes de l'Amérique. Voyant M. de Frontenac décidé à attaquer avec vigueur, il multiplie lettres et mémoires. Enfin, la cour se décide à une action de grande envergure. Pierre d'Iberville et le marquis de Nesmond balayeront les côtes de l'Acadie, de Terre-Neuve et de la Nouvelle-Angleterre. Le projet est ambitieux. Il peut quand même réussir, mais la puissante escadre de Nesmond ne se montre pas avant l'automne. Encore une fois, la lenteur des mouvements fait avorter une belle entreprise. Les bureaucrates de Rochefort en doivent porter la responsabilité.

Laissé à ses seules ressources, d'Iberville exécute la première partie du projet, avec ses rudes Canadiens, qu'il paie de ses deniers. Parti de Rochefort au printemps, il arrive le 27 juin à la baie des Espagnols (Sydney), avec l'*Envieux*, le *Profond*, sous M. de Bonaventure et le *Wesph*, commandant Jean Léger de la Grange, corsaire canadien. L'abbé Beaudoin, ancien mousquetaire du roi, est l'aumônier et tient le journal du voyage. En passant à l'île Verte, la division prend le flibustier Baptiste, curieux personnage "marié à plusieurs endroits en France et en Hollande outre la femme qu'il a à Port-Royal" et à qui le roi avait donné un brigantin pour faire la chasse à l'Anglais. Il amène des sauvages.

Le *Wesph* s'en va à Québec, chercher les Canadiens que d'Iberville y a fait lever à ses frais. Le 14 juillet, les deux autres navires mouillent à cinq lieues de la rivière Saint-Jean. La brume se levant, ils aperçoivent trois voiles anglaises, le *New Port*, le *Sorling* et une conserve, qui viennent à eux. D'Iberville se porte de l'avant à petite voile. "Le *Profond* se met en façon de prise et ne doit ouvrir ses sabords qu'à la portée du fusil des ennemis, qui vont être bien reçus de nos gens". Deux Anglais s'approchent et lancent leurs volées. Soudain, le *Profond* ouvre sa batterie d'en bas et mitraille: l'ennemi fuit. Les Français lui coupent la route.

Le *New Port* amène et met en panne, démâté. Bonaventure l'amarine et le donne à Baptiste, pour le conduire à la rivière Saint-Jean. Le *Sorling* échappe, à la faveur de la brume. "Heureuse brume pour ce navire! Il aurait assurément fait le voyage de France".

Les navires français prennent M. de Villebon et cinquante sauvages, avant de se rendre au rendez-vous de Pentagoët, où M. de Thury et Jean-Vincent d'Abadie baron de Saint-Castin avaient amené 150 sauvages. Ce Saint-Castin était un gaillard! Venu au Canada, à l'âge de quinze ans, comme enseigne dans le régiment de Carignan, il avait mené une vie désordonnée dans les bois, parmi les tribus indiennes, où les femmes avaient des faiblesses pour les blancs. Il avait épousé la fille d'un sachem abénaquis et il était devenu chef de la tribu.

MM. de Montigny, de Villieu et de Thury partent par la voie de terre avec le père Simon et les sauvages pour investir Pemquid. Les navires s'y rendent aussi. Cette fois, d'Iberville est assez fort. Il somme rudement les assiégés: "Rendez-vous, sinon, il n'y aura pas de quartier". Ils veulent se battre, disent-ils, mais ils sont paralysés de frayeur. Mortiers et canons entrent en danse. A la cinquième bombe, les Anglais se rendent, tout tremblants, demandant seulement à être transportés à Boston. Les vainqueurs le leur accordent, à condition qu'ils ren-

voient les Français prisonniers. Mais, entrés dans le fort, les sauvages découvrent un des leurs enchaîné. Fous de rage, ils s'appêtent à massacrer les vaincus. Mais d'Iberville, toujours fidèle à la parole donnée, se met en frais d'éloquence fleurie pour sauver ses prisonniers. Il leur donne une quai-che et six jours de vivres, gardant "seize des principaux habitants de Boston, qui ont bien voulu rester en otages, et être mis entre les mains des sauvages si on ne renvoie pas les Français incessamment".

II

La division se dirige vers Terre-Neuve. Au large des Monts Déserts, elle rencontre cinq bâtiments anglais, entre autres les corvettes *Arundel* et *Boston*, que le *Sorling* amène à la rescousse. Se voyant les plus faibles et craignant d'être mis aux fers, les sauvages supplient M. de Lauzon, commandant de la prise *New Port* à bord de laquelle ils sont, d'aller à l'abordage et d'y périr. "M. de Lozon tolpa". Mais d'Iberville est trop bon manoeuvrier pour se laisser prendre. Par des contre-marches, il réussit à gagner la nuit, puis à fuir.

Le 12 septembre, il arrive à Plaisance, chef-lieu de la partie méridionale de l'île où sont cantonnés les Français. D'Iberville devra y exercer sa patience. Il a des instructions du roi, qui mettent

M. de Brouillan, gouverneur de Terre-Neuve, sous ses ordres. La cour a accepté son plan, en effet, parce qu'il était le moins onéreux: outre ses vaisseaux, Pierre Le Moyne demandait seulement des sauvages et 80 Canadiens dont il paiera la solde. Il veut faire la guerre à l'indienne, sur les raquettes. C'est peu pour conquérir un territoire dont le commerce de morue rapporte des millions chaque année et dont la France a besoin pour défendre ses pêcheries.

M. de Brouillan était parti pour attaquer Saint-Jean, sans attendre d'Iberville, avec l'escadre de huit navires commandée par Danycan du Rocher et que les Malouins, omnipotents dans les pêcheries de Terre-Neuve, lançaient contre les Anglais.

D'Iberville était immobilisé. Impossible d'aller rejoindre M. de Brouillan, d'autant plus que les Canadiens n'étaient pas arrivés. Le *Wesph* at-tardé à Québec, où il ne pouvait obtenir ses approvisionnements en l'absence de Frontenac, arrivait enfin le 10 octobre, mais le capitaine de Muy, commandant des Canadiens pour le voyage, avait reçu l'ordre, affirmait-il, de les remettre à M. de Brouillan.

Ce dernier arrive bientôt, ayant échoué devant Saint-Jean après avoir pris plusieurs postes. Il se répand en récriminations contre les gens de Saint-

Malo, mais les Bretons, de leur côté s'écrient :

—C'est un incompetent.

D'Iberville écrira au ministre que l'insuccès venait d'erreurs grossières dans la manoeuvre navale.

M. de Brouillan n'est pas d'humeur à le recevoir. M. de Muy, espérant bien pêcher quelque chose dans ces eaux troubles, lui remet les Canadiens de Québec. Il refuse de les rendre à Le Moyne.

—Lisez les instructions de la cour, lui dit Pierre.

—Je n'en ai que faire.

Il les écarte sans les lire. Alors d'Iberville de rassembler ses gens pour leur donner lecture des ordres "qui portaient qu'il était seul maistre de la guerre d'hyver". Brouillan se fâche.

—M. de Muy et moi tuons le premier qui nous désobéira. Les hommes du Canada auront M. de Muy pour commandant.

Puis il aborde un sujet brûlant.

—La moitié des prises sera pour moi.

Comme cet irascible personnage connaît peu son monde! Les Canadiens se révoltent: M. d'Iberville les a engagés, il leur verse leur solde; ils ne serviront sous aucun autre officier et n'accorderont aucune part des dépouilles à Brouillan. Tout doit leur rester d'après les conventions. D'Iberville sent aussi la moutarde lui monter au nez. Il rentrera à Versailles pour se plaindre, me-

nace-t-il. Beaudoin s'interpose, on en vient à une entente. Le gouverneur de Terre-Neuve commandera l'attaque contre Saint-Jean, car il veut effacer le souvenir de son échec.

Voilà bien autre chose! D'Iberville n'a pas l'intention de commencer par Saint-Jean. Son plan consiste à s'emparer de la partie septentrionale de l'île et d'abord de Carbonière, pour se rabattre ensuite vers le sud, nettoyant tout sur son passage. L'événement démontrera la justesse de ces vues. Longues palabres. Enfin, désireux d'arriver à un résultat, Pierre consent à attaquer Saint-Jean. Mais rien au monde ne convaincra les Canadiens d'obéir à un Français. Brouillan cède, car il n'est pas très rassuré: la réputation des coureurs de bois donne à réfléchir.

Le jour de la Toussaint, M. de Brouillan part en bateau, les autres à pied. Pendant neuf jours, les nôtres connaissent une autre de ces marches inhumaines dont ils sont coutumiers, "dans un pays mouillé, couvert de mousse, en laquelle on enfonce jusqu'à mi-jambe, cassant souvent la glace avec les jambes . . . passant des rivières et des lacs, assez fréquemment jusqu'à la ceinture dans l'eau."

Au moment d'attaquer, Brouillan recommence à récriminer au sujet du commandement et du butin. D'Iberville reste ferme, les Canadiens montrent les dents. Brouillan juge prudent de se taire.

Il avait avec lui les gens de Plaisance "qui, à leur mine, ne me paraissent guère propres à la guerre que nous allons faire cet hyver". D'Iberville renvoie les prisonniers en France sur le *Profond*, puis, après plusieurs reconnaissances, il donne l'ordre du départ. Trente hommes sous M. de Montigny, son lieutenant, forment l'avant-garde. Iberville et Brouillan suivent avec le gros des troupes, les gens de M. de Brouillan en tête, mais avec l'ordre, en cas d'attaque, de laisser passer les Canadiens. Ils ne tardent pas à se perdre à l'arrière-garde. "Si cela continue, MM. les Plaisantins n'auront pas grand part à cette guerre, n'estant propres qu'à marcher sur la piste des autres".

M. de Montigny tombe dans les avant-postes anglais: 88 hommes à couvert derrière des rochers, dans un bois brûlé. Jetant par terre vivres et couvertes, les Canadiens fondent dessus comme des enragés. Le gros des troupes suit bientôt. Brouillan en tête, Iberville en flanc gauche taillent si bien l'ennemi en pièces qu'il se sauve dans la ville. Le Moyne le suit, l'épée dans les reins; il entre dans la ville, s'empare de deux fortins et fait 33 prisonniers, le reste se réfugiant dans le grand fort du roi Guillaume, placé à mi-côte, bien armé et bien gardé. Les *Plaisantins* tardant toujours, Iberville ne peut attaquer. M. de Brouillan est brave, mais "ses gens, à la vérité, auraient

eu besoin d'une ou deux campagnes aux Iroquois". Et cependant le délai est dangereux; à tout moment peuvent intervenir les deux navires, de 72 et 50 canons, à l'entrée du havre. La garnison parlemente, pour donner le temps aux bateaux d'arriver. Mais d'Iberville ne s'y laisse pas prendre. Il envoie chercher à *Bayeboulle* (Bay-Bull) ses mortiers, ses bombes et sa poudre. En attendant, pour faciliter le tir, il incendie les maisons environnant le fort. Son ardeur au combat a le succès habituel. Terrifié à la vue des Canadiens, dont le seul aspect répand la terreur chez les Anglais, le commandant capitule, ne demandant qu'à passer en Angleterre. Brouillan, toujours aimable, signe seul la capitulation sans la montrer à d'Iberville. 160 hommes, des femmes, des enfants, sortent du fort. Les deux bâtiments de guerre disparaissent.

Les espions vont porter la nouvelle dans toute l'île. Elle terrorise les habitants, qui s'étaient repris à espérer après l'échec des Malouins et qui étaient rentrés dans les petits postes conquis par ceux-ci. Pour profiter de leur découragement, d'Iberville lance des partis contre diverses places, en vue surtout de s'approvisionner. Montigny s'empare de Portugal-Cove, y prenant trente prisonniers. Un autre détachement va saisir des fuyards à Tor-Bay. De Boisbriant en prend aussi

à Quirividy. Partout, riche butin, car les Anglais sont prospères.

Nouvelle incartade de Brouillan. Il veut sa part des prises de Quirividy, où ses gens n'ont pas été. Les Canadiens grondent: il se déclare malade et rentre à Plaisance. De Muy doit garder Saint-Jean avec les miliciens de Plaisance. Mais, n'ayant aucune confiance en eux et songeant toujours à supplanter d'Iberville, il réclame les Canadiens. Comme il a besoin de ses troupes pour sa campagne d'hiver, d'Iberville refuse net. De Muy s'en tête.

—Partez, s'écrie Pierre Le Moyne, nous brûlerons Saint-Jean.

Enfin débarrassé des brouillons, Le Moyne va se lancer à la conquête.

La Perrière va brûler 80 chaloupes dans la baie de la Conception dont il se rend maître. Les Canadiens se fabriquent ensuite des raquettes et, le 13 janvier, partent pour l'aventure.

Au coeur de l'hiver, dans un pays impossible, cent Canadiens s'en vont battre 2,000 Anglais. Il faut à ces gens, non seulement une force d'endurance inconcevable, mais une foi absolue en leur chef : d'Iberville les mènerait au bout du monde. Armes et vivres sur le dos, ils vont de village en village sur la côte désolée, laissant un désert après eux. N'imaginant pas la possibilité d'une campa-

gne d'hiver, n'ayant jamais vu de raquettes, les Anglais subissent la tourmente comme celle d'un élément de la nature déchaîné.

Les difficultés augmentent. Les routes deviennent si mauvaises "qu'on ne trouve plus que douze hommes pour battre le chemin. Nos raquettes se brisent sur le verglas, et dans ces roches et bois abattus couverts de neige, posant souvent les pieds à faux. On ne peut, avec tout cela, s'empescher de rire, d'en voir tomber quasi perdus dans la neige, tantost les uns, tantost les autres. Le sieur de Montigny, tombant dans une rivière, y laissa son fusil et son épée, pour n'y pas perdre la vie".

Au Havre-Vieux, le parti se met en chaloupes pour se rendre à Carbonière. Cette île "tenoit fort à coeur à Mr d'Iberville; il savoit de quelle importance il étoit de s'en rendre maistre". En route, il s'empare de Port-Grove où se trouvent 110 hommes armés. Il les désarme et s'approvisionne de bétail. Il prend aussi Mosquetti et arrive en vue de l'île. "Elle est escarpée de tous costés, à la réserve d'un petit débarquement qui est à la pointe de l'ouest, à la portée de pistolet d'un retranchement de chaloupes qu'ils ont fait, où ils ont quatre canons de six livres de balles. Ajoutez à cela qu'on ne peut débarquer en cet endroit que deux chaloupes à la fois, et dans un calme, qui n'est pas fréquent en cette saison... As-

surément, nous le prendrons, si nous y pouvons mettre le pied: l'épouvante est terrible parmy les ennemis, qui regardent quasi comme des diables les Canadiens, qui font des cent lieues pour les venir attaquer sur les neiges à eux impraticables". La mer est grosse, impossible d'aborder. Une nuit, M. d'Iberville tente un coup de main. "Le verglas rendoit la descente impossible avec le ressac qui étoit gros". Beaudoin, le mousquetaire-jésuite, ajoute fièrement: "J'y étois et je m'en crois". Ils se retirent. Alors, le corps de garde, alerté par une sentinelle, se décide à venir "lorsque nous estions desjà un peu retirés". Ces Anglais sont d'une prudence admirable.

D'Iberville s'obstine. Tout en tenant le siège de Carbonière, il balaie le pays environnant. Boishriant parcourt les bois pour prendre les fugitifs venus de partout renforcer la garnison. Damours de Plaine s'empare de Salmon-Cove. De la Pérade tient en respect Port-Grove et Bridge qui communiquent avec Carbonière. Comme ils récidivent, il brûle ces villages. D'Iberville va prendre Bay-Verd. Des prisonniers annoncent que des chaloupes se tiennent prêtes au Vieux-Perlican pour secourir Carbonière. Notre homme y court, capture 80 ennemis. Les Anglais abandonnent leurs villages, y laissant bestiaux et marchandises sur lesquels les Canadiens font main basse, pour se

réfugier à Havre-Content dans la baie de la Trinité. L'Acadien des Chauffours les déloge de cet endroit pour y établir une garnison de dix hommes.

D'Iberville est maître de l'île, à l'exception de Carbonière imprenable en hiver et de Bonavista trop éloigné. Février est venu. Laissant un groupe à Havre-Content pour surveiller Carbonière, il se dirige vers Plaisance, ramassant en route tous ses détachements. Il va reconstituer sa petite armée et chercher des munitions en vue de l'attaque sur Bonavista. Puis, l'été venu, il aura l'île retranchée. Déjà, les officiers anglais que ramène la Pérade promettent de la livrer, si les Anglais obtiennent de pêcher en été. D'Iberville y consent. Au reste, les assiégés ne peuvent tenir longtemps, puisqu'il a réussi à couper Carbonière de toute communication. Les autres habitants de Terre-Neuve sont, ou prisonniers, ou désarmés, privés au surplus de leurs bestiaux et de leurs magasins.

Pierre se dirige rapidement vers Plaisance. "L'on peut aller facilement, par les bois, de Carbonière à Plaisance en quatre jours n'y ayant que vingt-cinq lieues au surouest. Ce chemin était impraticable, au rapport des messieurs de Plaisance. A la vérité, il n'est pas si bien que de Paris à Versailles..." A Plaisance, d'Iberville trouve de

Plaine arrivant de Saint-Jean avec les derniers effets. Il est prêt à repartir pour Bonavista. Mais Brouillan gâte tout.

—Part à deux, exige-t-il.

D'Iberville, pressé de partir, va céder. Dans l'entrefaite, M. de Sérigny arrive de France avec sa flotte qu'il remet à son frère. Se voyant battu complètement, Brouillan ne se tient plus de rage. Il veut, en vain, séparer Montigny de son ami. Puis il emprisonne des officiers arrivés avec Sérigny; mais ces messieurs de la marine, peu habitués à ces procédés, menacent de lui faire un mauvais parti.

Sérigny apporte à d'Iberville l'ordre de s'en aller à la baie d'Huson sans retard: Brouillan pourra terminer la conquête de Terre-Neuve, pense le ministre, puisque d'Iberville a presque tout fait.

La statistique des résultats obtenus dans la campagne de Terre-Neuve est édifiante. En moins de quatre mois, 125 Canadiens avaient conquis 500 lieues carrées de pays, parcouru 200 lieues en distance, détruit ou capturé 90 embarcations, fait 700 prisonniers, défait 2,234 habitants dont 1,946 hommes, pris 439 chaloupes et 226,000 quintaux de morue. Ils avaient en outre détruit des établissements où, de leur propre aveu, les Anglais faisaient un commerce de 17 millions de livres par an.

Et la conquête ne leur avait coûté que deux blessés.

Ils quittaient l'île à regret, car elle offrait quelques compensations, si l'on en doit juger par cette parole de Beaudoin: "L'on ne peut rien voir de semblable à la vie abominable que mènent les Anglais de ces costes . . . L'ivrognerie et l'impureté y sont parmy les femmes mesmes, toutes publiques, et peu en sont exemptées, sollicitant mesme nos gens au mal".

M. d'Iberville n'a pas atteint son objectif: se débarrasser des Anglais dans ce coin, avant de les chasser de la baie du Nord et d'ailleurs. Il se proposait aussi de s'assurer dans les pêcheries une source permanente de richesses, qui, jointes à celles de la traite au nord, lui eussent donné l'argent nécessaire à ses projets. Car ses voyages à Versailles lui ont appris à ne pas compter sur le trésor royal.

De façon indirecte, cependant, il a hâté le succès de ses plans: ne vient-il pas de démontrer qu'avec une poignée de Canadiens, comme il le proclame toujours, il peut tout entreprendre? D'un autre côté, ses démêlés avec M. de Brouillan ont confirmé certaines de ses opinions. C'est, d'abord, que les Français sont inaptes, avant un stage d'adaptation, au service dans les bois de l'Amérique. C'est, ensuite, que les officiers venus de Versail-

les recherchent uniquement leur avantage. Beaudoin pensait de même: "Je vous diray devant Dieu, monseigneur, que l'intérêt fait faire bien des choses au sieur de Brouillan qui ne sont pas à faire." Ils voient seulement dans les colonies l'occasion d'un coup d'éclat qui leur vaudra de l'avancement.





VIII

LE COMBAT DU "PÉLICAN"

I

LE 8 juillet 1697, le capitaine de frégate légère Pierre d'Iberville "gouverne de Terre-Neuve sur la baie d'Hudson" avec une escadre comme il n'en a jamais eu. Cinq navires de guerre vont lui permettre de porter un coup décisif. Car la prise de Nelson, après un combat où périt son frère de Chateauguay, n'a rien réglé. Laissé avec des forces insuffisantes, La Forest dût capituler devant quatre navires et un brûlot. Le petit jeu recommence: Français et Anglais se prennent et reprennent les forts, les premiers les perdant parce qu'ils n'y laissent pas de garnisons assez fortes, les seconds parce que leurs garnisons mal constituées ne peuvent résister à l'impétuosité des Canadiens. La compagnie du Nord gagne

souvent à ce jeu: ses hommes arrivent à temps pour s'emparer du castor de la traite, et des marchandises envoyées en grandes quantités par les nobles *aventuriers* de Londres. Mais Pierre Le Moyne ne tient plus à jouer les corsaires pour ces braves commerçants. Il a des tâches plus hautes à accomplir.

D'Iberville commande le *Pélican*, 50 canons, 250 hommes; Jean Sidrac du Gué, corsaire canadien et principal lieutenant de l'escadre, le *Profond*, transport des munitions: Chastrier, le *Wesph*, cette frégate *Weset* enlevée aux Hollandais à Camaret; Sérigny, le *Palmier*, et Bigot, le *Violent*. Serin, avec le brigantin *Esquimau*, complète les forces. A part Sérigny, un autre frère d'Iberville l'accompagne, Jean-Baptiste de Bienville, et un cousin, Jacques Le Moyne de Martigny. Son fidèle de Montigny en est aussi, il va sans dire. L'aumônier est un noble irlandais, Fitz-Maurice de Kieri, et le commissaire, l'Antillais Bacqueville de la Potherie, qui a la bonne idée d'écrire une relation du voyage. L'interprète-lieutenant Jérémie en fait autant.

Dès l'île Résolution, qui forme l'entrée du détroit avec les îles *Boutonnes*, l'escadre donne dans un banc de glaces. Elle n'échappera plus aux banquises, entre lesquelles les navires se fraieront difficilement un passage. "Ces objets pleins d'horreur tenoient l'espace de trois lieues de

largeur, sur quatre à cinq de longueur. Il sembloit que c'eût été une des plus grandes villes du monde qu'un tremblement de terre eût mise sans dessus dessous... Il n'y avoit pour lors point de nuit, aïant le plaisir de voir coucher et lever le soleil presque en même temps, et on lisoit facilement à minuit". Et quand la nuit règne c'est une autre féerie de la lumière: "Il s'élève tout à coup la nuit dans le temps le plus serein des nuages plus blancs que l'albâtre, et quoiqu'il ne fasse pour lors aucun souffle de vent, ils volent avec tant d'agilité qu'ils prennent dans le moment toutes sortes de figures. Il paroît au travers de ces nuages une lumière si belle et si éclatante qui les fait jouer, pour ainsi dire, avec ressort que tout s'agite. Ils s'étendent comme des comètes, ensuite se ramassent, et s'évanouissent à l'instant. Il semble même que ce soit une gloire céleste. Plus les nuits sont obscures, plus l'éfet en est admirable, et sans exagération l'on peut lire aisément à la faveur de ces phénomènes".

Si La Potherie peut se livrer à ces considérations poétiques, les commandants ont d'autres soucis. Quand les navires ne sont pas *grapinés*, il y a des abordages terribles avec les banquises. L'*Esquimau*, chargé de vivres, se perd, écrasé par les glaces et son équipage se sauve à grand peine. Les vaisseaux communiquent entre eux au moyen

de coups de canon en nombre déterminé. Par malheur, répercutés sur les banquises, ils sont difficiles à compter.

Au cap Digue, on rencontre les Esquimaux, vêtus d'un "juste-au-corps comme un domino de chanoine . . . cousu d'une délicatesse achevée (nos couturières n'en approchent point) avec de petits nerfs d'animaux très fins". Martigny va leur présenter le calumet. Il les apprivoise si bien qu'il en amène à bord du navire, où ils s'épouvantent du feu de la cuisine. Méfiants à l'extrême, ils ne se décident à manger que si leurs hôtes goûtent d'abord de chaque plat. Pour les calmer tout à fait, La Potherie consent à avaler un morceau de poisson crû et il leur donne un coeur de boeuf saignant dont ils sucent le sang. Alors, ils ne se connaissent plus de joie et, en retour de petits cadeaux, ils veulent se mettre nus comme vers pour donner leurs vêtements de fourrure.

D'Iberville découvre une île, qu'il appelle La Salle, en mémoire du grand homme dont il garde le culte. Il est en tête avec son *Pélican*. A la fin de juillet, il débouche dans la baie, près de l'île Phélypeaux. Mais les courants ont dispersé l'escadre. Le *Profond* reste pris dans les glaces du détroit; les trois autres arrivent, quand, les brumes se levant, ils aperçoivent trois bâtiments qu'ils reconnaissent bientôt pour trois anglais, l'*Hamp-*

shire, le *Dering* et l'*Hudson's Bay*, de 56, 36 et 32 pièces de canon. Premier engagé, le *Profond* se jette dans un banc de glace pour éviter un combat par trop inégal et dont le résultat peut être funeste puisque ce navire porte les munitions de guerre et de bouche pour l'expédition de Nelson. "Sérigny et Chartier voulurent venir à son secours, mais les glaces le resserrèrent. Le *Profond* se trouva aussi renfermé avec le *Dering* et l'*Hudson-bay*". Du Gué attaque, ne pouvant mettre en action que deux canons à l'arrière de la sainte-barbe. L'ennemi le crible de coups, lui hachant ses manoeuvres. La bataille, intermittente, dure dix heures: il tient tête. Le soir, l'*Hampshire* joint les autres et tous trois lui envoient leurs bordées, puis le laissent le croyant près de couler à fond. Mais le *Profond* est sauvé. "L'on peut dire que c'est le premier combat qui se soit jamais donné dans les glaces".

Pour le *Pélican*, arrivé dans la baie, la manoeuvre devient possible. "Monsieur d'Iberville fit hisser aussitôt les Huniers. L'équipage se trouva prompt à lui obéir. C'étoit à qui se mettroit le premier à son devoir. Les uns armuroient la grande voile, les autres bordoient la grande Ecoute et l'Artimon. Les uns brassoient les Huniers, et les autres la Civadière".

II

Le 3 septembre, le *Pélican* arrive devant Nelson, suivi de trois bâtiments qu'il prend pour le *Profond*, le *Wesph* et le *Palmier*. Illusion comme celle du *Profond*; c'est l'*Hampshire*, le *Dering* et l'*Hudson's Bay*. 124 canons contre les 44 du *Pélican*; 500 hommes contre les 150 de Le Moyne. Car son équipage et son armement ont fondu. MM. de Montigny et de Villeneuve sont partis à la découverte en chaloupe avec 22 hommes. 27 matelots ont passé sur le *Profond* au départ de Plaisance; 40 souffrent du scorbut; d'autres sont morts pendant la dure traversée. Et d'Iberville a donné des armes au *Profond*.

Malgré l'inégalité des forces en présence, la conjoncture exige l'intrépidité, l'heure n'est plus à la prudence. "Plutôt périr que capituler", consigne d'Iberville à son journal de bord. Puis, avec son ordinaire netteté d'esprit, il prend des dispositions minutieuses en vue du combat. La Salle, enseigne, et Grandville, garde de la marine, commanderont la batterie d'en bas; Bienville et le chevalier de Ligondès, celle d'en haut; Bacqueville de la Potherie soutiendra l'abordage au château d'avant avec un détachement de Canadiens. Le capitaine pourra se porter partout.

"Les ennemis se mirent en ligne. L'*Hampshire*

était à la tête, le *Dering* le suivait et l'*Hudsonbay* de l'arrière, tous trois fort proches les uns des autres. Le combat commença donc à neuf heures et demie du matin". Iberville résolut de séparer les adversaires. "Nous fûmes droit sur l'*Hampshire*, qui croyant que nous voulions l'aborder laissa tomber sa grande voile et éventa son petit hunier". Il refusait le combat singulier. "Après ce refus nous fûmes sur le *Dering* et lui coupâmes les itaques de sa grande voile; et l'*Hudsonbay* venant de l'avant nous lui envoyâmes le reste de notre bordée". L'*Hampshire*, voyant ses conserves engagées, reprit courage. "Revirant de bord au vent, il fit une décharge de mousqueterie sur le château d'avant et envoya une bordée à mitraille qui donna deux coups de canons à l'eau, un autre à la civadière, coupa les bras et la fausse drisse du petit hunier, un galauban du petit mast de hune et le faux étai de mizaine".

Pendant trois heures et demie, le *Pélican* garde l'avantage d'un combat acharné, à cause de la sûreté de sa manoeuvre et de la justesse de son tir. D'Iberville se colle à son ennemi, imitant chaque mouvement, ne lui permettant pas de prendre du champ. Mais, tandis que l'Anglais ne loge ses bombes que dans les agrès, d'Iberville profite si bien de la vague que toutes ses bordées portent à coup sûr. Les Anglais en sont réduits à tenter

de nettoyer le pont du *Pélican*. La Potherie reçoit toute cette mitraille, mais son monde, bien couvert, n'est pas atteint sérieusement. La poudre leur barbouille si bien le visage que, écrit La Potherie, "les Anglois me prirent à l'abordage pour quelque Prince de Guinée, car j'entendis une voix qui dit: à ce beau visage de Guinée".

L'*Hampshire* tente un effort désespéré pour gagner le vent et tirer à couler bas. La manoeuvre échoue. "A mesure qu'ils prolongeaient notre vaisseau nous tirâmes nos batteries, mais nos canons étoient pointés si à propos qu'ils firent un effet admirable, car nous ne fûmes pas plutôt séparés l'un de l'autre, que l'*Hampshire* sombra dans le moment sous voile". Le désastre frappe l'ennemi de stupeur. L'*Hudson's Bay* amène pavillon et le *Dering*, après une dernière salve, prend la fuite. Mais le *Pélican*, trop délâbré, ne peut le poursuivre. Si rude est la mer qu'on ne peut sauver l'équipage de l'*Hampshire* et qu'on amarine à grand peine l'*Hudson's Bay*.

Pierre Le Moyne vient de remporter une victoire éclatante, qui ne doit rien aux circonstances, mais tout à la précision impeccable du commandement. Victoire complète. Non seulement il a détruit la division anglaise, mais il a pris les ravitaillements des forts Nelson et Quichichouan, avec l'*Hudson's Bay*. Il a empêché aussi l'*Hampshire*

et le *Dering* de jeter cent hommes de renfort dans ces places.

III

La tempête fait rage. Une ancre se rompt; l'équipage s'affole. "Le chaos et le désordre se mêlèrent bien vite parmi des gens accablez; et quand la terreur se fut répandue, nous ne pûmes plus les rassurer... L'ancre de touée et un greslin rompirent. Celle d'affourche ne pouvant tenir, nous fûmes contraints d'en couper le cable. Une vague fit sauter notre galerie et brisa une table et ses bancs qui étoient dans la grand'chambre. Nous perdîmes notre gouvernail sur les dix heures du soir, et nous nous crûmes entièrement perdus. A mesure que la marée montoit, notre vaisseau, qui étoit entraîné par son cours, talonnoit insensiblement. Tous ces différens mouvemens faisoient dresser les cheveux aux plus insensibles. Enfin il creva par le milieu de la quille sur le minuit et emplit d'eau par dessus l'entre-deux ponts. Nous passâmes la nuit en ce pitoyable état, et nous vîmes à la pointe du jour la terre à deux lieues."

Calme dans les pires conjonctures, d'Iberville songe non seulement à sauver son équipage, mais à remplir sa mission jusqu'au bout. "Il ne s'agissoit pas seulement de conserver la vie, il falloit

encore soutenir la gloire que l'on s'étoit acquise deux jours auparavant; et périr pour périr il valoit mieux sacrifier sa vie aux pieds d'un bastion du fort de Nelson, que de languir dans un bois où il y avoit déjà un pied de néges".

La Potherie et les gens valides se rendent en canot jusqu'à l'eau basse. Renvoyant l'embarcation, ils se jettent ensuite à la mer jusqu'aux épaules, le mousquet et la corne à poudre au-dessus de la tête. Pendant ce temps, le commandant "faisoit faire des *Rats d'eau* et des *cayeux* pour sauver les malades". Accablés par le froid et la fatigue du long combat qu'ils viennent de soutenir contre l'Anglais et les éléments, nos gens mangent de l'herbe flottant sur la mer. Dix-huit périssent. Les autres se traînent sur un banc de neige où Bacqueville de la Potherie se laisse tomber d'inanition, mais les Canadiens le raniment. "Nous campâmes dans un bois et fîmes de grands feux qui nous furent d'un grand secours, car nous étions tous sans autre habit qu'un casaquin assez léger, et tout dégoutant de notre naufrage". Ils ont sauvé la poudre, par bonheur. La chasse les empêche de mourir de faim. Mais la situation n'est pas rose. Ils décident de risquer le tout pour le tout dans un assaut contre le fort. "Nous décampâmes le lendemain du Camp de Grâce (tel fut son nom) et passâmes par un marais d'où les

chevaux n'auroient pu se tirer. Cette marche durera plus d'une lieue et demie, et fîmes un second camp à un endroit que l'on appelle le *Posteau*".

La bonne étoile d'Iberville veut que ses conserves apparaissent à ce moment à l'embouchure de la rivière Sainte-Thérèse. Ces navires ont été retardés par le *Palmier* qui, dans la rivière *Danoise*, a perdu son gouvernail et a dû parcourir 40 lieues avec des avirons et les boute-hors. Tout le monde campe à portée des canons du fort, dans un taillis qu'on nomme Camp de Bourbon. Les escarmouches commencent. "Il se fit de part et d'autre un grand feu. Les fauconneaux et les canons à mitraille eurent de quoi s'exercer". Iberville et La Potherie pensent être tués par des artilleurs fort habiles. Le commandant envoie de Martigny réclamer deux Iroquois et deux Français prisonniers. L'ennemi refuse. Abattue d'abord par la déconfiture des vaisseaux anglais, la garnison se renforce des marins échappés à l'*Hudson's Bay*, sombré comme le *Pélican* et que les Français n'ont pu garder. Leur commandant, le capitaine Smithsend, "avait assez d'autorité pour pouvoir donner à la garnison telles impressions qu'il vouloit". Il croit M. d'Iberville mort dans le combat naval, ce qui lui met du coeur au ventre. "Il s'imaginoit que nous ne tentions ce fort que comme des gens désespérés. Il est vrai

que, sans la poudre que nous sauvâmes dans le naufrage qui nous fit vivre de quelque gibier, nous eussions été contraints de brouter de l'herbe jusques à l'arrivée de nos autres vaisseaux".

Nos gens débarquent les munitions et font une plateforme pour un mortier du *Wesph* qu'amène en chaloupe le chevalier Montalembert de Serre, sous le feu continu des Anglais. Les Français arrêtent le va et vient entre le fort et l'épave de l'*Hudson's Bay*. Puis le feu commence tout de bon. Sérigny somme le gouverneur Bailey de se rendre. "Celui-ci témoigna qu'il ne vouloit point se faire couper le col, aimant mieux souffrir l'incendie de sa place que de la rendre". Plein d'ardeur, il promet double solde à sa garnison.

Mortiers, fauconneaux et canons de tonner. Les bombes des Français portent, tandis que les Anglais, malgré la réelle habileté de leurs canonnières, ne peuvent diriger le feu que d'après le bruit des bombes et la fumée tant d'Iberville a bien dissimulé son camp. Pendant le bombardement, les Canadiens entrent en scène, harcelant l'ennemi dans les escarmouches, l'affolant par leurs terribles *Sassakouès*, grâce à quoi les Anglais les prennent pour des Iroquois sanguinaires. D'Iberville veut en finir, car tout retard immobilisera ses vaisseaux jusqu'au printemps. Sérigny somme de nouveau l'ennemi "et dit au gouverneur que ce seroit la

dernière fois qu'il le feroit. La résolution étant prise de leur donner un assaut général, et quand il voudroit pour lors faire des propositions, on ne les recevrait pas . . . Le désespoir où nous eussions été de vivre comme des bêtes dans les bois, nous eût obligés de pousser les choses à l'extrémité. Nous avions résolu de le forcer la nuit. Nous eussions pour cet effet environné le fort, et à force de haches d'armes nous eussions sapé leurs palissades et leurs bastions et ils pouvoient s'attendre que, les forçant l'épée à la main, il n'y auroit point eu de salut pour eux". Le gouverneur envoie le pasteur Morisson en parlementaire. La Potherie veut servir d'interprète, "mais je vis bien que je perdois mon latin avec ce ministre qui à peine pouvoit décliner *Musa*". Ils finissent par se comprendre, et après d'assez longues palabres, Bailey, homme de coeur, obtient de bonnes conditions. D'Iberville entre dans le fort.

Pressé de courir à d'autres aventures, il appareille le 24 septembre pour rentrer en France, embarquant dans le *Profond* l'équipage du défunt *Pélican*, une partie de celui de l'*Hudson's Bay* et de la garnison.

Il n'était pas au bout de ses déboires. Allant à l'aventure dans la tempête par une nuit pour ainsi dire continuelle, ne sachant même s'il n'est pas repoussé vers le pôle, il débouche dans le détroit.

“Quand les matelots descendoient des hunes, ilsomboient roides de froid sur le pont”, faute de linge et d’habits: tout avait sombré avec le *Pélican*. “Nous étions tous rongez de vermine, jusques-là que de nos scorbutiques qui étoient devenus paralytiques en moururent”. Le scorbut fait en effet de tels ravages parmi les marins que le commandant met des prisonniers anglais à la manoeuvre.

Il faut voir comme La Potherie explique cette maladie: “L’extrême froid et principalement la quantité prodigieuse de Nitre qui règne dans le Détroit, forment des sels fixes qui arrêtent la circulation du sang. Ces esprits si mordicans causent des acides qui minent petit à petit la partie à laquelle ils s’attachent, et le Chile qui devient visqueux, acide, salé et terrestre, cause l’épaicissement du Sang dont le mouvement circulaire se trouve interrompu . . . Le cerveau ne se trouvant plus humecté de ses douces influences, reçoit des vapeurs qui lui causent des délires, des transports, et la mort ensuite”. Et voilà pourquoi votre fille est muette!

Enfin, le 8 novembre, le navire arrive à Belle-Isle. “Grâces au Seigneur, je sors, monsieur, du plus affreux païs du monde. Je ne crois pas que l’on m’y rattrape, moi surtout qui suis né sous la zone torride”, assure l’honnête Bacqueville. Ce-

pendant, il a quelque regret de quitter une région où l'on peut tuer des quinze à vingt mille perdrix dans un an, et un nombre aussi fantastique de ces outardes dont les bords de la rivière Sainte-Thérèse "sont tout remplis".

De Belle-Isle on avance rapidement, pour arriver à Rochefort en peu de temps, après avoir débarqué les scorbutiques à l'hôpital de Port-Saint-Louis.

IV

D'Iberville venait de donner à la France deux territoires d'où elle pouvait tirer des revenus énormes. A Terre-Neuve, le commerce rapportait 17 millions de livres par an et, à la baie du Nord, pendant la période des guerres, la compagnie des nobles aventuriers, malgré ses pertes en vaisseaux et en pelleteries, versait un dividende de 50 p. 100 en 1688 et 1689; de 25 p. 100, en 1690, sur un capital triplé.

Mais la France ne devait pas les garder. Abandonnant Brouillan à ses faibles ressources, elle perdait Terre-Neuve un an après la conquête d'Iberville. Quant à la baie d'Hudson, que Sérigny, puis Martigny, et enfin Jérémie administrèrent paisiblement à la suite d'Iberville, elle devait la sacrifier avec légèreté aux dieux de la politique continentale par le traité d'Utrecht.

La France avait parfois d'étranges théories sur le commerce, comme on peut le voir dans ce passage de Bacqueville de La Potherie qui se faisait, en économie politique comme en médecine, l'écho des idées courantes: "Au reste quand la France ne garderoit point ce quartier-là, le Commerce de la Pelleterie du Canada n'y perdrait pas, au contraire il en vaudrait mieux. Cette abondance de pelleterie de surcroît de la baie d'Hudson ne peut faire que du tort à celui-là, si dans la suite l'on conservoit ce Fort, surtout dans un temps de paix. Les marchands du Canada seroient pour lors obligés de vendre aux Sauvages leurs marchandises à vil prix. L'on commence à se passer en France de beaucoup de pelleteries, et on néglige même de porter des palatines par une mode toute nouvelle que l'on a trouvée d'en faire de petits rubans." Ce que la Potherie ne voyait pas, c'est que la France exportait beaucoup de castor en Hollande, en Allemagne, en Moscovie, marchés que les Anglais lui ravirent quand ils s'installèrent à la baie d'Hudson.

Ces idées n'étaient pas celles d'Iberville. La Potherie ne s'inspirait jamais de son commandant. Cela se voit bien dans le récit de l'expédition, où ce hâbleur s'arrange souvent pour diminuer le mérite de tous et pour exalter celui du commissaire, le sien, même dans les engagements militaires. "Si tout autre que moi avoit commandé

ce poste, je dirois de lui ce que la modestie m'empêche de dire", écrit-il à propos du fameux combat.

Mais d'Iberville ne s'entêtera pas à redresser les notions des marchands ou des commis de Versailles, il y a déjà perdu trop de temps. A la baie d'Hudson, à Terre-Neuve, en Acadie, il s'épuise à des luttes longues et pénibles dont les résultats sont médiocres. Le grande partie se jouera à l'intérieur du continent. Il importe d'y asseoir ou l'Angleterre ou la France. Pour la colonie française, le choix n'est pas douteux: elle s'engagera dans une lutte à mort avec l'Anglais, en vue d'établir sur le sol d'Amérique un grand empire colonial, solide, d'une seule venue, capable de résister à tous les assauts, de se développer à l'aise. Sinon, qu'elle abandonne la partie.

Cette doctrine ne peut naître à la cour, où la politique coloniale ne dépasse guère le désir du gain immédiat. De France, on considère l'Amérique comme une terre d'exploitation où il est inutile de faire de grands frais: tout le continent américain, du moins ses parties dépourvues de mines d'or ou d'argent, ne vaut pas une place forte des Flandres. Si quelques esprits clairvoyants, comme Colbert et Vauban, s'élèvent au-dessus de ces notions, ils restent l'exception. Et le mot de Voltaire sur les "arpents de neige" ne sera que l'écho de l'opinion publique.

Mais des colons y ont fondé des domaines, des familles, des fortunes que, manants, ils ne connaîtraient pas en France. Ils sentent confusément le besoin de créer un pays solide, une *nation*. D'Iberville est de ces *Canadiens*. Esprit clair, il exprime avec netteté ce que les autres conçoivent dans le vague. D'un courage moral et physique hors de l'ordinaire, il se sent de taille à entreprendre, seul, cette tâche de créateur d'empire, dont La Salle a déjà eu l'idée.

Ses derniers exploits vont lui servir, de façon indirecte, à réaliser ses plans. Sa campagne a fait grand bruit en France; elle le met en vedette. Il devient un homme qu'on écouterait. Jean Bart ne devait pas sa fortune à de plus durs combats.

Ses randonnées ont mieux fait comprendre à Le Moyne que le noeud de la situation se trouve en Louisiane, comme La Salle le pensait. Là, opérant la jonction avec les Grands lacs, il lui sera loisible d'isoler les Anglais sur la côte de l'Atlantique. En outre, dans cette terre vierge, il ne se heurtera à aucun droit acquis. Il pourra la façonner à sa guise.

D'Iberville avait dit un adieu définitif à la *baye du Deson*, comme il écrivait avec son orthographe fantaisiste. Il ne devait pas non plus revoir le Canada. Désormais, loin des glaces du nord, il allait accomplir son oeuvre dans le soleil du midi.

Partie II

LOUISIANE



L
sous
morc
neveu
crime
haut
rage
mante
toujou
surtou
fants.
conqu
descen
Dep
où un



I

SUR LES PAS DE LA SALLE

I

LA SALLE ayant erré deux ans à la recherche de l'introuvable Mississipi succombait un soir, près de la rivière du Malheur, sous les balles du chirurgien Duhaut qui, pour un morceau de pain, avait assassiné le laquais et le neveu du commandant. Il voulait cacher son crime par un autre. L'explorateur à la figure hautaine, au caractère difficile mais au courage indomptable, avait eu pour linceul le grand manteau de pourpre aux galons d'or qu'il revêtait toujours dans ses expéditions, un peu par vanité, surtout pour imposer aux sauvages, ces grands enfants. Il avait eu le sort de Hernando de Soto, le conquistador dont il rêvait, enfant. Son oeuvre descendait avec lui dans la tombe.

Depuis cette lugubre nuit du 17 février 1687, où un assassin avait arrêté la carrière du décou-

vreux, la cour ne s'occupait plus de la colonie qui portait le nom du Roi-soleil, comme si elle craignait cette terre dévoreuse d'hommes. Mais le grand roi ne l'oubliait pas. Réservant l'avenir, dans ses instructions aux commissaires chargés de préparer le traité de Ryswick, il leur enjoignait de ne rien accorder au sud des pays possédés par les Français en Amérique, "afin que les Anglois ne fussent pas en estat de prétendre à l'embouchure du Mississipi, dont ses sujets avaient déjà pris possession en 1685, sous le commandement du feu sieur de La Salle".

De Soto avait découvert le Mississipi. Joliet et Marquette l'avaient vu. Seul, La Salle l'avait exploré en son entier. Seulement, il fallait en trouver l'embouchure par la mer, afin de l'atteindre rapidement de France et de communiquer avec les îles de l'Amérique française, afin aussi d'empêcher les Espagnols ou les Anglais d'occuper la côte. A ce triple intérêt économique, politique et militaire, s'en ajoutait un d'ordre scientifique.

Le père des eaux a toute la majesté que les poètes veulent bien lui accorder, mais son delta, sur une étendue de 1,400 milles carrés, forme un réseau de criques, de bayous, de passes. Ses bras nombreux traversent des marécages, contournent des îles alluvionnaires. Encore aujourd'hui, l'entrée en serait méconnaissable sans les signaux. Des

milles et des milles après y avoir pénétré, un pilote exercé peut à peine reconnaître les eaux du fleuve. En 1697, des géographes niaient l'existence d'un débouché navigable par la mer. Il importait d'élucider ce point.

Les instructions données aux commissaires de Ryswick ramenèrent l'attention sur un sujet auquel s'étaient toujours intéressés des savants comme l'abbé Bernou ou des amis de La Salle: son frère, l'abbé Cavelier, Joutel, Henri de Tonti. Le chevalier de Rémonville, ami de Bernou, fit présenter au ministre un projet fort bien conçu, mais insuffisant pour entraîner l'adhésion des bureaux. Les événements se précipitaient bientôt.

La paix signée, Guillaume d'Orange oubliait le chiffon de papier. Ce roi d'Angleterre, ignorant l'anglais, parlait "presque toujours le françois", sinon l'allemand. A cause de cette particularité (d'où vient la coutume si favorable à la sécurité du trône anglais en vertu de laquelle le roi d'Angleterre n'assiste pas aux séances du conseil des ministres), le roi s'entourait de Français. D'autant plus que, parmi les dix mille hommes de troupe mis à sa disposition par le parlement, se trouvaient de nombreux religionnaires français. Ces huguenots n'avaient pu obtenir de lettres de naturalisation en Angleterre. Il fallait les licen-

cier. Que faire de ces sans-patrie? Un débouché s'ouvrait.

Le récollet Louis Hennepin, Flamand hâbleur et colossal, ancien compagnon de La Salle, arrivait en Angleterre et s'offrait à diriger une expédition au Mississipi. Il fondait toutes ses prétentions sur son trop célèbre livre: *Description de la Louisiane*. La première édition, parue en 1683, portait cette dédicace obséquieuse à Louis XIV: "Il semble, Sire, que Dieu vous avoit destiné pour en estre le maître par le rapprochement heureux qu'il a de vostre glorieux nom au soleil, qu'ils appellent en leur langue "Louis" et auquel, pour marque de leur respect et de leur adoration, ils présentent leur pipe avec ces mots: *Tchendiouba Louis*, c'est-à-dire: Fume, Soleil. Ainsi le nom de Vostre Majesté est à tous momens dans leur bouche, ne faisant rien qu'après avoir rendu hommage au Soleil sous le nom de Louis".

La flatterie était un peu grosse pour le goût français. Il allait l'essayer sur l'ancien stathouder de Hollande qui, parlant le français, n'avait pas laissé d'inscrire sur le dôme des Invalides de Chelsea, parmi ses titres: "fouet du roi de France." Dans une édition de 1697, suivant celles de Paris, d'Utrecht, d'Amsterdam, de La Haye, de Leyde, de Rotterdam et de Bruxelles (le livre se vendait comme petits pâtés, en français, en hollandais, en

allemand, en espagnol et en anglais), le triste personnage dépassait ces hyperboles dans sa dédicace à Guillaume où, moine catholique, il proposait à un souverain protestant la conversion des sauvages.

Dans cette édition, il ne craignait pas de s'attribuer le mérite de l'oeuvre de La Salle, affirmant avoir descendu le fleuve en 1680, deux ans avant Robert Cavelier. Guillaume s'y laissa prendre. Il accorda une patente à deux gentilshommes qui, associés à trois capitaines de navires, devaient mener au Mississipi quatre compagnies de huguenots français, sous la conduite de Hennepin chargé de piloter les bateaux comme il s'en faisait fort. D'Iberville, voyant toujours dans l'Anglais l'ennemi irréductible, découvrit le projet et le dévoila au ministre. La France ne pouvait plus reculer. On y résolut de fermer l'oreille aux mauvais conseils de M. de Beaujeu qui, ayant abandonné La Salle en Louisiane, était revenu avec des histoires de croquemitaine pour donner le change sur son triste rôle.

Deux compagnons d'Iberville, le capitaine de Louvigny et d'Ailleboust de Mantet avaient offert de continuer le "grand ouvrage" de M. de La Salle "pour la gloire du Roy, facile par l'industrie des Canadiens et avantageux à l'une et l'autre France". Ils voyaient bien, dans la ques-

tion de pécune, le grand écueil. Aussi s'engageaient-ils à faire l'expédition "sans obliger Sa Majesté à aucuns frais ny faire les despenses excessives que l'on a cru indispensables et qui ont rendu le voyage du sieur de La Salle infructueux après sa mort". Ils auraient exploité des mines pour se procurer des fonds. Leur projet était réglé avec soin dans les moindres détails: ayant une longue expérience des courses dans les bois, ils connaissaient les conditions où devaient se faire les voyages en Amérique. Lourigny et Mantet étaient officiers de terre, ils voulaient faire l'expédition avec des flibustiers. Or, l'horrible aventure de La Salle montrait le danger des escortes de fortune. Il fallait un bon marin, joignant à la connaissance de la mer celle des pays d'Amérique. Sinon, la cour aurait d'abord confié le commandement à Henri de Tonti, compagnon de La Salle et prêt aussi à se rendre en Louisiane.

C'est alors que M. d'Iberville débarqua à Rochefort, revenant de la baie d'Hudson.

II

Pierre Le Moyne arrive en vainqueur. La victoire du *Pélican* a eu un grand retentissement en France, où le bruit n'en est pas circonscrit aux milieux coloniaux, comme pour les précédentes.

L'opinion publique s'en empare et veut bien y voir une grande victoire française. Tout Rochefort le fête. Car les marins espèrent que de cette victoire rejaillira quelque éclat sur leur corporation. "Toute la marine de Rochefort a avoué que ce combat a été un des plus rudes de cette guerre", note Bacqueville de La Potherie.

Un ordre vient du ministre: il veut voir M. d'Iberville sans retard.

Paris. Versailles. Ah! comme les portes s'ouvrent! Le Moyne d'Iberville n'est plus le colonial qu'on reçoit avec un sourire de raillerie et que les commis laissent se morfondre sur les banquettes des antichambres, malgré les plus chaudes recommandations. Le héros, car on le tient désormais pour un héros, n'a plus besoin de protecteur. Qu'il se présente, on ira au devant de ses désirs. Le petit enseigne de 1683 va devenir l'un des instruments les plus précieux de la politique coloniale du royaume.

Déjà, il est une puissance. Il le voit bien aux sourires obséquieux des commis, naguère insolents.

M. le ministre n'est pas là. Mais son fils, à qui est assurée la survivance de la charge et qui en remplit déjà bien des fonctions, a demandé de lui amener le marin dès son arrivée. L'huissier va le prévenir. Aussitôt la porte du cabinet s'ouvre et M. d'Iberville passe devant la foule des quéman-

deurs. Jérôme Phélypeaux de Maurepas vient au-devant de lui, la main tendue dans un large geste de bienvenue, une lueur d'intense intérêt dans le seul oeil valide.

—Racontez-moi, monsieur, les combats où vous fûtes.

En des phrases claires, précises, d'Iberville conte son voyage. Son auditeur écoute avidement, s'exclame, fait répéter les passages les plus vifs.

Petit, fluët, le futur ministre parle peu, avec difficulté, tout en aimant la raillerie, au point de s'attirer la haine de l'irascible duc de Saint-Simon qui livrera de lui un portrait peu flatté dans ses *Mémoires*. La faiblesse de sa constitution le porte naturellement à se passionner pour les hardieses des grands marins dont l'époque est féconde. Grand voyageur dans sa jeunesse, grand liseur toujours, il trouve, dans le récit des coups de main dont il est incapable, un dérivation à sa passion. Sa seule passion, car il est d'une froideur proverbiale, d'une prudence presque exagérée dans les affaires, auxquelles on l'a préparé dès son enfance.

Mais d'Iberville laisse le récit des exploits, secondaire maintenant. Hésitant, ne sachant s'il heurtera les idées de son interlocuteur, il expose ses vues sur l'avenir des colonies. M. de Maurepas redevient grave. Ce d'Iberville serait-il aussi

administrateur? Alors, cet homme, ce marin qu'il cherche pour la Louisiane?

—Et maintenant, quels sont vos projets, monsieur?

—D'abord, monseigneur, je suis fatigué de conquérir la baie du Nord!

A la bonne heure ! Voilà un homme qui n'aime pas à perdre son temps. Le grand commis sourit. D'Iberville sent qu'il faut saisir l'occasion au cheveu.

—Le dessein de M. de La Salle, on pourrait le reprendre, hasarde-t-il.

Et d'exposer un projet d'un bon sens admirable, qu'il se fait fort de réaliser. M. de Maurepas écoute sans mot dire, les mains croisées devant la bouche. Il se décide:

—Allons voir M. de Vauban.

A ce nom prestigieux, d'Iberville n'en croit pas ses oreilles. Mais le futur ministre l'entraîne vers un autre cabinet, où le lieutenant-général pour l'honneur les admet tout de suite. Là encore, réception d'une grande cordialité.

Vauban a toujours aimé les colonies, "sa folie", dit-il. Il a déjà proposé à M. de Seignelay, successeur de Colbert, d'y faire un voyage, mais le roi avait besoin de lui en Europe. Il a toujours aimé aussi les marins. N'est-ce pas lui qui, en 1687, a fait nommer Jean Bart au grade de capi-

taine de vaisseau? La guerre de course ne lui est-elle pas due? D'Iberville est un homme selon son coeur.

Il a inculqué, sans peine à vrai dire, ses sentiments à M. de Maurepas que M. de Pontchartrain, le père, l'avait prié de diriger. Au nom de la Louisiane, il devient enthousiaste.

—Monsieur, dit-il à Maurepas, vous, qui êtes jeune et qui avez devant les mains nombre d'années à courir, songez un peu au plaisir et à l'honneur que cela vous ferait si vous deveniez le fondateur de l'un des plus grands royaumes du monde, comme le deviendrait sans doute celui-là, car il est situé à merveille pour cela.

Les idées de M. d'Iberville correspondent aux siennes. Heureux d'oublier les affaires un moment, il se laisse aller à sa marotte; il discourt sur la façon d'établir la nouvelle colonie. Mais, fantaisie ou non, ses conceptions sont toujours des plus justes. D'Iberville est tout heureux et étonné de rencontrer dans la haute administration quelqu'un qui ait ce sens des nécessités de l'Amérique: il ne l'avait encore constaté qu'en M. de Frontenac ou M. de La Salle.

En sortant de chez Vauban, Maurepas lui dit:

—Vous irez en Louisiane, songez à vous y préparer.

III

“Les services que le sieur d’Iberville a rendus au Roy dans la conquête du fort de Bourbon en la baye d’Hudson, dans les années 1695 et 1697, de celui de Pemkuit sur la coste de l’Acadie et des colonies Angloises de l’isle de Terre-Neuve en 1696, et les autres entreprises et descouvertes dans lesquelles il a esté employé par les gouverneurs de la Nouvelle-France et qu’il a exécutées avec succès, ont engagé Sa Majesté à jeter les yeux sur luy pour aller reconnoistre l’embouchure du fleuve de Mississipi, dont la descouverte a esté tentée jusqu’à présent avec si peu de succès”. Ainsi débutent les instructions données à d’Iberville, et elles se terminent de façon aussi bienveillante: “Sa Majesté est persuadée qu’il aura le bonheur de rendre à Sa Majesté le service qu’elle attend de sa capacité, de sa vigilance et de son application”.

C’est la grande faveur. Aussi, bien que M. d’Iberville tienne son projet secret par crainte de donner l’éveil aux Anglais, la cour ne tarde-t-elle pas à l’apprendre. Il a ses flatteurs. Mais il répond par des railleries à qui lui parle de son prochain voyage. Des gens, le voyant d’un bon oeil parce qu’ils ont combattu La Salle et qu’il est le fils de l’un des adversaires les plus acharnés de l’explora-

teur assassiné, lui offrent de s'entremettre auprès du ministre. Plus tard, ils le lui rappelleront pour obtenir à leur tour sa protection. Mais il leur fera remarquer que c'est six jours après la décision de M. de Maurepas. "Il m'est revenu, écrira-t-il en juillet 1699 à Thoynard, que Messieurs de Paris ont dit beaucoup de sottises, et m'ont fait passer pour un homme qui joua l'année dernière un personnage qui n'estoit pas d'un honneste homme. Je ne trouveray pas d'occasion de les en remercier que je ne le fasse. Je ne fis aucun mouvement que par ordre de M. de Maurepas, qui leur vouloit cacher comme aux autres ce que je devois faire. Ils prétendoient que je leur devois avoir beaucoup d'obligation de m'avoir demandé pour ce voyage que M. de Maurepas m'avoit promis de faire, et il m'avoit choisy pour cela six jours avant qu'ils luy en parlassent pour moy".

Dans son enthousiasme, M. de Maurepas s'impatiente. Lettres sur lettres partent pour Rochefort afin de presser l'armement des navires. Mais M. d'Iberville n'y met pas tant de hâte, car il a beaucoup à faire. Comme toujours, il apporte un soin minutieux à ses préparatifs. C'est à ce soin qu'il a dû en partie le succès de ses entreprises. Il ne va pas y manquer dans une besogne difficile entre toutes. Il se procure toutes les cartes possible, se renseigne auprès des savants qui font partie du cer-

cle de Thoynard (le *rabbin* de Bossuet). Par l'entremise du ministre, il se fait remettre les relations des compagnons de La Salle. Il contrôle le tout. C'est ainsi que, le premier, il démasque Hennepin dont il a lu et relu le livre dans sa solitude de la baie d'Hudson. "C'est un homme que j'ai connu pour un ignorant, écrit-il, qui n'a jamais été que dans le haut du Mississipi, et n'a nulle connaissance du bord de la mer".

Sa documentation complétée, il présente au ministre un plan où tous les détails sont prévus, jusqu'au prix du moindre objet nécessaire au voyage. Il insiste sur deux points. Tout d'abord, il choisira ses hommes lui-même et surtout parmi les Canadiens et les flibustiers de Saint-Domingue, c'est-à-dire les gens d'Amérique. Ensuite, "que mes ordres soient généraux, comme ceux que j'avois à la baye d'Hudson, pour éviter les inconvénients qui arrivent, quand les ordres sont trop bornés dans une entreprise de cette longueur et de cette importance, où l'on ne peut jamais trop prévoir tout ce qui arrive".

Le vendredi, 24 octobre 1698, il lève l'ancre en rade de Brest à sept heures du matin, "la *Badine* ayant tiré le coup de partance à six heures et demie." D'Iberville commande cette *Badine*, et M. de Granges de La Rochefoucault marquis de Surgères, le *Marin*. En route, Joubert de Chateaumorant,

neveu du grand Tourville, le rejoint pour l'escorter avec le *François*, dans le cas où les deux frégates rencontreraient une opposition armée.

Avec lui, comme toujours, un de ses frères, Bienville. Et ce mystérieux de Sauvole, que la plupart des historiens, on ne sait pourquoi, prennent pour le frère des Le Moyne. Joutel, compagnon de La Salle, n'a pas voulu l'accompagner, prétextant la fatigue de ses dernières expéditions, affligé surtout dans son culte pour le grand homme trop oublié.



gigue
l'entr
bervill
d'hor
mes, d
pirogu
de ces
quistac
couvre
Mai
ses exp



II

LE FLEUVE À L'EAU BOURBEUSE ET BLANCHE

I

UNE passe "fort serpentante"; un grand lac
"et une rivière qui se descharge dedans".

C'est la Mobile, hantée du souvenir tragique de Hernando de Soto. Des îles barrent l'entrée du fleuve. Dans sa biscayenne, M. d'Iberville va explorer la plus longue. Spectacle d'horreur: soixante crânes, des ossements, des armes, des pots de terre gisent sur le sable près d'une pirogue échouée. Restes pitoyables d'une tribu, de ces Indiens sans doute qui ont combattu le conquistador. Notre grand homme de guerre se découvre: ces sauvages ont été bons guerriers.

Mais il n'a plus à craindre leurs attaques dans ses explorations. Les vaisseaux appareillent pour

s'éloigner de *l'île du Massacre*. M. d'Iberville l'a ainsi nommée.

C'est le 3 février. Partis de France trois mois plus tôt, les navires ont touché terre à Saint-Domingue, où M. Ducasse leur a donné des cartes, douze flibustiers et un marin expérimenté, Laurent de Graff. "Outre que c'est un parfaitement bon matelot, il connaît toutes les roches et tous les ports de ce pays-là jusques à l'entrée du Mexique, y ayant toute sa vie fait la course". Naguère, il a été l'un des dirigeants de l'attaque contre Carthagène et de l'expédition où les flibustiers ont rançonné la Vera-Cruz à deux millions de piastres. De Saint-Domingue, la division se dirigea vers la côte de la Floride. Avec surprise, les officiers aperçurent un fort. Qui les avait précédés? Ils y allèrent voir. Assez mal reçus, ils apprirent que des Espagnols de la Vera-Cruz venaient d'élever la petite forteresse. Ainsi les Espagnols, comme les Anglais et les Français, avaient songé à s'y établir en secret. D'Iberville se félicita de n'avoir pas retardé son voyage. Mais il vit que les pauvres diables de *Santa Maria de Galvez de Pensacola* n'étaient pas à craindre.

Le voyage se continue. A cause du changement de température, la *fièvre des îles* abat plusieurs personnes. Mais "la maladie n'en veut qu'aux écrivains et aux Canadiens", écrit Pierre,

en plaisantant, bien que cette particularité doive l'ennuyer fort. Il a besoin de ses Canadiens pour le rude service à accomplir. Il compte grandement aussi sur ses scribes pour tenir le journal de l'expédition, besogne essentielle puisqu'on va moins fonder des établissements que recueillir des données précises. M. d'Iberville doit tenir la plume. Il préfère le sabre, craignant fort l'outil qu'il n'a pas appris à manier. Aussi fera-t-il recopier son journal, de retour en France, et croira-t-il bon d'ajouter ces mots: "Vous trouverez beaucoup de fautes sur tout ce journal, qui a esté copié sur le mien, du voyage jour par jour, qui avait besoin d'estre rectifié devant que de vous l'envoyer".

D'Iberville s'aperçoit bien vite qu'il ne peut ajouter foi ni aux cartes, ni à Laurent de Graff, ni aux Espagnols de Pensacola dont il a obtenu des renseignements. Aussi, dans la crainte de renouveler le triste exploit de Cavelier de La Salle, décide-t-il de mettre à exécution le projet très simple qu'il a conçu, mais qui exige une ténacité dont seul il est capable. "Je suivray mon premier dessein, vous assurant, monseigneur, que je trouveray cette rivière, quand je devrois couper dans les terres avec trente ou quarante hommes, et la redescendray en canot de bois". Il suit la côte de fort près, avançant à la sonde; s'y rendant en biscayenne ou en felouque quand les bas-fonds forcent les

bâtiments à garder le large, afin de "ne passer aucune rivière". Chateaumorant parti, d'Iberville n'a plus à redouter les ennuis que Beaujeu avait suscités à La Salle. Au reste, Chateaumorant s'est montré de bonne composition, réglant tous ses mouvements sur ceux d'Iberville, ne discutant en rien son autorité de commandant suprême. Preuve du prestige de notre marin, car les ordres du ministre n'y auraient pas suffi. On était d'humeur indépendante et fière dans la marine de ce temps-là.

Rien n'y fait; le fleuve ne se montre pas. Tout à coup, les feux d'un campement sauvage sur la rive. D'Iberville suit la piste de ces gens et les trouve pêchant dans des pirogues sur une rivière. Epouvantés à la vue des blancs, ils gagnent la terre et s'enfuient dans les bois "à la réserve d'un vieux bonhomme, qui avoit esté blessé quelques jours auparavant à la cuisse par une beste sauvage". Le commandant rassure le vieillard, lui donne à manger et lui allume un feu pour le réchauffer. Lui ayant fait élever une cabane, il le laisse pour la nuit. Pendant ce temps, Bienville poursuit les fuyards et ramène une femme attardée par curiosité. Il la traite fort bien et elle va le raconter à ses compagnons. Le lendemain, les sauvages arrivent en foule. Ils s'en viennent, "chantant la paix", apporter le calumet. Bien différents de ceux du

nord, ces sauvages saluent d'Iberville "à leur manière, qui est, estant proche de vous, de s'arrester, de passer les mains sur le visage et la poitrine et vous passer de là leurs mains sur la vostre, après quoy ils les lèvent vers le ciel, en se les refrottant et rembrassant". On se "festine" de part et d'autre "de sagamité de bled d'Inde". Les sauvages montent à bord, où ils s'émerveillent du canon qu'on tire en leur honneur. Du fond des cales, les Français tirent de mirifiques rassades, des haches, des couteaux pour en faire présent à leurs visiteurs. Tous fument, même d'Iberville, qui ne touche jamais au tabac. Aux questions qu'on leur pose par signes, ils répondent "comme de véritables cochons, par une aspiration". Les explorateurs en tirent peu d'éclaircissement, mais une alliance avec les tribus. Enfin, ils partent, promettant de revenir dans quatre jours avec des peaux de chevreuil. Il y a parmi eux des Bayougoulas, des Mougoulachas et des Anaxis. D'Iberville veut se faire conduire par eux au Mississipi qu'ils appellent Malbanchia et qu'ils fixent à une petite distance. Mais, le lendemain, un autre vient annoncer leur fuite. Ces gens, peu guerriers, redoutent les blancs en souvenir des mauvais traitements que leur ont fait subir les Espagnols. Pierre Le Moyne a cru toucher au but. Mais, il

le voit bien, le Mississipi, si longtemps caché, ne livrera pas son secret avec tant de facilité.

Accompagné de ses principaux officiers, le commandant reprend sa course en felouque. Le 28 février, la mer devient grosse. Pendant trois jours, la tempête fait rage, et pourtant, il ne faut pas s'éloigner de la côte, car le fleuve doit être tout près. Capeyant avec ses chaloupes, où il a dû loger les canots d'écorce, il tient la mer, malgré tout. Les paquets d'eau embarquent. "La mer estoit si grande que nous fusmes obligés de mettre nos faignes, qui estoit une toile goudronnée d'environ un pied de haut, audessus de nostre bord, que nous estions obligés de tenir pour empescher la mer de s'embarquer". La mer "les mangeoit".

Vont-ils périr? C'est dans cette extrémité qu'ils atteindront leur but: la nature livre son dernier combat, furieux, mais l'énergie du Canadien va la vaincre. "Ayant tenu trois heures le cap au sud-est pour doubler une pointe de roches, la nuit venant et le mauvais temps continuant, à ne pouvoir résister sans aller à la coste la nuit ou périr à la mer, j'ay arrivé sur les roches pour faire coste de jour, afin de pouvoir sauver mes gens et mes chaloupes. En approchant de ces roches, pour me mettre à l'abry, je me suis aperçu qu'il y avoit une rivière". Il va s'échouer dans des roseaux, son sang-froid a sauvé tout le monde. Main-

tenant, il se permet de plaisanter. "Nous sentons, couchez sur ces roseaux, à l'abri du mauvais temps, le plaisir qu'il y a de se voir à l'abri d'un péril évident. C'est un mestier bien gaillard de découvrir les costes de la mer, avec des chaloupes qui ne sont ni assés grandes pour tenir la mer soubz voiles ny à l'ancre, et sont trop grandes pour donner à une coste plate".

Il a le loisir de réfléchir. L'entrée du fleuve est barrée de "roches de bois pétrifié avec de la vase". C'est donc la *Palissada* des Espagnols, "qui m'a paru bien nommée, car . . . elle paroist toute barrée de ces roches". L'eau, a-t-il noté aussi, est toute *bourbeuse et blanche*. Un souvenir se lève en lui. Où a-t-il entendu ces mots? Ah! oui. 1683. Retour de Versailles. Rencontre avec Cavelier de La Salle . . . Plus de doute possible, il est bien au Mississipi. Il communique sa pensée à ses compagnons, la lumière se fait dans leur esprit. Et c'est un grand éclat de joie.

Le lendemain, le père Anastase Douay, ancien aumônier de La Salle, dit la messe, suivie d'un *Te Deum* d'actions de grâces. Encore une fois, d'Iberville a triomphé où les autres avaient échoué. Ce jour-là était le Mardi-Gras. Nos explorateurs donnent ce nom à l'un des bayous du delta. Mais, au lieu de faire bombance comme la fête le voudrait, il faut, les vivres s'épuisant, retrancher le

pain à la troupe, pour ne lui laisser que de la bouillie avec un peu de lard.

Les explorateurs sont convaincus. Mais il faut des preuves pour persuader les sceptiques de Paris. D'Iberville ira chercher ces preuves.

II

En biscayenne, Pierre Le Moyne remonte le fleuve. Voyage rude. Il n'en fait jamais d'autres. Un courant rapide charrie des troncs d'arbres entre des rives noyées de deux pieds. Peu de vivres. Mais les voyageurs tuent parfois un crocodile ou un serpent qu'ils mettent au pot, ou bien des sauvages leur donnent de l'ours *boucané* en échange de rassades. Les cannes couvrant la terre brûlent facilement et "faisoient autant de bruit comme un coup de pistolet". Dans la nuit chaude, ils s'éveillent en sursaut, croyant à une escarmouche. La capitale des Bayogoulas et des Mougoulachas, alliés, s'annonce par une odeur épouvantable, des nuées de corbeaux. Puis apparaissent les poteaux, à l'entrée du village, surmontés de cadavres enveloppés de nattes: c'est le cimetière.

Les deux chefs viennent au-devant de l'explorateur, suivis de leurs gens chantant sans interruption. Le Mougoulacha porte un capot bleu à la canadienne: il lui vient de Tonti-Main d'argent,

assure-t-il. Première preuve! D'Iberville en trouvera d'autres. Il peut interroger les sauvages, ayant, en quelques jours, appris assez de mots de leur langue chantante, avec cette facilité qu'il tient de son père, l'ancien interprète.

Les indigènes saluent les visiteurs en leur frottant le ventre et élevant les bras au ciel, puis, en guise de siège, donnent au chef de l'expédition une peau d'ours étendue sur des cannes. Tous fument. Deux jours se passent dans les réjouissances, où les mélopées succèdent aux danses: les belles filles, le torse bronzé sans voile, se tordent voluptueusement au son des callebasses emplies de grânes. Il y a grand échange de cadeaux: peaux de chevreuil d'un côté; rassades, justaucorps d'écarlate, bas et chemises rouges de l'autre. Visite au temple, orné de figures d'animaux rouge et noir, où un chef entretient le feu sacré. Là encore, souvenir de Tonti: une bouteille de verre double. Mais rien de plus précis.

Les sauvages font des cartes du fleuve; d'Iberville y reconnaît hors de tout doute les mensonges d'Hennepin. Mais ses hommes en tiennent pour la "relation du Père Récollet, qu'il avait faite sur cette rivière, ne pouvant croire qu'il eust esté assez malheureux d'avoir exposé faux à toute la France, quoyque je sceusse bien qu'il avoit menty en bien des endroits de sa relation sur ce qu'il di-

soit du Canada et de la Baye d'Hudson, où il mentoit impudemment".

Le commandant monte chez les Oumas, où Tonti a passé, descendant du Canada pour joindre La Salle, mais en vain. Il arrive à un village au centre duquel s'élève un mai rouge, portant des têtes de poissons et d'ours, reliquat de sacrifices religieux, et marquant la séparation des territoires de chasse des Bayougoulas et des Oumas. Ce poteau donnera son nom à la ville de Bâton-rouge.

Les chefs le reçoivent, une croix blanche à la main, entourés de chanteurs. Chants et danses de recommencer. "Vingt jeunes gens de vingt à trente ans et quinze jeunes filles des plus jolies et parées magnifiquement à leur manière, toutes nues", dansent trois heures durant. Puis, signe de grande amitié, ils "offrirent des femmes à nos messieurs, dont ils les remercièrent". Peu de nouvelles de Tonti. Mais il a passé par là, car, d'Iberville ayant planté une croix, les sauvages en font le tour avec gravité et jettent du tabac au pied en guise d'offrande. Ils ont donc appris d'un chrétien la sainteté de ce symbole.

D'Iberville veut se rendre à une fourche du fleuve dont il est question dans les relations de Tonti et d'Hennepin. Les gars du Canada font leurs adieux aux belles filles qui pleurent. Un Ouma et un Taensa, servant de guides, nient

comme les autres l'existence de la fourche. Les sauvages ne peuvent tous mentir, c'est plutôt Hennepin. Quant à Tonti, il n'est sans doute pas l'auteur de la relation signée de son nom et, en effet, il s'en défendra plus tard avec énergie. Enragé contre le récollet de malheur, d'Iberville décide de retourner à la côte, car il a dit au *Marin* de partir s'il ne le voyait pas paraître avant six semaines. Sauvolle et Bienville descendent le fleuve, Pierre entrant dans une rivière qui conduit aussi aux Biloxis et à la baie où sont les navires, lui assurent ses guides. Cette rivière portera son nom. "Le lieu où je suis est un des plus beaux endroits que j'aye veus, belle terre unie, beau bois, clair, point de cannes, où nous entendons beaucoup de coqs d'Inde crier . . . Il seroit facile de nettoyer cette petite rivière aux eaux basses et de la rendre navigable jusqu'au Mississipi". Pour l'heure, elle est encombrée de bois au point qu'en une seule journée les voyageurs doivent faire cinquante portages.

Son dernier guide l'abandonne. Mais il tient bon. "C'est une entreprise assez gaillarde avec quatre hommes, mais . . . j'aime mieux suivre cette rivière et faire voir aux Sauvages que, sans guide, je vas où je veux. *Quelque chose qui arrive, je gagneray toujours les vaisseaux, quand je devrois aller par terre et abandonner mes canots et en fai-*

re d'autres". Energie, ténacité, belle confiance en ses forces: tout notre homme est dans ces deux phrases. Son courage est d'autant plus digne de remarque que la rivière est grouillante de crocodiles.

Il tombe dans un lac, qu'il nomme Pontchartrain; puis dans la baie du *Lago de Lodo* (la Mer de boue), à huit lieues de ses navires.

Sauvolle et Bienville étaient revenus, rapportant une nouvelle excellente. Au départ du village des Mougoulachas, le père Douay constata la disparition de son bréviaire et de ses notes de voyage. Tragédie! Le bon père revient sur ses pas, supplie, pleure pour attendrir les sauvages. Les pauvres bougres protestent, puis se fâchent qu'il les prenne pour des voleurs. Il faut imposer silence au religieux, entêté, inconsolable. Mis en confiance, le chef montre une lettre que Tonti avait écrite à La Salle du village des Quinipissas (c'était le même), le 20 avril 1685. Tonti annonçait que, ayant descendu le fleuve et cherché en vain l'explorateur sur les côtes du Mexique et de la Floride, il était forcé de rentrer au Canada. "Quoyque nous n'ayons pas entendu de vos nouvelles ni veu de vos marques, je ne désespère pas que Dieu ne donne un bon succès à vos affaires et à vostre entreprise". La lettre attend depuis quinze ans, dans la cabane d'un sauvage ... S'y trouvent aussi une *Imitation* portant la signature

d'un Canadien et des bouteilles de la *Main de fer*, comme les tribus appellent Tonti, qui a une main d'argent. Victoire! Le groupe a toutes les preuves voulues pour convaincre Paris.

Avec Sauvolle et Bienville reviennent deux marins bretons égarés à l'aller. Avant de rallier Bienville, ils ont assisté, dans un village, à une cérémonie horrible. C'était en quelque sorte le service du bout de l'an d'un cacique défunt. Au son de hurlements affreux, prolongés toute la nuit, 80 sauvages exhumèrent le cadavre enfoui dans un four au milieu de la case du chef. "La femme du chef entra dans le four, et puis tira les ossements et la teste, qu'elle offrit par trois fois à son mary, qui la prit et la mit entre ses jambes". Le four renversé, quatre hommes portèrent les ossements autour de la *mosquée*. "Après, le chef mit trois pots d'eau dans une cruche, avec des feuilles de laurier qu'il fit tiédir. Ensuite, il en prit une tasse qu'il but et se mit le doigt dans la bouche pour s'exciter à vomir l'eau qu'il avoit prise. Il fit cela par différentes fois, jusqu'à ce que le pot fut vide. Quatre vieilles femmes en firent autant, c'estoient apparemment celles qui avoient touché le cadavre; ils buvoient cette eau afin de se purifier".

D'Iberville élève un fort dans la baie de Biloxi. Etonnement chez les sauvages. Ils rôdent autour

et le commandant en profite pour sceller l'alliance avec eux. Le charpentier Pénicaut fait le récit de ces fêtes dans sa relation pleine de verve. "Cinq nations différentes, nommées les Pascagoulas, les Capinans, les Chicachas, les Passacolas et les Biloxis, vinrent en cérémonie à nostre fort, en chantant, présenter le calumet à M. d'Iberville . . . Ils frottèrent ensuite de terre blanche, par honneur, le visage de M. d'Iberville, de *messieurs ses frères*⁽⁴⁾ et de plusieurs autres officiers. La feste du calumet dura trois jours, pendant laquelle ils chantèrent et dansèrent trois fois le jour. Ils plantèrent, le troisième jour, un poteau devant la place de nostre fort, à l'entour duquel ils dansèrent, après avoir esté chercher M. d'Iberville. En cette cérémonie un Sauvage lui ayant présenté le dos, il monta sur ses épaules; un autre lui soutenoit les deux pieds. Ils le portèrent ainsi jusqu'à la place du poteau en cadence, au son de leur chichicois . . . Quand ils furent ainsi arrivez devant le poteau ils posèrent M. d'Iberville à terre sur une peau de chevreuil, où ils le firent asseoir, et un de leurs chefs, s'estant placé derrière luy, mit les mains sur ses espauls, en le berçant comme un enfant qu'on voudroit endormir. Ils avoient placé par terre plus de trois cents peaux de chevreuils, sur lesquelles se placèrent les officiers et les soldats". Les sauvages chantent ensuite leurs hauts faits, et

les Français leur distribuent force couteaux, fusils, rassades et vermillon. Embarras des sauvages. Ne pouvant s'empêcher de rire, M. d'Iberville ordonne de leur montrer à se servir de ces objets. Un Français charge un fusil et le passe à un sauvage. Mais "soit pas malice, soit autrement, luy ayant mis une trop forte charge de poudre, le Sauvage en voulant tirer, s'estant penché en arrière, le coup de fusil le fit tomber à la renverse, le Sauvage d'un costé, le fusil de l'autre. Cet accident fut cause qu'ils furent plus de quinze jours sans vouloir toucher de fusil".

Les fêtes terminées, le commandant laisse au fort 124 hommes sous les ordres de Sauvolle et de Bienville, puis, avec Surgères, rentre en France.





III

ANGLAIS ET HUGUENOTS

I

ORDRE du ministre de la marine à MM. de Callières et de Champigny, le 5 mai 1700: "D'arrêter le Récollect, s'il se présentoit en Canada, et de le renvoyer en France par les vaisseaux qui viendroient l'année suivante".

Le retour d'Iberville menace de conduire le père Hennepin *sur la paille humide des cachots*, comme il pourrait dire en son style grandiloquent.

Le commandant de la *Badine* l'a dénoncé en termes énergiques dans son journal. Car il est "bien fasché contre le Récollect d'avoir fait une relation et exposé faux et trompé tout le monde, par là engagé des gens à bien souffrir et faire manquer une entreprise par le temps que l'on consomme en recherches des choses supposées et fausses,

qui m'a fait un très grand tort . . . C'est un menteur qui a déguisé toutes choses . . . C'est un homme que j'ai connu pour un ignorant, qui n'a jamais été que dans le haut du Mississipi et n'a nulle connoissance du bord de la mer".

Les savants du groupe Thoynard le cherchent pour le confondre. "Si le père Hennepin n'étoit pas caché, écrit l'abbé Dubos de Hollande, il devoit un discours sur une description anthentique de l'embouchure du Mississipi si différente de ce qu'il avance". Mais Hennepin est passé en Angleterre afin de s'embarquer, croit-on, pour l'Amérique.

Premier service rendu à la science: le voyage de Pierre Le Moyne détruit les erreurs répandues par un livre trop célèbre et accepté comme parole d'Evangile sur une des régions les plus considérables du Nouveau-Monde.

Mais d'Iberville, cet ignorant qui ne sait pas mettre l'orthographe, corrige bien d'autres erreurs, commises, celles-là, par des gens de bonne foi et sortis des grandes écoles. "Je ne parleray point, écrit-il, des situations où doivent estre tous les pays que nous possédons dans les Outaouas, Illinois et Sioux, qui sont placés tous trop à l'ouest. Sur toutes les cartes qui ont esté faites jusqu'à présent, par des gens qui ne sçavent pas ce que c'est que degrez de latitude et de longitude, ou qui les ont

fait faire sur les distances d'un lieu à l'autre, que l'on a accoustumé de compter sans examiner que tous les tours et retours diminuent considérablement les distances en longitude. Par exemple, on compte ordinairement de Montréal à Mataouan cent dix lieues. Quand j'ay esté à la baye d'Hudson par là, je n'ay trouvé, faisant ma navigation comme sur mer, que quatre-vingts lieues à l'ouest... Ce qui a fait que M. de La Salle, quoyque homme qui passoit pour habile, a marqué le bas du Mississipi sur la carte qu'il a faite par 273° , d'autres plus nouvelles par 275° , quoyque nous l'ayons trouvé par $284^{\circ}30$. Je crois que cela vient de l'envie qu'il avoit de se voir près des mines du Nouveau-Mexique, et d'engager par là la Cour à faire des establissemens en ce pays, qui ne pourront par la suite qu'estre très avantageux".

Il apporte à ces questions son bon sens habituel, la clarté de son esprit, le don d'aller tout de suite au fond des choses. Le souvenir qu'il a gardé du voyage par Mataouan démontre en outre qu'il ne passe nulle part sans apprendre quelque chose, sans se renseigner sur le pays. Les géographes décident d'emblée de modifier leurs cartes du Mississipi. "La question a été décidée par le voyage que M. d'Iberville a fait sur cette côte".

Les savants lui font fête. Mais deux hommes voient son succès avec chagrin. D'abord, Joutel,

le compagnon de La Salle, parce qu'on oublie le premier découvreur. C'est un sentiment fort noble. Il n'en est pas ainsi pour le marin qui a causé la perte de La Salle.

—Hâbleries! Menteries! rétorque Le Gallois de Beaujeu au récit du voyage. Il y a si peu de sûreté à faire sur tout ce que disent les Canadiens, qui sont tous hâbleurs.

On l'invite à rencontrer d'Iberville :

—Je n'ai que faire de boire avec le héros du Mississipi, dit-il avec sarcasme, pour savoir ce qui se passe dans les parages d'où il vient.

Comme il sait le ministre hésitant, il croit à la réussite des fables qu'il a inventées pour se justifier.

—Je suis bien fâché du peu de réussite de l'affaire du Mississipi, va répétant le bon apôtre. Mais elle ne pouvait aller autrement. On avait voulu me tirer les vers du nez, mais, ma foi, je me suis moqué d'eux et ne leur ai dit que ce que j'ai voulu qu'ils sussent. Cela leur apprendra à être une fois plus sages et connaître mieux leurs gens.

—Vous verrez, les Espagnols ne nous laisseront pas habiter là, et j'appréhende fort que les hommes que d'Iberville y a laissés n'aient le même sort que ceux de M. de La Salle et qu'on n'y trouve personne, si on y renvoie.

Ducasse, gouverneur de Saint-Domingue, par-

tage ses craintes à l'endroit des Espagnols. Il écrit: "Je crois M. d'Iberville un très honneste homme et bien intentionné pour le service du Roy, mais peut-estre, agissant sur les maximes du sieur de La Salle, il ne réfléchira pas sur tous les événements . . . Il est d'une notoriété publique que les Espagnols peuvent mettre cent mille hommes blancs sous les armes sans une infinité des naturels du pays".

Ainsi le culte fervent que d'Iberville garde à la mémoire de La Salle lui nuira. Sachant les haines vigoureuses, soulevées par le grand homme trop hautain, il cache son sentiment. Joutel même s'y est trompé. Mais d'autres, qui l'approchent davantage, n'ont pas laissé de discerner quelle influence la mémoire de l'explorateur exerce sur le marin.

II

M. de Maurepas, devenu ministre en titre et comte de Pontchartrain, est dans l'indécision. A l'intervention de Ducasse, il répond: "Le Roy n'a point en vue jusques à présent de former un établissement dans l'embouchure du Mississipi, mais seulement d'y faire une découverte exacte et d'empescher les Anglois de s'y placer".

Mis au courant par les commis, d'Iberville ac-

court. Le décision ne fait pas son affaire. Il lui faut sa colonie.

—Que m'apprend-on, monseigneur? Je n'irai pas à la Louisiane?

—Si, vous y porterez des vivres à la garnison de Biloxi et vous y mènerez les Canadiens venus avec votre frère de Sérigny de la baie d'Hudson. Renseignez-vous encore. A votre retour, le roi décidera s'il doit conserver ou abandonner le fort.

—Mais, monseigneur, nous avons déjà trop tardé, j'en sais bien assez.

Un marin peut parler au ministre sur ce ton, Pierre le sait.

—Les Espagnols ne nous y laisseront pas, réplique le ministre. Voyez ce que m'écrit M. Ducasse.

Il prend la lettre dans un tiroir. D'Iberville s'esclaffe.

—Fables! Comme j'eus l'honneur de vous le marquer dans mon mémoire, cinq fuyards de Pensacola me sont venus voir à Biloxi, m'apprenant que, dans la capitale du Nouveau-Mexique, il n'y a pas plus de 250 Espagnols. Ils parlaient beaucoup de la faiblesse de ce pays-là. Cinq cents bons Canadiens le feraient trembler!

“Il faut devancer les Anglais. On me mande de Londres qu'on y attend de jour en jour le retour de deux navires partis l'année dernière pour

aller conduire des Anglais et des Français réfugiés dans la rivière de *Spiritu-Santo* qu'ils prennent pour le Mississippi. L'un est commandé par un capitaine nommé Bank, que j'ai pris deux fois à la baie d'Hudson. C'est un étourdi, peu capable. L'autre, sur lequel roule l'entreprise, s'appelle Leu, qui est français. Un nommé Lamale est à Londres, prêt à partir, à la première nouvelle de leur arrivée, avec deux bâtiments. Ils ne parlent à Londres que du Mississippi; que si je me mets d'un bord, ils se mettront de l'autre. Il ne faut plus tarder, monseigneur.

La précision des détails impose au ministre. D'Iberville ne s'avance jamais à la légère et il a dans Londres des agents fort actifs, apprenant d'avance tous les mouvements des Anglais. M. de Pontchartrain lance une dernière objection.

—Les Espagnols délogeront les Anglais.

—Ce sont gens bien peu capables de cela. Ils ne tiendront pas Pensacola! Mais nous pourrions les y aider.

Et, suprême argument:

—M. de Vauban vous dirait comme il est nécessaire de supplanter les Anglais.

Le ministre le sait bien; Vauban a écrit une lettre fort pressante sur ce sujet. Il ne veut pas se rendre tout de suite.

—Faites-moi un mémoire sur tout cela.

Le 21 juillet, Pierre transmet un mémoire d'une force entraînante. Le 29, le ministre lui donne enfin son consentement, lui annonçant par la même occasion sa nomination dans les ordres du roi. Dorénavant, notre Le Moyne signera: "Yberville, capitaine des vaisseaux du Roy, chevalier de l'ordre militaire de Saint-Louis".

Cependant les bureaux pensent moins à l'établissement de colonies qu'aux mines: la hantise des galions espagnols ne les quitte pas. N'ayant garde de les contrecarrer, mais ramenant habilement les esprits à sa grande préoccupation, Pierre termine l'exposé de ses plans par ces mots: "Le tout supposé que cela ne mampeche pas la découverte du dedans des terres et des mines Espagnolle, car il me paret que s'est une des principale chose à connoistre de ses pais, quoyqu'il soit de la dernière conséquence de ne pas lesser establir d'autres nations que les Espagnolle à l'est de nous, parcequ'il seroient ennestat de nous atendre pour le retour à laterage de la sonde des Tortue sèche, qui est une chose à connoistre pour la seureté du retour de sete navigation pour Baama ou la rivière de Carlos". Malgré l'orthographe laborieuse, l'idée est claire.

Pour le départ, il commandera la *Renommée* et *Surgères*, la *Gironde*. Son frère de Chateauguay

l'accompagnera, comme Rémonville, ami de La Salle. Tout le monde veut venir avec lui.

III

La veille des Rois, en 1700, la garnison du fort de Biloxi entend du canon à l'île Surgères. D'Iberville arrive. M. de Sauvolle réunit tout son monde pour faire au commandant une belle réception à grand renfort de décharges des canons et de toute la mousqueterie des troupes.

MM. de Sauvolle et de Bienville viennent à bord rendre compte des événements. M. de Bienville a remonté le Mississipi. Il a trouvé les Oumas et les Bayougoulas en guerre, les premiers ayant attaqué les autres. A 25 lieues de l'embouchure, il a rencontré une corvette anglaise de dix canons commandée par le capitaine Louis Bank, celui-là même dont M. d'Iberville a entretenu le ministre. Malgré l'équipage et les nombreux canons de son adversaire, Bienville, avec une seule pirogue de cinq hommes, lui ordonna de quitter le fleuve. Bank, qui avait vu le jeune Le Moyne à la baie d'Hudson et qui retrouvait en lui l'audace de l'aîné, n'osa désobéir.

—Mais il m'annonça qu'ils reviendront, ajoute M. de Bienville.

—C'est une menace qui n'aura pas de grands

effets, mon frère, et il sera toujours facile de les en empêcher.

Bienville apporte d'autres nouvelles. La corvette anglaise portait des réfugiés français, dont le chef, l'ingénieur Segond, prit Bienville à part.

—Ils étaient bien malheureux sous la domination anglaise, qui ne pouvait compatir à l'humeur française, me dit-il. Il me fit connaître qu'il souhaiterait de tout son coeur, et tout ce qu'ils étaient de Français réfugiés, que le roi leur voulut permettre de s'établir en ce pays, sous son obéissance, avec la liberté de conscience. Ils seraient bientôt 400 familles ici, m'assura-t-il. Il me pria de vous charger de la demande pour eux au roi et me laissa son adresse à la Caroline et à Londres, pour leur marquer l'intention du roi sur cela.

M. d'Iberville s'est levé et marche de long en large.

—Voilà bien ce qu'il nous faudrait. Mais il y a peu d'espoir de l'obtenir. Réfléchissez que M. de Vauban lui-même s'est vu rebuter quand il a réclamé la "réhabilitation de l'édit de Nantes". Mme de Maintenon lui a fait défense de parler davantage des gens de religion. Cette vieille calviniste convertie veut faire oublier son passé. Et Sa Majesté, dit-on, se repose sur elle du soin du royaume.

Pierre s'anime.

—Les religionnaires grossissent les marines étrangères. Le marquis de Ruvigny est à l'Angleterre, où on l'a fait milord Galloway. Jean Fournier enseigne aux Hollandais l'usage des galiotes à bombes. M. de la Rochefoucauld est devenu grand maréchal du Danemark. Mais, mon frère, les gens de religion tenaient toute la marine! Quelques-uns ont feint de se convertir; les autres sont nos ennemis les plus acharnés. Plus de six cents officiers de Rochefort sont à l'étranger. Et les religionnaires vont fonder des colonies partout! Mais la veuve Scarron ne les laissera pas venir chez nous!

Le commandant doit se calmer pour entendre le rapport de M. de Sauvolle. Des Bayogoulas ont visité le fort; leur chef exigea pour sa femme les mêmes honneurs que pour lui: soldats sous les armes, tambour battant. Les céréales poussent mal dans ce pays torride, peut-être parce qu'on ne sait pas les cultiver; les crocodiles et les serpents entourent le fort. Il fait si chaud que les hommes ne travaillent que deux heures le matin et deux heures le soir. Des vers rongent les arbres sur pied et endommagent les bateaux qu'on a beaucoup de peine à remettre en état. Des nouvelles? Ah! oui, deux missionnaires, MM. d'Avion et de Montigny, venus du Canada, ont passé chez les

Chicachas, où ils ont vu des Anglais de la Caroline.

M. d'Iberville bondit. Les Anglais vont plus vite qu'il ne prévoyait. Tout de suite, il faut partir, occuper les points stratégiques. Mais cet invincible rencontrera un ennemi à sa taille. Il quitte à peine Biloxi qu'une fièvre se déclare, si forte qu'il doit s'arrêter quelques jours. Il connaît trop peu la maladie pour lui accorder beaucoup d'importance. Il se remet bientôt en route, pour aller fonder, à une cinquantaine de lieues, le fort de Maurepas.

Tonti le rejoint alors, venu avec des Canadiens se mettre à sa disposition. D'Iberville, enchanté, renvoie dans les felouques "dix gardemarine et de mes jeans qui ne sont pas propre pour le voyage des terres".

Il va parmi les tribus, distribuant rassades et vermillon, *chantant la paix*, fermant les yeux sur les moeurs faciles. En guerre avec les Oumas, les Bayougoulas se sont enfuis de leur village: ces sauvages, entièrement rasés, s'affublent d'une longue touffe de cheveux garnis de plumes sur la tête et d'une autre touffe entremêlée de grelots et de morceaux de cuivres, par derrière; "de sorte que, quand ils dansent, cela fait un bruit que l'on dirait que ce seroit un messenger qui arrive dans une ville". D'Iberville les envoie chercher dans les

bois. Rassurés, ils reviennent célébrer, pendant trois jours, la fête du calumet. Le premier soir, raconte Pénicaut qui est du voyage, "ils demandèrent en leur langue à M. d'Iberville si nous avions assés mangé et s'il nous fallait autant de femmes que nous estions d'hommes. M. d'Iberville, en leur montrant sa main, leur fit comprendre que leur peau rouge et basanée ne devoit point s'approcher de celle des François, qui estoit blanche".

En pirogue, de nouveau, le long des écores, pour arriver chez les Oumas. D'Iberville veut la paix dans son domaine. Il exprime aux Oumas le chagrin que lui cause la guerre et il exige les prisonniers Bayogoulas, assurant en retour que leurs ennemis viendront chanter le calumet de paix. Pour les domestiquer, il leur donne du blé d'Inde à semer.

Puis vient le village des Natchez, "le plus beau que l'on puisse trouver dans la Louisiane... Il est embelli par de très belles promenades, que la nature y a formées sans artifices. Ce sont des prairies à l'entour, garnies de fleurs, entrecoupées de petits costeaux, sur lesquels sont des bosquets de toutes sortes d'arbres odoriférants... On trouve dans ce village tout l'agrément possible pour la société avec cette nation qui n'a point les manières farouches des autres Sauvages". Peuplade étrange, qui passe son temps en danses et dans la débau-

che: quand un garçon a dansé avec une fille "il lui est permis de la conduire à l'autre bout du village, dans un des bosquets de la prairie, où il danse avec elle un autre cotillon à la Mississippienne". Leur religion enseigne que seules les filles "qui se seront bien diverties avec les garçons" passeront facilement après leur mort "la planche très étroite et difficile" qui conduit à l'autre monde. Ces mœurs n'empêchent pas un certain courage, puisque les funérailles d'un cacique s'accompagnent d'hécatombes volontaires.

Les sacrifices humains se voient chez leurs voisins aussi. Laissant les Natchez, d'Iberville monte aux Taensas. Le père de Montigny a empêché quelques jours plus tôt l'immolation de quinze à vingt hommes, qu'exige la coutume, à la mort d'un chef. Le hasard veut qu'à l'arrivée d'Iberville la foudre détruise le temple. Les sauvages poussent des hurlements, s'arrachent les cheveux et lèvent les bras au ciel. Irrité au plus haut point de l'intervention du missionnaire, le grand prêtre se met à crier:

—L'Esprit est fâché, parce que personne n'a accompagné le chef pour le servir. Les blancs sont cause de ce malheur.

La coïncidence frappe tellement les indigènes qu'ils ferment l'oreille aux exhortations du jésuite.

—Femmes, apportez vos enfants, hurle le prê-

tre; offrez-les à l'Esprit en sacrifice pour l'apaiser.

Des femmes étranglent leurs enfants et les jettent dans le feu du temple. "M. d'Iberville eut horreur d'un si cruel spectacle et il commanda d'arrêter ce spectacle si affreux et leur arracher ces petits innocents, ce qui n'empescha pas, malgré tous nos efforts, qu'ils n'y en jetassent dix-sept, et si nous ne les eussions pas empêchez, ils en eussent jeté plus de deux cens". Les femmes, sanctifiées par le sacrifice de leurs enfants, rallument le feu sacré au foyer du temple incendié.

Mais d'Iberville a trop présumé de ses forces. De plus en plus malade, il abandonne l'exploration, non sans en avoir assuré le progrès. Son frère de Bienville ira reconnaître le pays de l'ouest; Le Sueur, son cousin, explorera les mines de cuivre des Sioux; son oncle par alliance, Juchereau de Saint-Denis, descendra la rivière Rouge. Ce Juchereau poussera jusqu'au Mexique où il deviendra le gendre de don Pedro de Vilescas, gouverneur du *Presidio del Norte*, ce qui ne l'empêchera pas d'être jeté dans les prisons de Mexico, après des aventures invraisemblables. De son côté, Tonti, fils de l'inventeur des *tontines*, attirera les Anglais hors du territoire des Chicachas, d'Iberville ne voulant pas les attaquer chez les sauvages amis. Tonti ira ensuite aux Illinois et LeVasseur reconnaîtra la Mobile.

Le commandant laisse de jeunes Français dans les tribus pour en apprendre la langue. Il prend des mesures pour qu'on procède à des essais de culture; qu'on étudie l'utilisation des boeufs sauvages, si nombreux; qu'on arme et termine les forts. Si bien que M. de Ricouart, son lieutenant, écrira au ministre: "Je puis dire hardiment qu'il est infatigable et qu'il travaille à propos".

IV

A Biloxi, pendant l'absence d'Iberville, le gouverneur de Pensacola s'est montré dans la rade, comme il l'avouera plus tard, pour s'emparer du fort, ne s'attendant pas à y voir des navires français. Ayant protesté contre l'établissement de la place, il partit, pour revenir dans quelques jours, en chaloupe, mourant de faim, sa frégate naufragée à l'île de Chandeleur. Ricouart, qui commandait les navires, Surgères parti, se mit en quatre pour le bien recevoir. "Ce commandant, dans son malheur, s'admiroit d'estre tombé entre les mains de gens si pleins de coeur". Tout le temps qu'il fut là, "ç'a toujours esté des repas magnifiques, et je puis dire qu'en France, dans les bonnes tables, ils n'auroient pas esté plus réguliers. J'ay eu un vrai plaisir, ajoute Ricouart, d'en faire les honneurs. Outre cela, j'ay fait re-

vestir et garnir de tout M. Riola, qui s'estoit sauvé en veste, de l'équipage de M. d'Iberville, qui ne l'a seulement pas regretté; bien au contraire, il a cru que je n'avois pas fait assez; cependant j'ay prodigué son bien hardiment, estant bien persuadé de son bon coeur, et surtout dans de pareilles occasions, où il s'agissoit de faire honneur à la France". Ricouart envoya chercher les marins naufragés. "Nous nous sommes dégarnis de ce que nous avons de meilleur pour revestir les autres infortunés, qui estoient encore plus à la légère que leur général, tellement que nous sommes arrivés en France avec un pauvre équipage". Enfin, les Français firent reconduire les Espagnols à Pensacola, quand ils se furent reposés, avec trois mois de vivres. "Nous leur avons rendu le bien pour le mal, à quoy nous n'avons nul regret, si vous l'avez pour agréable".

Ces bons traitements assurèrent la paix pour peu de temps, car les Espagnols "sont fort jaloux de ce que nous sommes icy, quoyqu'ils maudissent beaucoup le pays".

Bienville rentre bientôt de son voyage au pays des Yatachés et remet à son aîné le journal qu'il en a tenu. Dans ces pages, d'Iberville retrouve l'accent de sa propre énergie: "Nous avons décampé au matin, et marché tout le jour, six lieues dans les bois et prairies et savanes, toujours dans

l'eau jusqu'aux genoux, au ventre et quelquefois jusqu'au cou. Il est bien désavantageux à un homme de moyenne taille d'aller dans de pareils pays. Je vois de mes gens qui n'en ont que jusqu'à la ceinture, tandis que moy et d'autres sommes à la nage . . ." Plus loin: "Nous faisons de petits cajeux ou radeaux, sur quoy nous mettons nos bagages et, à la nage, nous poussons le cajeu à l'autre bord, après avoir tiré beaucoup de coups de fusil sur les crocodiles pour les escarter".

Et puis, ce mot admirable du garçon de vingt ans: "*Voilà un bon mestier pour tempérer les feux de jeunesse.* Nous ne laissons pas de chanter et rire, pour faire voir à nostre guide que la fatigue ne nous fait pas de peine et que nous sommes d'autres hommes que les Espagnols". D'Iberville embrasse son jeune frère: voilà un bon Le Moyne!

Bienville est passé chez les Pascogoulas, où les hommes sont "nus comme la main" et les femmes ne portent qu'une touffe d'herbe, "que les Français qui sont dans le pays nomment *Barbe à l'Espagnole* et que les Espagnols en revanche appellent *Peruque à la Française*". Mais ce n'est pas Bienville qui nous fait connaître ce détail; c'est ce pailard de Pénicaut, narrateur plein de verve de tous les voyages.



IV

LA MOBILE

D'IBERVILLE revient à Paris pour apprendre que le roi donne le trône d'Espagne à son petit-fils. Ne craignant plus les Espagnols, Pontchartrain pousse la témérité jusqu'à leur demander la cession de Pensacola. Pierre profitera de ces bonnes dispositions pour hâter sa troisième expédition.

Dans les bureaux de Versailles, les commis ne sont pas enthousiastes, car d'Iberville détruit leurs beaux rêves. Ayant pris connaissance du journal de son deuxième voyage, ils résument ainsi leur pensée: "De tout ce que dessus on peut inférer que ce pays n'a rien d'extraordinaire et que les relations du feu sieur de La Salle, du père Hennepin, Récollet, et du comte de Pennalosse estoient fabuleuses ou accommodées à leurs desseins". Le

Moyne, voulant fonder solidement, ne flatte pas leur manie. Au lieu de leur décrire un Eldorado, il expose la vérité, et il écrira plus tard: "Je n'ay donné, les autres années, d'idées de ce pays-là qui puissent faire espérer de grandes richesses, ne faisant qu'entrevoir les choses et ne les connoissant pas assez pour m'avancer sur cela, et en dire ce que je ne sçavois pas et que personne ne sçavoit. Je crois qu'il estoit plus à propos d'attendre à en avoir plus de certitude, avant que d'engager le Roy à faire des despenses sur des idées et des connoissances mal fondées".

Mais il a inspiré une telle crainte des Anglais que les commis concluent à la nécessité d'occuper la côte pour évincer les concurrents. C'est tout ce que demande notre homme; là-bas, il fera ce qu'il lui plaira.

Malgré la fièvre qui ne le quitte plus, il repart à l'automne de 1701, avec Sérigny et Chateauguay, "qui est un jeune homme de vingt-quatre années, qui s'est adonné aux études et est le seul de tous mes frères qui n'a pas pris le party de la guerre".

Il arrête à Pensacola, pour annoncer l'élévation du duc d'Anjou au trône d'Espagne. Mourant de faim avec tout son monde, le commandant Francisco Martinez ne peut discuter de la cession. D'Iberville n'insiste pas, constatant le peu d'avan-

tages de Pensacola. Il donne des vivres à Martinez et lui prête la *Précieuse* pour en envoyer chercher à la Vera-Cruz, où l'on ne s'inquiète guère des malheureux. Les gens de la Vera-Cruz "estoient d'une grande tranquillité, ne s'embarrassant pas que cette garnison manquast. Ils se sont contentés d'envoyer dans ce traversier pour un mois de vivres", promettant d'expédier une hourque au printemps suivant. Pensacola est dans la plus extrême misère. "Ils sont sans vivres, sans hardes, sans argent, et de 180 il y en a soixante de forçats, qui sont ses meilleurs hommes. A mon arrivée, le gouverneur et les officiers estoient jour et nuit sur pied, appréhendant une révolte de ces gens, tous mescontens, qui désertoient tous les jours". Et Pontchartrain a craint cette colonie!

D'Iberville envoie Sérigny et Chateauguay en caïche à l'île du Massacre, rejoindre Bienville, commandant de Biloxi depuis la mort de Sauvolle. Les trois frères établiront un magasin à l'île. Lui-même ne peut bouger, "estant arrêté au lit, depuis mon départ de Saint Domingue, par un abcès au costé, où il m'a fallu faire une incision à travers le ventre, de six pouces de long, qui m'a fait bien souffrir".

Mais il n'en est pas moins actif. Pinasses, caïches et traversiers voyagent sans cesse de son navire au fort Maurepas, à Biloxi, à l'île du Massa-

cre, pour porter les ordres, ou bien les vivres et les munitions, et ramener les officiers venus lui rendre compte de l'état des travaux ou du progrès des explorations. Il voit à tout, ordonne tout. Il fait lui-même les plans du magasin et d'un bateau de 50 tonneaux qu'il ordonne de construire à l'île, rebaptisée Dauphine, et dont il veut faire un chantier de constructions navales pour utiliser les bois magnifiques du pays. En même temps, il envoie Tonti faire la paix chez les Chactas et les Chicachas, et ramener les chefs de ces tribus à la Mobile.

Enfin, le 15 février, il peut se rendre à l'île Dauphine. Comme les travaux se poursuivent activement, il en profite pour explorer les environs. Le pays a dû être fort peuplé, autrefois, car partout il rencontre des habitations abandonnées "où il n'y a qu'à placer des habitants qui n'auront que des cannes ou roseaux ou ronces à couper pour ensemer". Dans un village désert, sur une île, il découvre des idoles qui inspirent la terreur aux sauvages. "Ce sont cinq figures: une d'homme, une femme, un enfant, un ours et un hibou, faits de plâtre à la ressemblance des Sauvages de ce pays. Pour moy, je crois que c'est quelque Espagnol qui, du temps de Soto, avoit tiré en plâtre la figure de ces Sauvages. Nous les avons à l'établissement; les Sauvages, qui les voyent là, sont

surpris de nostre hardiesse et que nous n'en mourions pas”.

Toutes les descriptions rapportées par ses lieutenants de la Mobile portent d'Iberville à en faire le centre de la colonie. Aussi, sans même attendre la fin des travaux à l'île Dauphine, va-t-il jeter les fondements de la nouvelle place. Connaissant l'importance des détails, il trace lui-même l'alignement des rues et les emplacements. En effet, il a décidé de préparer ses propres plans, car l'ingénieur venu de France n'a aucune notion des besoins d'un pays nouveau. A Biloxi, écrit le commandant, “il me tailloit de la besogne plus que je n'en eusse pu faire faire à trois cents hommes pendant une année”.

Tonti arrive alors avec les chefs Chactas et Chicachas, ayant ramené la paix dans ces tribus. D'Iberville veut leur laisser une impression durable, avant de repasser en France. Aussi prépare-t-il avec soin la réception. Après leur avoir distribué force présents, il leur fait un long discours dans le style qu'ils aiment, mais, sous les fleurs, ils sentent la volonté inflexible du grand chef. Leur ayant témoigné sa joie de les voir en paix, il s'efforce de leur démontrer que les Anglais ne sont pas leurs amis, puisqu'ils les incitent à se battre, pour s'emparer des prisonniers de guerre et les aller vendre comme esclaves dans la Caroline.

Qu'ils vivent en paix, qu'ils chassent les Anglais de chez eux: les Français leur fourniront des armes pour chasser et résister aux aventuriers; ils établiront un fort, entre les deux tribus, où Chactas et Chicachas trouveront toujours à bon compte toutes sortes de marchandises en échange de peaux de boeufs, de chevreuils, d'ours. Mais, s'ils persistent dans leur commerce avec les gens de la Caroline, les Français les feront battre par les Apalaches, leurs ennemis acharnés. D'Iberville développe longuement ces idées "qui ne tenoient qu'à chasser les Anglois et les détruire dans leur esprit".

Ce discours remporte un plein succès et les deux tribus concluent un traité avec les Français. Pierre Le Moyne s'assure ainsi l'alliance de six mille guerriers, sans compter les jeunes gens de seize à dix-huit ans. Et "ce sont les Sauvages de ces pays icy les mieux faits. Ils ont l'air Iroquois et les manières de gens de guerre".





V

COLONISATION

I

D'IBERVILLE n'ira plus en Louisiane. Malade, cet homme d'une activité débordante doit rester dans les bureaux de Rochefort, courir à Versailles quand le ministre l'y appelle, ou faire de longs séjours aux eaux de Bourbon. Et il y aurait tant à accomplir encore!

Mais, s'il ne peut plus commander ses navires, il dirige sa colonie de loin, assuré que son frère exécutera ses ordres de façon parfaite. Il multiplie lettres et mémoires pour en assurer le succès; il voit au moindre détail, même à l'arrimage des bateaux de ravitaillement destinés à la Louisiane.

Le roi le fait capitaine de vaisseau, commandant en chef de la Louisiane. D'Iberville demande l'érection en comté d'une concession de terre sur la

Mobile. Mais il n'aura pas le loisir de mener à bien cette entreprise, et seul son frère de Sérigny sera comte.

Comprend-il que le temps lui est compté? Il se décide à exprimer toute sa pensée, dans ses mémoires. Le grand rêve qu'il caresse depuis sa rencontre avec La Salle, en 1683, il l'expose hardiment, car il en voit maintenant la réalisation possible. Se méfiant de son manque de formation, il use de précautions oratoires; par exemple: "Il y auroit nombre de raisons à dire là-dessus, qui demanderoient un meilleur escrivain que moi pour les bien destailier". Mais son style dépouillé, en dépit d'une abondance excessive de conjonctions, même pour un temps où l'on affectionne les *qui* et les *que*; clair et précis, sans rien de la *clinguallerie* (pour reprendre l'un de ses mots) chère aux écrivains médiocres de son époque, en fait un auteur fort acceptable. Il lui suffit de dicter ou de se faire recopier, pour l'orthographe.

Ce qui frappe surtout dans ses mémoires sur la Louisiane, c'est le souci de vérité. Contraste frappant avec les fables racontées par Hennepin et, à un moindre degré, par La Salle. Mais les lettres de Pierre Le Moyne ne sortiront pas des bureaux: trop modérées, elles ne peuvent éveiller l'imagination d'un public avide de pittoresque outré dans les récits de voyages. Aussi les idées répandues par ses

devanciers persisteront-elles au point de rendre possible le système de Law.

La Salle et Hennepin avaient des raisons cachées pour représenter la région du Mississipi sous des couleurs fallacieuses. Le dernier, hâbleur de son naturel, ne doutant de rien, avait conçu le projet de remplacer son commandant en se donnant comme possesseur de secrets merveilleux. Il avait une telle force de persuasion, tant d'entregent, qu'il y eût réussi, pendant un temps, n'eût-il eu affaire, en France, à des hommes d'esprit positif comme Louis XIV, Pontchartrain et Vauban. N'avait-il pas leurré les savants et Guillaume d'Orange? La Salle exagérait pour d'autres motifs. D'origine obscure, il n'avait eu pour se recommander que le mérite de ses explorations, très grand, mais mal compris dans la métropole. Il avait eu Frontenac pour protecteur, mais le gouverneur détesté des marchands et des jésuites lui avait attiré de nouveaux ennemis. Au surplus, ruiné par ses voyages, criblé de dettes, il perdait un temps précieux à chercher des fonds.

D'Iberville, de sa nature, ne pouvait voir et exposer que les faits. Il se refusait à fonder sur le mensonge, se sachant au reste de taille à réussir en s'appuyant sur la seule réalité. Il avait le prestige que confère la gloire militaire, la protection de Pontchartrain et de Vauban, et tout le crédit de sa

famille. Organisateur et homme d'affaires, il était assez riche; aux sommes que lui avaient values ses expéditions au nord ou à Terre-Neuve, s'ajoutait le produit de sa seigneurie de la baie des Chaleurs et de sa cacaoyère de Saint-Domingue. Aussi pouvait-il se passer du concours du roi, quand les bureaux lésinaient trop sur les subsides. "Tant qu'il vécut, il soutint la colonie naissante, non seulement par ses services et ses conseils, mais par de grosses sommes de son bien, qu'il avança sans intérêt, les trésoriers n'étant pas en état d'y fournir".

La France ne pense qu'aux mines. Il ramène les esprits à la réalité: "Des mines de plomb dont on a parlé, du haut du Mississipi, ce n'est pas un si grand avantage, à ce qu'il me paroist, de faire descendre du plomb de six cents lieues du haut d'une rivière, le tirer de la mine, quoy qu'on le fasse facilement. . Cela devient par les suites difficile". A propos d'une autre entreprise, il écrira: "Une vingtaine de Canadiens sont partis des Tamaroas pour aller dans le Missouri découvrir le Nouveau-Mexique, pour y commercer des piastres et voir ce que c'est que des mines dont les Sauvages nous ont parlé, qu'ils disent ne valoir rien, parce que c'est du plomb qui est blanc et qui ne fond pas au feu comme celui qu'ils ont aux Tamaroas, qui est du vrai plomb".

Ce n'est pas qu'il se refuse à voir l'utilité des mines: il a envoyé Le Sueur reconnaître des gise-

ments de cuivre au Sault-Saint-Antoine et, au retour de son dernier voyage, il a rapporté du *vert de montagne* transporté jusqu'à la mer par Le Sueur. Ayant déprécié l'expédition du Missouri, il s'empresse d'ajouter: "Les voyageurs auroient mieux fait de suivre la rivière Akansas, que les eust menés plus près du Nouveau-Mexique. S'ils trouvent une fois le chemin des piastres espagnoles, dont le débit sera meilleur que le castor, messieurs de Canada auront raison de dire que les Canadiens quitteront volontiers le Canada pour la Louisiane". Il demande une concession de mines aux Tamaroas. Mais il exige certains avantages, comme la préférence douanière en France pour ses produits, le transport dans les vaisseaux revenant du Mississipi et la permission d'aller en Guinée traiter les nègres dont il a besoin pour cette entreprise. On a là un autre exemple des projets dont sa tête fourmille. Celui-là n'ira pas plus loin, parce que les bureaux lui demandent trop cher pour le transport de son minéral.

Il voit donc, dans les mines, une des richesses de la colonie, mais non la plus importante. La traite des pelleteries ne lui sourit guère non plus. Celle du castor rapporterait gros. Cependant, outre qu'elle nuirait au commerce du Canada, elle empêcherait les gens de défricher. "Il n'est rien de si avantageux pour l'avantage d'une colonie que

d'empescher dans les commencemens ces sortes de commerces, qui empeschent son avancement et par un très grand nombre d'hommes et des meilleurs qui se débandent et ne cultivent point les terres, ni ne se marient".

L'expérience du Canada lui sert. Il sait comme les gouvernans y ont de difficultés avec les coureurs de bois, qu'ils ne peuvent plus ramener au respect des ordonnances. Il demandera d'ailleurs qu'on les lui envoie au Mississipi: il sait les mener et il a toujours eu un faible pour ces difficiles gailards avec lesquels il a accompli tous ses exploits. En marge de son mémoire sur ce sujet, il note: "Ce sont les restes de ces libertins, contre lesquels on crie depuis si longtemps. On pourroit les arrester, en les établissant sur le Mississipi ou sur les rivières qui y tombent, en leur permettant mesme de se marier avec les Sauvagesses qui se feront chretiennes. Si on les effarouche, ils pourront prendre party avec les Anglois, et ce sont gens qui, estant bien menés, sont capables de tout entreprendre". L'insubordination des *coureurs*, il ne l'ignore pas, naît du monopole rigide de la traite au Canada, quand le commerce est libre dans les colonies anglaises.

La grande préoccupation de Pierre Le Moyne est l'agriculture. Les gens se trompent fort qui s'attendent à tirer des colonies des richesses fabuleuses

dès les premières années, dit-il: "Il faudra qu'ils aient d'autres vues et fassent cultiver de tout ce qu'on cultive aux isles de l'Amérique, et acheter des Sauvages les peaux de boeufs et les pelleteries qu'ils apporteront à la colonie, sans s'embarrasser de les querir dans les bois. Ce sera un commerce seur, et qui ne les consommera pas dans des despenses sans retour, et ne débandera pas les hommes de la colonie".

L'élevage serait aussi d'une grande ressource: "On a aussi reconnu que ce pays, qui est le plus beau du monde pour les pasturages, est rempli d'une sorte de boeufs qui ont de la laine qui se file aisément suivant les expériences qu'on en a faites en France, et dont les peaux sont beaucoup meilleures que celles des boeufs de France, et mesme que ceux de Hongrie. Ce pays est d'ailleurs propre à plusieurs cultures qui peuvent estre très utiles à la France". Il revient sans cesse sur cette idée: "Il seroit nécessaire d'envoyer dans ces pays incessamment des familles, surtout des laboureurs, afin que l'on ne soit plus obligé d'y envoyer des vivres... C'est la despense la première et le plus nécessaire joint à un moulin". Il fait planter diverses espèces d'arbres et transporter des brebis, des cochons.

Il veut exploiter les forêts de la Louisiane, où il y a de fort beaux bois. "Comme les bois propres à construire deviennent rares en France et que les

terres de Mississipy sont remplies de forests de toutes sortes de bois, surtout de chesnes de différentes espèces, ce pays s'establissant, on y pourroit construire de toutes sortes de bastimens, mesme dans le Mississipy des navires de 50 canons, et à Pensacola de telle grandeur que l'on souhaiteroit".

Comme il met tout de suite ses projets à exécution, pour son troisième voyage, il a amené des contremaîtres habiles. Ayant renoncé à Pensacola, il établit à l'île du Massacre, à côté du magasin, un chantier de constructions navales, où il fait commencer immédiatement un navire de 50 tonneaux conçu de façon, non seulement à remonter les fleuves, mais à tenir la mer, car il ne veut pas laisser sa colonie sans ressources : si le ravitaillement tarde, elle pourra s'approvisionner dans les îles.

Tout se tient dans son esprit : cultures et constructions navales: "Ayant les vivres à bon compte, on y pourra construire à beaucoup meilleur marché qu'en France, en faisant marché avec les constructeurs pour rendre la touche d'un vaisseau, de telle grandeur que l'on voudroit avec ses vergues et masts. Car de vouloir faire bastir là pour le compte du Roy à journée, il en cousteroit plus et il seroit à craindre que les gens que l'on enverroit là, chargés de ces dépenses, ne s'y enrichissent en peu de temps". D'Iberville n'entretient aucu-

ne illusion sur le désintéressement des fournisseurs du roi! En tout, il voit la réalité. C'est ainsi encore que, lorsqu'il demande "vingt ou trente filles pour les marier avec les Canadiens", il ajoute tout de suite : "qu'elles soient jolies". Dieu lui pardonne ! il ne parle pas d'autres qualités.

II

D'Iberville évite les erreurs commises au Canada. En France, on considère trop les colonies comme des pays bons pour les gueux et les soldats. Il y voudrait des gens en mesure de se livrer à l'exploitation immédiate. En quelques lignes, il juge l'état d'esprit des Français à l'égard de la colonisation: "Des gens à l'aise en France n'y voudroient pas volontiers aller. Ce n'est pas le penchant des Français de quitter de si loin leur pays, quand ils y ont leurs commodités. Ce qui fait que nos colonies avancent si peu, c'est que l'on n'y envoie et il n'y va que des gueux pour s'y enrichir, qui y passent leur vie devant que d'estre en estat de faire des entreprises, et la colonie languit pendant ce temps-là. Il est à souhaiter qu'il n'en soit pas de mesme de celle de la Mobile, et que la France, en la mettant en estat, en tire promptement bien des choses dont elle a besoin et qu'elle tire des estrangers". Par ces idées, il est bien en avant de

son temps. Sa clairvoyance se révèle dans un autre passage: "Nous n'augmentons pas dans les îles à proportion des Anglois, qui sont des gens qui ont l'esprit de colonie, et quoyqu'ils s'y enrichissent, ne retournent pas en Angleterre et restent et font fleurir par leurs richesses et grandes despen- ses, au lieu que les François les abandonnent et se retirent si tost qu'ils y ont un peu gagné de bien".

Pour les combattre, d'Iberville a bien étudié les Anglais et il ne laisse pas de voir en eux, à côté de leurs faiblesses, leurs supériorités. Il reste, en outre, le *colonial* élevé dans les colonies, décidé à y faire sa carrière.

Les bureaux accordent à Pierre Le Moyne tout le concours dont ils sont capables. Même lorsqu'il heurte le plus leurs idées, ils lui font confiance, tant est grand son prestige. Mais il sera en butte à la jalousie des marchands canadiens comme La Salle. Et, à leur tête, le grand adversaire de Robert Cavelier, l'oncle de Pierre: Jacques le Ber. Le père de la recluse est âpre au gain; aucune considération ne l'arrête quand son intérêt matériel est en jeu. Ne pouvant atteindre d'Iberville, trop bien en cour, il s'en prend à ses frères et à ses neveux. Pierre écrit un jour au ministre: "On est si prévenu au Canada contre moy et tous les gens qui ont quelque rapport au Mississipi, qu'il suffit qu'ils m'appartiennent pour devenir suspects aux

puissances". Et, quand le roi lui offre le titre de commandant en chef de la Louisiane érigée en gouvernement séparé: "Je vous puis bien protester, monseigneur, que tous ces discours me feroient prendre la résolution de vous supplier de me dispenser d'accepter l'honneur que le Roy me fait de me donner le commandement en chef de ce pays-là. Mes frères et les amis que j'ay en Canada en souffrent, quoyqu'ils servent très utilement, et mon frère de Maricourt vient de négocier, l'année dernière, la paix avec les Iroquois, ce qui est de la dernière conséquence. A peine vous parle-t-on de luy. Dans les lettres communes et particulières, ils se plaignent tous à moy des chagrins que je leur attire, quoyque innocemment". Le ministre le rassure: "Vous ne devez pas craindre que le service que vous rendrez de ce costé nuise à vostre famille en Canada". Dans la même lettre, il accorde à d'Iberville un brevet de garde de la marine pour son neveu, Charles de Longueuil.

C'est une querelle sordide que lui suscitent les *monopoleurs* de la traite. Ces gens avaient fait beaucoup de tort au Canada et en avaient retardé le progrès. Ils paralysaient le commerce, payant aux chasseurs moins que les Anglais; poussant parfois les colons à abandonner la culture pour se lancer dans les bois, ou bien refusant d'acheter les pelletteries, pour en faire la rareté. Voyant un nou-

veau débouché au Mississipi, les jeunes gens s'y précipitaient, attirés au surplus par leur idole, d'Iberville. Les marchands du Canada protestaient, sous le couvert de l'intérêt général: "L'establisement de la découverte que l'on a faite du Mississipy, par rapport à l'augmentation des bornes et de la grandeur de la France, a resjouy la colonie du Canada, lit-on dans un placet d'Aubert de la Chesnaye qui est un modèle d'hypocrisie. Cependant, Monseigneur, elle a aussi pris la liberté de vous dire dans ses précédens mémoires que c'est sa perte, par la désertion de ses meilleurs hommes et de toute sa jeunesse, qui, sous espérance d'une meilleure fortune, ont commencé de quitter leurs parens pour changer et aller audit establisement, surtout les libertins et coureurs de bois, qui, *faisans banqueroute à leurs créanciers de Québec et Montroyal*, ont tous porté leurs castors et autres pelleteries chez M. d'Iberville". Cette lettre dévoile une tactique des négociants canadiens. Pour pousser leurs affaires, ils incitaient les jeunes gens à se pourvoir, à crédit, de marchandises pour la traite. Ils en exigeaient ensuite le paiement exact, même si le castor se vendait mal, et ils poursuivaient les malheureux en tout lieu. Ils les exploitaient honteusement, leur vendant les marchandises en monnaie du pays, mais leur

payant le castor en argent de France, déprécié dans la colonie.

Les marchands accusent d'Iberville de faire la traite, en dépit du privilège de MM. les fermiers. Il s'en défend bien, puisqu'il décourage ce commerce dans sa colonie. Il reçoit seulement le castor que les coureurs veulent porter aux Anglais, le remettant du reste au commis de la compagnie canadienne. Au placet de la Chesnaye, il répond: "Messieurs de Canada ont le premier tort d'avoir fourny des marchandises à ces voyageurs, qui ont presque tous esté là avec les permissions de M. de Frontenac, que je leur ai veues".

Pour couper court à tout, le roi érige la Louisiane en gouvernement séparé et lui en donne le commandement malgré ses protestations.





VI

DIPLOMATIE

I

LE 5 juillet 1701, le nouveau roi d'Espagne, petit-fils de Louis XIV, écrit au roi de France: "Très haut, très excellent et très puissant prince, nostre très cher et très aimé bon frère, Monseigneur et grand-père, en conséquence de ce que le secrétaire d'Etat de la Marine a escrit par ordre de Vostre Majesté au duc d'Harcourt, en luy envoyant la relation de l'entreprise que le sieur d'Iberville a commencée au Mississipy, et sur ce qu'il a marqué, en mesme temps, qu'il conviendrait au bien de nos deux Couronnes de la continuer, j'ay ordonné que la chose fust communiquée à mes Ministres de la Junte de guerre des Indes". Et la lettre se termine par ces mots: "Vostre bon frère et petit-fils, YO EL REY".

Le bon frère et petit-fils prend toutes ces précautions oratoires pour annoncer, en termes fort polis, ma foi, qu'il n'entend pas laisser Monseigneur et grand-père s'établir dans la Louisiane. Cette lettre est l'aboutissement de toute une série d'incidents.

A son premier voyage au Mississipi, d'Iberville s'est heurté aux Espagnols de Pensacola, qui l'ont mal reçu. Les voyant peu affermis, il songea à s'emparer de la place par la force. Mais, lorsque les deux couronnes s'unirent, il résolut de recourir à la voie diplomatique. Il aurait réussi, n'eût-il lui-même constaté les avantages supérieurs de la Mobile. Mais, dès le début de ses explorations, il vit bien que sa colonie s'arrêterait au Nouveau-Mexique, région de mines. Son service d'espionnage, ses nombreuses sources de renseignements lui apprirent la faiblesse de ce pays. "Cinq cents bons Canadiens le feraient trembler", écrivit-il dans la relation de son premier voyage.

De leur côté, les Espagnols le voyaient venir avec appréhension. Après l'échec lamentable de La Salle, ils avaient détruit les restes de son petit établissement et ils se crurent définitivement les maîtres de ces parages. Leur déception fut grande quand d'Iberville se montra. Ils protestèrent avec énergie, protestations bien vues de Le Gallois de Beaujeu, intéressé pour des motifs particuliers

à contrecarrer les plans de Pierre Le Moyne. Ducasse, mal renseigné sur les forces des Espagnols qu'il avait pourtant battus à la Vera-Cruz et ailleurs avec ses flibustiers, abondait dans le même sens. Les Espagnols, annonçait-il à Pontchartrain, pouvaient mettre sous les armes cent mille Blancs "sans une infinité des naturels du pays qui leur sont sujets".

—Fables! rétorque d'Iberville.

Et il compose un long mémoire pour le démontrer. Il le fait à sa manière, si peu commune de son temps, c'est-à-dire en se fondant sur les seuls faits constatés. Dans ce document, intitulé "Mémoire de la Coste de la Floride et d'une partie du Mexique" (ce qui fera dire à un historien que l'auteur en est un Canadien du nom de La Coste!), s'appuyant sur ses observations, sur les récits des déserteurs, des flibustiers ou des prisonniers français libérés, il rédige une description minutieuse du pays, de Pensacola au Vieux-Mexique, dénombrant les villages et les habitants. Ducasse se trompe grossièrement, peut-il ainsi établir; les villages sont peu peuplés, mal défendus. Des endroits, d'où les Espagnols tirent beaucoup de *piastres* pour remplir leurs galions et devenus presque fabuleux en Europe, sont en réalité très faibles. Saint-Louis, où l'on raffine tant d'argent, n'a que 200 familles. Caouil n'en a que 35 ou 40. Tam-

pique, la fameuse Tampique, n'en compte que cent. La province de *Laousteque* au Mexique, ne résisterait pas à l'assaut de 400 à 500 hommes, affirme Pierre, ajoutant cette fois qu'il n'y faudrait pas même des Canadiens. Les sauvages? Ils se rangeraient tout de suite du parti des Français, car les Espagnols les traitent durement et leur font verser un tribut annuel de "22 reales par teste". Les Espagnols ne se maintiennent que par la forteresse de la Vera-Cruz, et les flibustiers de Saint-Domingue ont déjà rançonné cette place!

D'Iberville rêvait, au début, d'ajouter à son empire tout le Mexique. Les deux couronnes unies, il y renonce, mais il veut une alliance formelle avec les Espagnols contre l'ennemi commun, l'Anglais. C'est dans cet esprit qu'il écrit, à la demande de Pontchartrain, le mémoire destiné à la junte de guerre. Il s'y révèle sous un jour tout nouveau. La France voit en lui un grand marin, un homme de guerre remarquable. Il va se montrer habile diplomate, mais surtout profond politique: il a toutes les qualités d'un fondateur d'empire.

Dans ce document, non seulement établit-il avec netteté la position des diverses puissances en Amérique, mais il annonce l'ordre de choses que les événements rendent inévitable. Les petits établissements chers à la France et à l'Espagne ne vivront pas; un empire se fondera, par ceux qui le voudront

vraiment, qui sauront prévoir. La lutte s'engage tout de bon et l'enjeu de cette lutte est l'hégémonie, ou bien la mort de la puissance coloniale. A distance, ces vues apparaissent comme des prophéties.

“Si la France ne se saisit de cette partie de l'Amérique, qui est la plus belle, pour avoir une colonie assez forte pour résister à celle de l'Angleterre qu'elle a dans la partie de l'est depuis Pescadoué jusques à la Caroline, la colonie anglaise, qui devient très considérable, s'augmentera de manière que dans moins de cent années elle sera assez forte pour se saisir de toute l'Amérique et en chasser toutes les autres nations”. Moins de soixante ans plus tard, l'événement donnera une confirmation éclatante à cette parole.

Vauban partage ces vues: “Si le Roy ne travaille pas vigoureusement à l'accroissement de ces colonies, écrit-il à Pontchartrain, à la première guerre qu'il aura avec les Anglais et les Hollandais, qui s'y rendent de jour en jour plus puissants, nous les perdrons, et pour lors nous n'y reviendrons jamais”.

Comment parer à ce danger? En s'établissant solidement sur la côte de la Floride, écrit d'Iberville. Les colons y “deviendront puissants et, en moins de cinquante ans, joints aux sauvages du pays, seront en estat de tenir en bride toute la

Nouvelle-Angleterre, qu'il leur sera facile mesme de prendre, sans quoy les Anglois de la Nouvelle-Angleterre, s'augmentant, se jetteront insensiblement dans la coste de la Floride, qui est séparée de leur pays par les montagnes des Apalaches".

D'Iberville ne se borne jamais à affirmer. Avec sa minutie habituelle, il fait le dénombrement de tous les postes anglais, depuis les frontières de l'Acadie jusqu'à la Floride. La Caroline, la Virginie et la Pennsylvanie s'étendent de la mer à une chaîne de montagnes très hautes, derrières lesquelles se trouvent les colonies françaises et espagnoles. Ces pays sont bien remplis d'habitants, "les enfants desquels seront obligés de passer ces montagnes pour s'y placer, ce que plusieurs ont déjà fait en différens endroits".

Faibles en ces parages, les Espagnols surtout doivent craindre les Anglais, qui, alliés aux sauvages, pourraient détruire leurs établissemens même dans "l'isle de Cube". Pour les tenir en échec, les avantages de la Mobile sont évidents: "Quelque chose que l'on puisse dire contre l'establissemment que le Roy a fait à la Mobile, c'est le seul qui puisse soustenir l'Amérique contre les entreprises que pourront faire les Anglois de ce continent dans quelques années, qui seront en estat de transporter par le moyen de leur grand nombre de bastiments, en quinze jours, plus de vingt

et trente mille hommes dans telle isle qu'ils voudroient attaquer . . ." D'Iberville discerne donc la puissance maritime de l'Angleterre. Il ajoute: "Par terre, ils pourront aller au Mexique et se joindre à plus de cinquante mille familles sauvages qui sont dans ce continent. Par le moyen de l'établissement de la Mobile nous les mettons dans nos intérêts et couvrons les provinces de la vice-royauté du Mexique, et nous mettons en estat de ruiner toutes les colonies angloises de ce continent, qui tiennent une frontière de costes de plus de six cents lieues, que nous pourrons attaquer à revers par terre, soit par un bout ou par le milieu, sans qu'elles puissent facilement se secourir".

Les Espagnols s'opposant à la cession de Pensacola, avant la fondation de la Mobile, notre homme écrira: "C'est un entestement, ou une ignorance à eux sur la connoissance du pays, car ils ne se soutiendront jamais contre les Anglois, qui se rendroient maistres des nations sauvages du dedans des terres . . . Les Espagnols ne connaissent tous ces sauvages que par les relations qu'ils ont eues de Fernand Soto, qui sont bien différents aujourd'huy de ce qu'ils estoient dans ce temps-là qu'ils n'avoient pas l'usage des armes à feu ni n'estoient soustenus des Anglois". Il se livre ensuite à un examen détaillé des établissements anglais d'où il ressort que l'Angleterre a sur les cô-

tes de l'Amérique six cents bateaux de commerce sans compter cinq cents autres embarcations, caïches, brigantins et felouques, employés au transport entre les diverses colonies.

D'Iberville soumet son mémoire à l'ambassadeur d'Espagne, Castel dos Rios, qui l'assure de l'approbation de la Junte. Il se trompe fort. Les conseillers, gonflés de fierté castillane, affirment qu'il faut garder Pensacola et, au besoin, la faire défendre par l'armée navale de Barlovento, la *barlovente*. Les Anglais, pour eux, sont négligeables: "Il ne paroist pas qu'ils soient fort à craindre, ni qu'ils aient dans leurs colonies voisines, à beaucoup près, le nombre de familles marquées dans le mémoire de M. d'Iberville". A des chiffres et des données précises, ils répondent par des déclarations vagues. Quant aux colonies "que les François ont usurpées au fleuve de Mississipy", ils devraient les céder à l'Espagne et Louis XIV, demander à ses commandants de recevoir les patentes du Roi Catholique dont ils seraient les sujets. Le conseil, ressuscitant la vieille bulle d'Alexandre VI qui accordait à la monarchie espagnole l'investiture des fameux 180 degrés à peine d'excommunication contre les "usurpateurs", ordonne aux Français de déguerpir.

C'en est trop. Pontchartrain se charge de la réplique et n'y va pas de main morte. Il adopte en-

tièrement les vues d'Iberville sur les Anglais: "La Junte est certainement mal informée du nombre d'habitans que les Anglois ont dans l'Amérique septentrionale depuis la Floride jusqu'à l'Acadie. Ce pays est extrêmement peuplé". Les enfants y sont nombreux, ajoute-t-il, et les religionnaires français ajoutent à cette population. Quant aux sauvages, loin d'être soumis aux Espagnols, "ils ne savent pas qu'il y en ait dans le monde . . . Ceux qui composent la Junte savent bien qu'aucun prestre espagnol n'y a jamais mis le pied". C'est une dure vérité. Le ministre français ne s'embarrasse guère de la bulle d'Alexandre VI, "titre qu'aucun souverain du monde ne doit reconnoistre . . . Le pape qui a establi l'évesché de Québec, ceux qui ont donné et donnent tous les jours des pouvoirs aux vicaires apostoliques qui vont dans les colonies françoises, n'ont pas cru qu'il y eust peine d'excommunication contre ceux qui s'établissoient dans ce pays, comme la Junte le veut faire entendre". La France, annonce-t-il carrément, gardera le Mississipi, où elle a les mêmes droits qu'au Canada.

Les Espagnols se tiennent cois. Pierre Le Moyne a remporté une victoire diplomatique.

II

Comme il l'a prévu, les Anglais passent les Apalaches. On les voit chez les Chicachas, sur l'Ouabache.

Poursuivant son dessein, non seulement de les contenir sur le littoral de l'océan, mais même de les chasser d'Amérique, il conçoit un vaste plan de déplacement des sauvages pour les rapprocher des établissements français du Mississipi. Son but est, d'abord, de les mettre à la culture des terres (il a déjà commencé dès son deuxième voyage), puis d'en faire une armée dont les armes seront fournies par la France. Il placera à des points stratégiques toutes les tribus: les Illinois, qu'on y forcera en n'allant plus faire la traite chez eux; les Sioux, où Le Sueur a une grande influence; toutes, par des présents surtout d'armes. Craignant toujours l'objection de la dépense, il fera payer ces armes en castor. Son projet comporte un immense mouvement migratoire de 24,000 familles, pouvant lever une armée de dix à douze mille hommes: il n'en doit coûter au roi qu'une douzaine de mille livres. Il encadrera ces sauvages dans quelques postes français retranchés, et des établissements de Canadiens aimés des naturels du pays. De la sorte, il aura et des colons et

des soldats; du même coup, il règle la question du peuplement et celle de la formation d'une armée. Jamais, en France, on n'a eu une idée d'une telle ampleur à l'égard des colonies.

Comme toujours, il veut passer sans plus de délai à la réalisation, et il termine son mémoire par une note dont nous respectons l'orthographe: "Pour se pouvoir servir les anné suivante des Sauvages du Mississipy contre nos ennemis, il faudroit y envoyer des sete anné deux mille fusil, afin de les armer a leurs depans et qu'ils s'acoutume au maniment des armes. Sete manière d'agir avec les Sovage, nos amis, engagera les aliés des Anglois à les quiter et se jouendre à nous. Il sera nessessere de régler au Missionnerre les lieux qu'ils deveront aucuper pour les mettre d'acaur et qu'il naye pas de dispute . . . Il seroit nessessere qu'il y en nallat plusieurs pour les plascer chez les nations que nous détachons de l'interest des Anglois". Son allusion aux querelles des missionnaires n'est pas sans motif: déjà le ministre a dû intervenir dans un démêlé entre les jésuites et les pères des Missions étrangères, qui se disputent la suprématie en Louisiane, pour leur rappeler "que leurs démeslez scandalisent les fidèles et retardent peut-estre la conversion des sauvages", surtout dans "le voisinage des Anglois, encore plus ennemis de la religion catholique que de Sa Majesté".

Le Canada s'oppose au projet, sous prétexte que les sauvages domestiqués ne se livreront plus à la chasse du castor. D'Iberville de rétorquer que la colonie du nord n'a plus rien à y voir, puisque la Lousiane forme un gouvernement séparé. D'un autre côté, la compagnie s'étant plainte de la surabondance des pelleteries ne devrait pas chercher à en augmenter la production. MM. de Callières et de Champigny allèguent aussi qu'il faut laisser les sauvages près des Français *qu'ils aiment*.

—Si nous y sommes, s'écrie d'Iberville, il me semble que nous ne sommes pas Anglais.

Quant au castor, il n'en a que faire, répète-t-il, sauf pour se faire payer ses armes.

Afin d'établir l'un des postes d'appui prévus, il envoie Juchereau de Saint-Denis créer des tanneries sur l'Ouabache. Son plan est en voie de réalisation, et son frère en poursuivra l'exécution, après lui. Mais les successeurs de Bienville laisseront les Anglais dominer les Natchez et les Chicachas, à qui ils apprendront même la guerre de forteresse.





VII

FIN DE L'AVENTURE

I

MALADE, réduit à l'inaction, d'Iberville s'enfonce souvent dans les rêves sans fin. S'il ne se lasse d'élaborer des projets, il s'arrête à contempler sa vie, si courte encore, mais si remplie. Il en peut constater la belle unité, l'effort tendu vers un seul but. Une date, un nom en marquent le début: La Salle, 1683. C'est dans les conversations du séminaire de Saint-Sulpice avec l'explorateur à l'âme ulcérée qu'il a trouvé son orientation. Il eut alors ce bonheur si rare: connaître le ressort secret de l'action d'un grand homme. Il eut cet autre bonheur: être appelé dès son entrée dans la carrière à participer à une grande oeuvre; apprendre, avant d'être pris dans l'enchaînement inextricable des circonstances, quel sens donner à son activité.

D'Iberville a relevé le flambeau tombé des mains de l'illustre assassiné. Dans une course vigoureuse, il l'a porté très loin, presque au bout de la carrière.

La province que La Salle voulait fonder, dans un climat plus propice que celui du Canada, pour en faire le centre de l'expansion française en Amérique, Pierre Le Moyne l'a établie solidement et son frère de Bienville en assurera le progrès. Il reste à exécuter l'autre projet de La Salle: une chaîne de postes pour relier le Bas-Mississippi aux Grands lacs. Grâce à la création des forts à la Louisiane, qui fournissent une bonne base d'opérations, d'Iberville a rendu possible cette réalisation. Les fondateurs sont à l'oeuvre: Morel de la Durantaye à Missilimakinac; Lamothe-Cadillac au Détroit Pontchartrain; Tonti et La Forest à Saint-Louis des Illinois; M. Boisguillot au Ouiconsin; Nicholas Perrot chez les Nadouesious; Le Sueur, aux mines de cuivre des Sioux; Greyselon Dulhut au lac Erié; Juchereau sur l'Ouabache. Les postes déjà fondés se consolident; d'autres surgissent. L'empire français se forme. Le rêve prend corps.

La tâche de M. d'Iberville ne s'arrêtera pas là. Il a conçu un autre plan, essentiel à son avis: chasser les Anglais des côtes de l'Amérique et, d'abord, de New-York, où la France a commis la faute de

les laisser s'établir, quand elle aurait pu acquérir cette colonie des Hollandais.

Il se met tout de suite à en préparer l'exécution, car, dès que la maladie lui laissera quelque répit, c'est à cette entreprise qu'il consacrera son premier voyage. Ensuite, advienne que pourra, il aura mis l'Amérique française en état de vivre: les autres pourront parachever l'oeuvre, s'il ne peut lui-même la mener à bonne fin. L'essentiel aura été fait, le reste ne sera que question de patience et d'organisation.

Dans un premier mémoire sur le sujet, il expose, avec sa froide lucidité, un plan simple, peu coûteux, réglé dans les moindres détails.

Revenant aux méthodes hardies qui ont fait son succès à la baie d'Hudson, à Corlaer, à Terre-Neuve, il propose de descendre du Canada en hiver pour tomber sur Boston par surprise et s'attaquer ensuite à New-York. "Le temps qui me paraît le plus propre pour exécuter une entreprise de cette nature est l'hiver. Tout favorise l'éloignement des vaisseaux qui emportent une partie considérable des forces de ce pays qui ne se trouve pour lors rempli que de gens de métier peu propres à la guerre et qui se croient en sûreté parce qu'ils ne peuvent pas s'imaginer qu'on soit en état de former en Canada des desseins de cette conséquence surtout dans une saison aussi fâcheuse que celle de

l'hiver. Tout cela concourt au succès de cette entreprise”.

Il ne demande que 1,800 hommes, soit mille Canadiens, 400 soldats et 400 sauvages. Pour une telle expédition, il lui faut évidemment ses Canadiens et ses sauvages: les soldats appuieront l'attaque et tiendront garnison.

Mais il entend bien que d'autres, surtout les officiers de Versailles habitués à la guerre en dentelle, ne se servent pas de son plan pour se prévaloir ensuite de leur hardiesse auprès du roi, malgré l'insuccès qu'ils auront connu et qu'ils attribueront à des causes indépendantes de leur volonté. “Cette proposition paraîtra impossible à bien des officiers qui par leur rang et leur ancienneté auraient lieu d'espérer la conduite de cette affaire, et je ne doute point qu'ils ne s'y opposent, ne se sentant pas assez de force pour se mettre à la tête d'un détachement qui doit être conduit avec la dernière vigueur. Ils ne manqueront pas aussi de persuader autant qu'ils ont été dans ces sentiments lorsqu'il a été question d'aller l'hiver aux ennemis, qui était la saison la plus propre pour les réduire, si on avait mis à la tête d'une jeunesse vigoureuse des gens capables de soutenir la fatigue d'une guerre aussi pénible. Je me donne la liberté de dire que les ennemis de ce pays-là ne doivent point être ménagés, et que la bonne guerre est la plus vive et

la plus prompte, et qu'allant aux ennemis tambour battant, on leur a toujours donné le temps de se retirer dans des lieux de sûreté.

“Les personnes qui font des mémoires dans le dessein de les voir exécuter par d'autres s'embarassent peu qu'en suivant leurs plans on réussisse. Je n'expose rien que je ne veuille exécuter, et si on veut me faire l'honneur de me confier l'entreprise de Boston, j'ose assurer que je la réduirai avec ses dépendances à l'obéissance du Roi”.

Puis, avec son franc parler habituel, il ne craint pas d'affirmer qu'il peut seul réussir et il exige le droit de choisir les hommes et les officiers, sans s'embarrasser des rangs de précéance ou d'ancienneté: “Si on veut bien se donner la peine de faire attention au succès que j'ai eu dans mes projets, on verra que j'ai réussi à la *baie du Deson*, à *Corlar*, dans la prise de *Pemquid*, de *Terre-Neuve* et enfin dans la découverte du *Mississippi* où mes devanciers avaient échoué. Si on veut aussi repasser mes mémoires, on verra que je n'y ai rien exposé que de juste et que je n'aie suivi. J'espère que le mémoire que je donne de Boston ne sera pas plus mal raisonné, et je doute qu'on puisse y réussir autrement . . .

“Je voudrais encore qu'on me donnât les officiers qui me conviendraient et qu'on ne s'attachât point à les détacher par rang de pique, les person-

nes âgées n'étant nullement propres pour ces sortes d'expéditions, et un homme seul hors d'état de marcher étant capable de rompre tout l'ordre d'une marche aussi précipitée".

Il partira vers le 15 novembre; en Acadie, il se joindra à Saint-Castin. Suit l'exposé minutieux de son itinéraire et du matériel requis. Cent mille livres suffiront à la dépense, affirme-t-il, pensant à tout, surtout à la crainte des frais qui paralyse les bureaux. Il a tout prévu avec un tel soin que, connaissant son énergie dans l'exécution de ses entreprises, on sent bien qu'il réalisera son plan avec une précision mathématique.

Boston prise, il enverra des partis "ruiner le plat pays jusques aux portes de New-York" qu'il prendra facilement. Les avantages de ce plan sont multiples: "La prise de Boston entraînerait infailliblement après soi la ruine de ce pays si on brûlait les grains: les habitants seraient obligés de se retirer dans la Pennsylvanie pour y subsister.

"Cet abandonnement affaiblirait beaucoup New-York et le mettrait hors d'état de rien entreprendre; il n'est rien de plus facile que de réduire les habitants dans cette nécessité, les trois quarts de leur blé passant l'hiver dans les granges: il faut encore remarquer que tous ces grains sortent de la Grande Ile qu'il serait très aisé de réduire. Ces choses ainsi exécutées New-York aurait tout

à craindre et serait hors d'état de rien entreprendre.

“Je le repette encore, Boston étant pris avec les environs, bien loin d'appréhender que les Sauvages surtout les Iroquois viennent à leur secours, il est très sûr que voyant les Anglais battus non seulement il sera aisé de les attirer dans notre parti, mais il est même assuré qu'ils viendront au-devant de nous, surtout sachant que cette entreprise serait conduite par moi et mes frères qui pourrions nous assurer d'avoir chez cette nation un crédit que tout autre n'a pas, étant reconnus d'eux pour les principaux chefs de leur nation. Ce qui fera une paix très solide avec ces Sauvages et engagera nos alliés à se tenir plus étroitement unis avec nous, en sorte que les dépenses énormes que le Roi a été obligé de faire pour la conservation du Canada et qu'il fait encore actuellement finiraient et ne seraient plus nécessaires.

“Si la sûreté du Canada se trouve dans la prise de Boston et des côtes voisines, l'établissement de l'Acadie se trouve encore plus dans la réussite de cette entreprise. Il est aisé de voir qu'on ne peut jamais établir cette colonie si on ne se met au-dessus des forces des Anglais qui sont si supérieures aux nôtres, qu'ils sont non seulement en état de nous troubler mais même de détruire les établissements que nous y voudrions faire. Comme le nom-

bre des bons hommes qu'on se promet de trouver au Canada n'est pas suffisant pour une affaire de cette conséquence, je compte de trouver dans l'Acadie un supplément de cinq cents hommes tant Français que Sauvages".

II

Il est malade au point que sa femme accourt de La Rochelle avec Sérigny: les deux époux, comme toujours, vivaient séparés. Mme d'Iberville, avec ses six enfants, ne quittait pas Sérigny.

D'Iberville ne peut se lancer dans son entreprise sur Boston. Mais le retard lui sera utile. Voyant le ministre de plus en plus favorable, il élargit ses conceptions: il attaquera toutes les colonies de l'Angleterre à la fois. Quel admirable plan de guerre ne rédige-t-il pas alors! Un historien français aura bien raison de l'appeler "un de nos plus grands hommes de guerre".

Après avoir pris les bases navales des Anglais dans les Antilles, avec l'aide de Ducasse chargé de réduire la Jamaïque, il attaquera la flotte de la Virgine, rançonnera Jamestown et le Maryland, battra "Messieurs les Palatins de la Caroline" à Charlestown; puis dégagera l'Acadie et Terre-Neuve. Comme les Portugais viennent de s'allier

aux Anglais, il forme le projet d'aller les attaquer à la Plata et à Rio-de-Janeiro pour leur ôter le goût de se risquer dans l'Atlantique du nord: Du Guay-Trouin réalisera magnifiquement ce projet, quelques années plus tard.

Mais d'Iberville guéri, nouveaux retards: Pontchartrain emploie ailleurs les navires que le roi accorde à Le Moyne, celui-ci s'engageant du reste à rémunérer les équipages de ses deniers.

Sans se décourager, il perfectionne ses plans et réussit à intéresser des particuliers (la Compagnie Naurois, Boris, Verdalles et Gros), qui lui armeront des bateaux en plus de ceux du roi, dans l'espoir des riches butins en perspective. Enfin, il obtient une véritable escadre: le *Juste*, le *Brillant*, le *Glorieux*, le *Phénix*, l'*Apollon*, le *Prince*, le *Fidèle*, le *Milfort*, la *Spère*, le *Ludlow*, la *Nymphe*, l'*Aigle*: douze unités de combat en plus des flûtes et des galiotes à bombes, flotte dont un amiral serait satisfait. Parmi ses officiers, se trouvent des noms éclatants comme Chavagnac, Choiseul, Maupeou, Du Clerc, du Tronchet, Montalembert.

Les colons de la Nouvelle-Angleterre étaient dans l'émoi. Ils prévoyaient cette attaque depuis des années. Au retour de son deuxième voyage au Mississipi, d'Iberville, sous prétexte d'y prendre de l'eau et du bois, était entré dans le port de New-York, grâce à l'aide d'un vieux pêcheur, et,

pendant six semaines, il y avait fait des sondages, si bien qu'il se déclarait en mesure d'y aller sans pilote. Le seul nom d'Iberville paralysait les Anglais de frayeur. Le gouverneur de New-York avait écrit à lord Bellomont qui en avait informé les *lords du commerce*. La panique s'était répandue et l'on s'était mis avec frénésie à fortifier les ports de l'Atlantique. Malgré ces préparatifs, les colonies ne se tenaient pas de terreur quand elles apprirent le départ, à l'automne de 1705, de l'escadre française.

Le comte de Chavagnac, lieutenant de Pierre Le Moyne, partit de l'avant, avec la première division. Profitant de l'absence de son chef, il voulut accomplir une action d'éclat, par la prise de Saint-Christophe. A la Martinique, il prend des flibustiers, "la plus grande canaille que l'on puisse voir". Puis il opère sa descente, commettant "pour plus de trois millions de ravage". Mais il se songe pas à s'emparer des forts anglais et se déclare dans son rapport "l'homme du monde le plus heureux". Il se contentait de peu!

Comme il retournait à la Martinique, d'Iberville y arrivait avec sa division. L'effet de surprise était manqué, les Anglais étant prévenus et les nègres de la Jamaïque, sur qui le commandant comptait, dans l'impossibilité de conquérir leur liberté.

Mais rien n'est compromis. D'Iberville renfor-

ce sa flotte de 24 brigantins et corsaires des îles et s'adjoint de nouveaux boucaniers. Dans les plaines de la Guadeloupe, il passe ses troupes en revue. A côté des marins, douze cents "canailles", aventuriers de tout crin, "aux habillemens dépareillez, plumets magnifiques, perruque et grand ruban or et soie au col d'une chemise bleue, caleçon goudronné sans juste-au-corps, bas, ni souliers". C'est la fleur de la flibuste. "Il leur suffisoit de voir un bâtiment et de pouvoir s'en approcher pour compter sûrement sur sa prise". Ils ne regardaient pas trop aux moyens, mais le père Labat les tient pour de braves gens, car "ils ont un très grand soin de faire part de leur bonne fortune aux Eglises". De ces *libertins* de l'Amérique, Canadiens ou Antillais, coureurs des bois ou boucaniers, Le Moyne d'Iberville fait des héros. Ecumeurs des bois ou des mers, il lui faut ces êtres rudes pour les entreprises hardies. M. d'Iberville fait toujours la guerre rudement. Les longues campagnes élégantes ne sont pas son fait.

Il n'attaque pas encore. Il lui faut des approvisionnements, de l'or pour ses flibustiers, d'autres vaisseaux, de nouvelles troupes: il se procurera tout cela à Nevis, la Nyèves des Français.

Le chevalier de Nangis et M. du Coudray, mettant en fuite la petite flotte d'Antigoa, libèrent la route. Immédiatement, la division de Le Moyne

de Sérigny, — la prise *Convantriels* en tête, — et celle de Chavagnac contournent l'île par le nord pour opérer une diversion. Elles se déploient devant le fort de la Pointe, protégé par de solides retranchements et dix batteries de côtes "toutes revêtues de pierre de taille et dont tous les canons se croisent". Le bombardement s'engage, vif, dur.

D'Iberville se tient au large, sans voiles, pour se dissimuler. A la nuit, il s'approche avec deux vaisseaux et seize brigantins, d'où il débarque ses troupes pour prendre l'ennemi à revers. "Les Canadiens descendent d'abord pour faciliter le débarquement". Au jour, il enlève les batteries côtières, tandis que Marigny de Longueuil rejette les renforts anglais dans les plantations de cannes à sucre et le major-général Martinet n'a pas le temps d'atteindre le fort de la Pointe avec le gros des assaillants que la garnison, affolée, se sauve dans la montagne. D'Iberville s'empare de 22 bateaux de guerre ou de transport. Puis, formant quatre colonnes, il monte à l'assaut de la montagne où s'est réfugié le colonel Abbott. Sans tirer un coup de feu, les assiégés capitulent, le jour de Pâques, 4 avril 1706. "La fermeté des troupes du Roy et les vives marches avec lesquelles on les avait suivy les intimidèrent de manière que nous voyant arriver à eux, ils résolurent de capituler, quoyque la situation de leur réduit les mist en état

de nous arrêter." Le gouverneur, 1,758 hommes de troupe, les femmes et les enfants sont prisonniers des Français. D'Iberville, au lieu de s'en embarrasser, stipule qu'ils passeront en Angleterre, mais que, pour chacun, on remettra un soldat ou un marin français prisonnier. En attendant, il laisse, "par famille, deux sauvegardes". Il y a aussi 7,000 têtes de nègres, "de toutes les marchandises, celle qui a le meilleur et le plus prompt débit en ces pays-là". Ils passent aux Français.

Des détachements parcourent l'île, s'emparant des animaux domestiques, de l'outillage, des nègres épars. Ils enlèvent les chaudières de cuivre des sucreries, ce qui frappe durement l'Angleterre dans sa source d'un approvisionnement précieux. Elle subit un dommage d'au moins quinze millions: l'une de ses colonies les plus riches est détruite de fond en comble. D'Iberville envoie en France un premier bulletin de victoire, qui fait augurer fort bien de la suite.

Il s'en va ensuite à Saint-Domingue embarquer de nouveaux flibustiers dans les navires pris à Nyèves. Sa flotte devient immense.

A Port-au-Prince, les Anglais le bloquent, mais il les déjoue et se dirige vers la Havane chercher, encore et toujours, des nègres et des flibustiers, qu'il entasse sur ses navires.

III

En rade de la Havane, d'Iberville se prépare à fondre enfin sur la Nouvelle-Angleterre qui ne peut lui échapper. Il a une flotte imposante, bien commandée, bien armée, débordant de troupes excellentes: marins, Canadiens, boucaniers, flibustiers, esclaves libérés et ivres de vengeance. Son frère de Bienville attaquera à revers avec ses troupes de la Mobile et les sauvages alliés. Les Espagnols, se rendant enfin à la raison, l'appuieront. Du Canada descendra une autre armée. Enfin, les Anglais vont être chassés de l'Amérique; ils n'ont plus d'espoir.

Mais une maladie terrible règne à Cuba, le *mal de Siam*, qu'apportent sur les navires les miliciens recrutés dans l'île. Le père Labat, curé à Macouba de la Martinique, en a laissé une description dans son *Nouveau Voyage aux Isles de l'Amérique*. Elle commençait par un violent mal de tête et une douleur aigue aux reins, accompagnés d'une "fièvre horrible". Le malade rendait "beaucoup de sang par la bouche" et des "marques noires, rouges et vertes" ne tardaient pas à paraître sur la peau. Les chirurgiens la soignaient à la mode du

temps: saignées aux pieds et aux bras, "pigeons aux plantes des pieds et sur le coeur".

D'Iberville en est atteint. Affaibli par la longue maladie des années précédentes, il n'offre aucune résistance. Le mal le terrasse bientôt. Cette fois, il sent que c'est grave. Sera-t-il arrêté longtemps? Tout retard peut être fatal. Va-t-il manquer son oeuvre au moment de toucher au but? L'angoisse s'empare de lui. Surexité par la fièvre, il pousse les préparatifs. De son lit, il multiplie les ordres, parfois incohérents; ses subalternes, consternés, se gardent de lui obéir. Il veut partir tout de suite, malgré la maladie, malgré tout. Pourquoi le retient-on? Il n'aura qu'à se montrer, la flotte de Virginie fondra et ce ne sera ensuite qu'un jeu . . .

Dans le grand port, aux eaux couvertes de bateaux qui ont replié leurs voiles, règne un silence lugubre. Les aventuriers rassemblés par d'Iberville sont atterrés. Etres fantastiques, rudes, brutaux; coureurs des bois, boucaniers terrifiants, nègres qui se rappellent leur Guinée natale, gens de sac et de corde, tout ce monde sans aveu redoute le départ du seul homme sous l'autorité duquel ils aient jamais consenti à se réunir en corps discipliné. Ce Le Moyne est un des leurs; mieux qu'aucun d'eux, il sait monter à l'abordage d'un navire; ou bien courir sus, en raquettes, à un ennemi loin-

tain, au coeur de l'hiver. Mais, en même temps, comme il les dépasse tous! Il a de très grandes idées; il prépare des plans merveilleux, qu'il réalise sans faute. Avec lui, on va toujours à la victoire. Comme on lui obéit! Comme on est fasciné par ce regard énergique, éclairant ce beau visage martial, intelligent!

Le délire s'empare de Pierre Le Moyne. Il oublie le présent, pour revivre dans le passé. Des souvenirs de batailles passent dans son esprit. Mais, parmi ces visions guerrières, une figure attendrie se glisse: Geneviève... Geneviève! vous seule l'avez connu tendre, aimant, passionné. Que n'êtes-vous là à l'heure suprême?

Et puis, la Mort, qui montre son visage hideux... Le 9 juillet 1706, en rade de la Havane, sur le *Juste*, entouré de sa flotte grandiose, toute prête aux victoires conçues par son génie, Pierre d'Iberville mourut...

Sans leur chef, les troupes manquèrent le débarquement à la Caroline, perdirent 300 hommes et un navire. Les colonies anglaises étaient sauvées; la Nouvelle-France, perdue. Personne ne devait plus se présenter pour reprendre le flambeau. Encore un demi-siècle et tout serait consommé. La mort d'Iberville sonnait le glas de la puissance française en Amérique.

IV

Ainsi finit la grande aventure que fut la vie de Pierre Le Moyne d'Iberville, Canadien, chevalier et corsaire du roi. Il allait dépasser en gloire et en valeur les Jean Bart, les plus grands marins. La nature, seule assez puissante pour le vaincre, le terrassait à la veille des grands triomphes.

Le 5 septembre suivant, on transportait ses restes à la cathédrale de la Havane, où devaient reposer plus tard ceux de Christophe Colomb, ramenés de Séville.

Et l'on consigna aux registres: "Se enterro en esta Sta Iglesia Parroquial Mayor de In. Xptoval el General Don Pedro Bervila, natural del Reyno de Francia".

Vanité de la gloire ! Pierre d'Iberville devenait don Pedro Bervila.



NOTES

(1) Page 17. — Comme les historiens ne s'entendent pas sur le nombre et le nom des enfants de Charles Le Moyne, nous citons ici la liste dressée par le père LeJeune, qui a consulté les documents originaux:

1. Charles de Longueuil, né en 1656, gouverneur de Montréal, premier baron du nom.
2. Jacques de Sainte-Hélène (1659), tué au gué de Beaurport en 1690.
3. Pierre d'Iberville (1661).
4. Paul de Maricourt (1663), adopté par les Onnontagués.
5. François de Bienville I (1666), tué à Repentigny, en 1691.
6. Joseph de Sérigny (1668), gouverneur de Rochefort.
7. François-Marie (1670), mort infirme à l'âge de 17 ans.
8. Anonyme (1672).
9. Catherine-Jeanne (1673), mariée à Pierre Payan de Noyan, puis à Robutel de la Noue.
10. Louis de Châteauguay I (1676), tué à Port-Nelson en 1694.
11. Marie-Anne (1678), mariée à Jean Bouillet de la Chassaigne.
12. Jean-Baptiste de Bienville II (1680), gouverneur de la Louisiane.
13. Gabriel d'Assigny (1681), administrateur à Saint-Domingue.
14. Antoine de Châteauguay II (1683), gouverneur de la Guyane.

(2) Page 19. — Baugy ajoute: "Toutefois ce n'est pas une règle générale et je crois que dans le nombre l'on en peut trouver qui sont fort honnêtes". La Hontan écrit de son côté:

"Les femmes, généralement belles, aiment le luxe au dernier

NOTES—Suite

point, et c'est à qui mieux mieux prendra des maris au piège". Mais Bacqueville de la Potherie affirme: "Comme elles sont sages naturellement, elles ne s'amuse guère à la bagatelle; mais quand elles entreprennent un amant, il lui est difficile de n'en pas venir à l'himénée". — De 1661 à 1690, on ne relève qu'une naissance illégitime (Cf. Georges Langlois, *Histoire de la population canadienne-française*, p. 112). Or, l'enfant de Pierre et Geneviève naquit en 1686.

On trouvera l'histoire de Geneviève dans l'ouvrage du père LeJeune et toutes les pièces relatives au procès, dans le *Bulletin des Recherches historiques*, vol. XXI, p. 244 et dans le 3e vol. des *Jugements et Délibérations du Conseil souverain*.

(3) Page 43. — Il semble en effet que Gédéon de Catalogne ait accompagné Pierre d'Iberville dans la chambre de l'Anglaise demi-nue. Des historiens ont cru que Catalogne ne faisait pas partie de l'expédition, en dépit de sa relation qu'il aurait faite de chic, à les entendre; elle est pourtant si bien circonstanciée qu'elle doit avoir eu pour auteur un témoin oculaire. D'autres se sont étonnés que le chevalier de Troyes ne le mentionne jamais dans son journal. Mais M. Aegidius Fauteux a démontré que Catalogne, — bien obscur à cette époque, malgré son beau nom et une noblesse authentique, — était simplement le sergent Laliberté qui joua un rôle considérable dans les événements de 1686 (Cf. "les Carnets d'un Curieux", *la Patrie*, 9 juin 1934). D'une famille en décadence, Gédéon avait dû prendre du service dans la troupe. Mais son mérite et sa naissance lui permirent de sortir rapidement des rangs. En 1686, toutefois, on ne le désignait que par son nom de guerre, comme tous les troupiers ou les bas-officiers. On sait assez que nous devons à cette coutume le manque... d'imprévu des noms de famille au Canada français: on a le droit de regretter que le surnom ait remplacé le nom patronymique, toujours plus pittoresque. — Nous empruntons le récit de cet incident à la relation de Catalogne, mais toutes les autres citations de ce chapitre sont tirées du journal de Troyes (où le nom de Catalogne ne paraît pas une seule fois, mais, bien souvent, celui du "sergent Laliberté").

(4) Page 142. — Un seul frère de Pierre Le Moyne l'accompagnait à son premier voyage, Bienville. D'où vient l'expression de Pénicaut "messieurs ses frères"? Pensait-on déjà que Sauvolle était un Le Moyne? Pourtant, dans ses mémoires, Pierre le nomme toujours "M. de Sauvolle", tandis qu'il désigne invariablement ses frères par ces mots: "mon frère". Pas une fois il ne donne ce titre à Sauvolle. — Le mystère s'épaissit autour de celui-ci..

BIBLIOGRAPHIE

Nous ne pouvons énumérer ici tous les ouvrages ou documents consultés. Qu'il nous suffise d'indiquer les principales sources de notre documentation:

Pour les années d'enfance de Le Moyne d'Iberville et ses premières campagnes, *Le chevalier Pierre Le Moyne, sieur d'Iberville*, par le père Louis LeJeune, o.m.i., en cours de publication dans la *Revue de l'Université d'Ottawa*.

Pour les premières campagnes à la baie d'Hudson également, *Journal de l'expédition du chevalier de Troyes à la baie d'Hudson en 1686*, publié par l'abbé Ivanhoé Caron, avec diverses autres relations, (Beauceville, 1918).

Pour l'expédition dans l'Acadie et à Terre-Neuve, *Journal de Beaudoin*, publié par l'abbé A. Gosselin, (Evreux, 1900).

Pour la dernière expédition à la baie d'Hudson et l'attaque contre Corlaer, *Histoire de l'Amérique septentrionale*, par Bacqueville de la Potherie, (Paris, 1723).

Pour tous les voyages à la Louisiane, *Découvertes et établissements des Français, Mémoires et documents originaux*, 4e et 5e vol. par Pierre Margry, (Paris, 1887).

Pour la dernière campagne d'Iberville et l'attaque contre Nyèves, *Histoire de la Marine française*, 6e vol., pp. 496 et sq., par Ch. de la Roncière, (Paris, 1932); *Bulletin des Recherches historiques* vol. XXIX, p. 290, et les documents suivants: "Conditions auxquelles le Roy accorde à M. d'Iberville les vaisseaux... pour l'exécution du projet proposé par le sieur d'Iberville", (*Archives nationales d'Ottawa*, B4, 29); "Journal de ce qui s'est passé depuis le départ de l'escadre des vaisseaux du Roy, commandée par M. le comte de Chavagnac...", (*Arch. nat.*, B4, 31); "Relation depuis mon départ de la Martinique jusques à la prise et capitulation de l'isle de Niève", d'Iberville, Nevis, 8 avril 1706, (*Arch. nat.*, B4, 31) et "Journal tenu par M. le chevalier de Maupeou...", (*Arch. nat.*, même cote).

L'auteur tient à remercier M. Gustave Lanctôt, directeur de la section française des Archives, qui lui a facilité ses recherches. Il remercie aussi le père LeJeune des renseignements inédits et fort précieux qu'il lui a communiqués.

TABLE DES MATIÈRES

Partie I : BAIE D'HUDSON

I. Prélude	9
II. Départ pour l'aventure	15
III. "Militaire comme son épée"	31
IV. "Un garçon qui sait ce qu'il fait"	48
V. "Ils les ont payés pour venir tuer les Français"	56
VI. Geneviève et Marie-Thérèse	67
VII. Terre-Neuve	78
VIII. Le combat du "Pélican"	94

Partie II : LOUISIANE

I. Sur les pas de La Salle	115
II. Le fleuve à l'eau bourbeuse et blanche	129
III. Anglais et huguenots	144
IV. La Mobile	162
V. Colonisation	168
VI. Diplomatie	181
VII. Fin de l'aventure	193

NOTES	210
-------------	-----

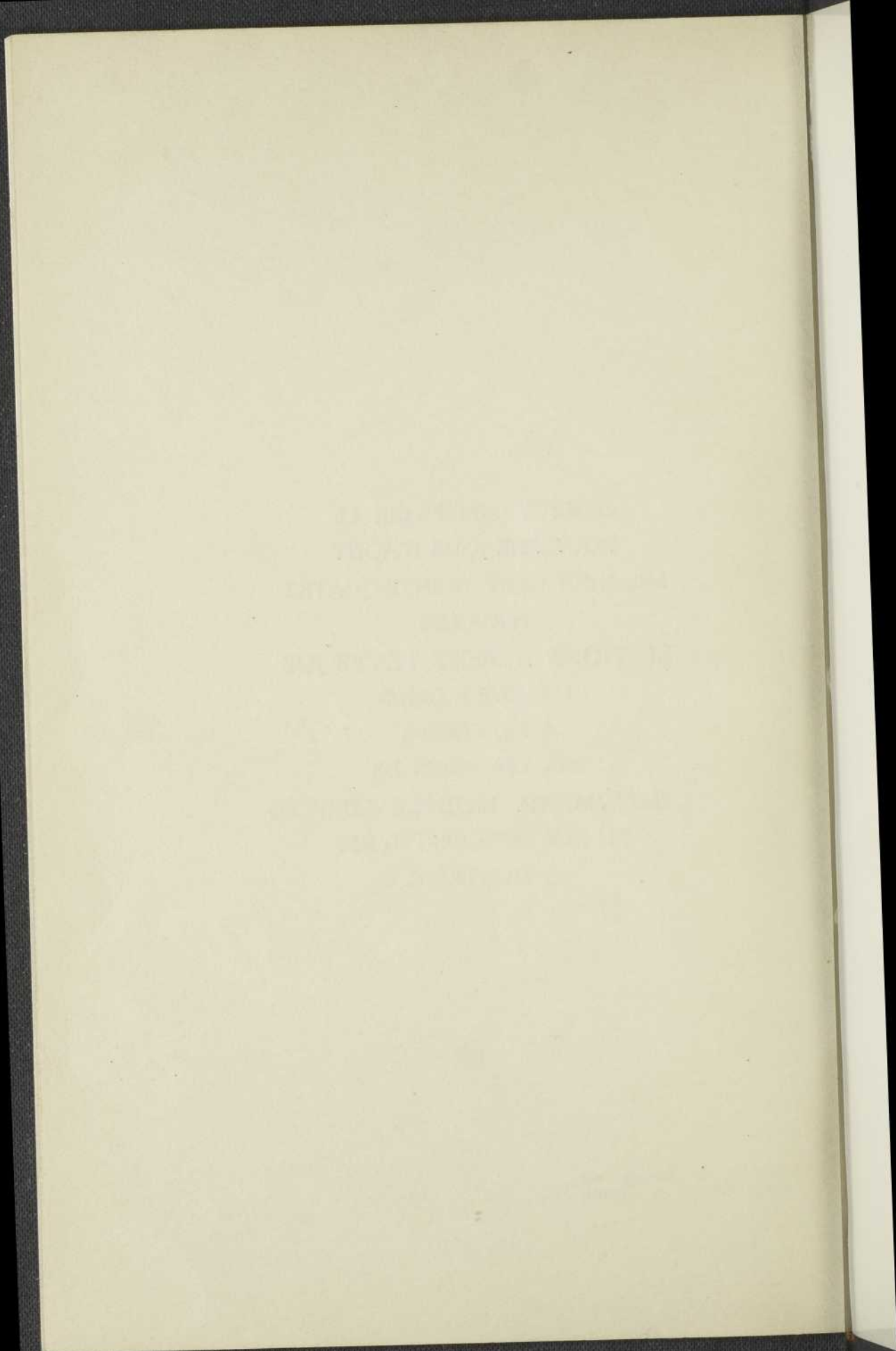
BIBLIOGRAPHIE	212
---------------------	-----



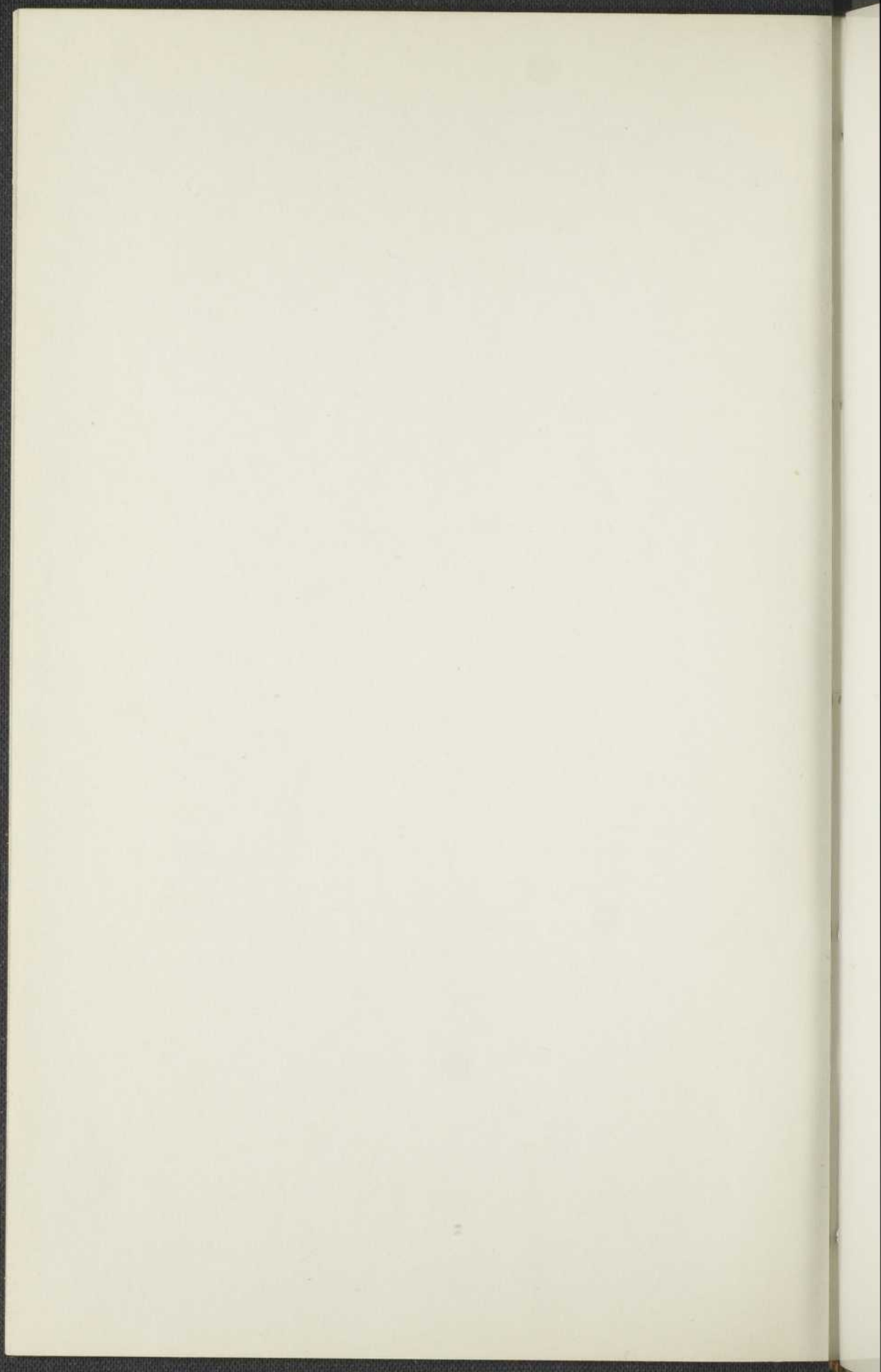
LIBRARY OF THE
NATIONAL DIET LIBRARY
JAPANESE DIET

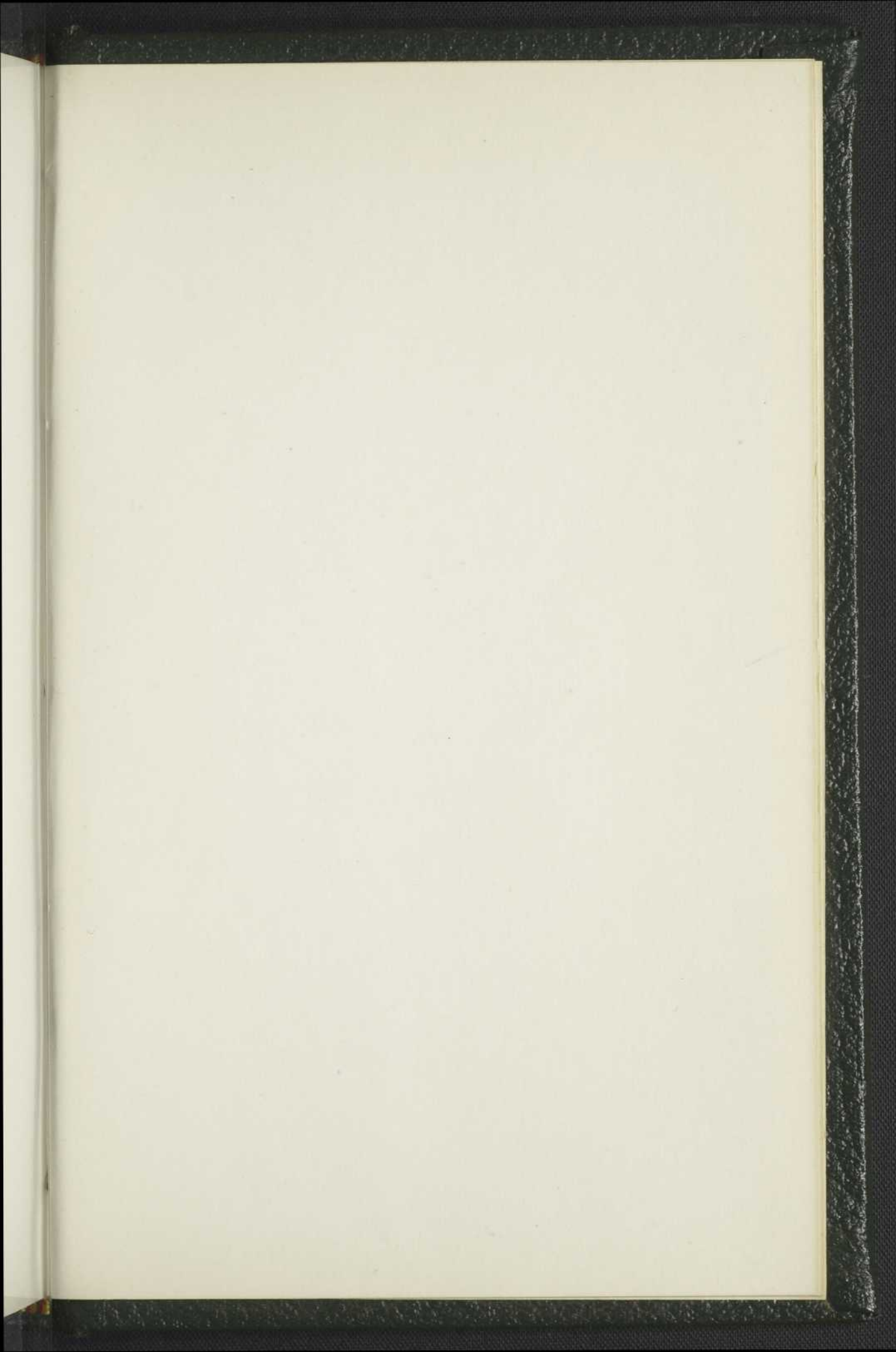
Imprinted
paper

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE
DOUZIÈME JOUR D'AOÛT
MIL NEUF CENT TRENTE-QUATRE
POUR LES
ÉDITIONS ALBERT LÉVESQUE
1735 RUE S. DENIS
À MONTRÉAL
PAR LES SOINS DE
L'IMPRIMERIE MODÈLE LIMITÉE
285 RUE DORCHESTER EST
À MONTRÉAL









BNQ



000 340 672